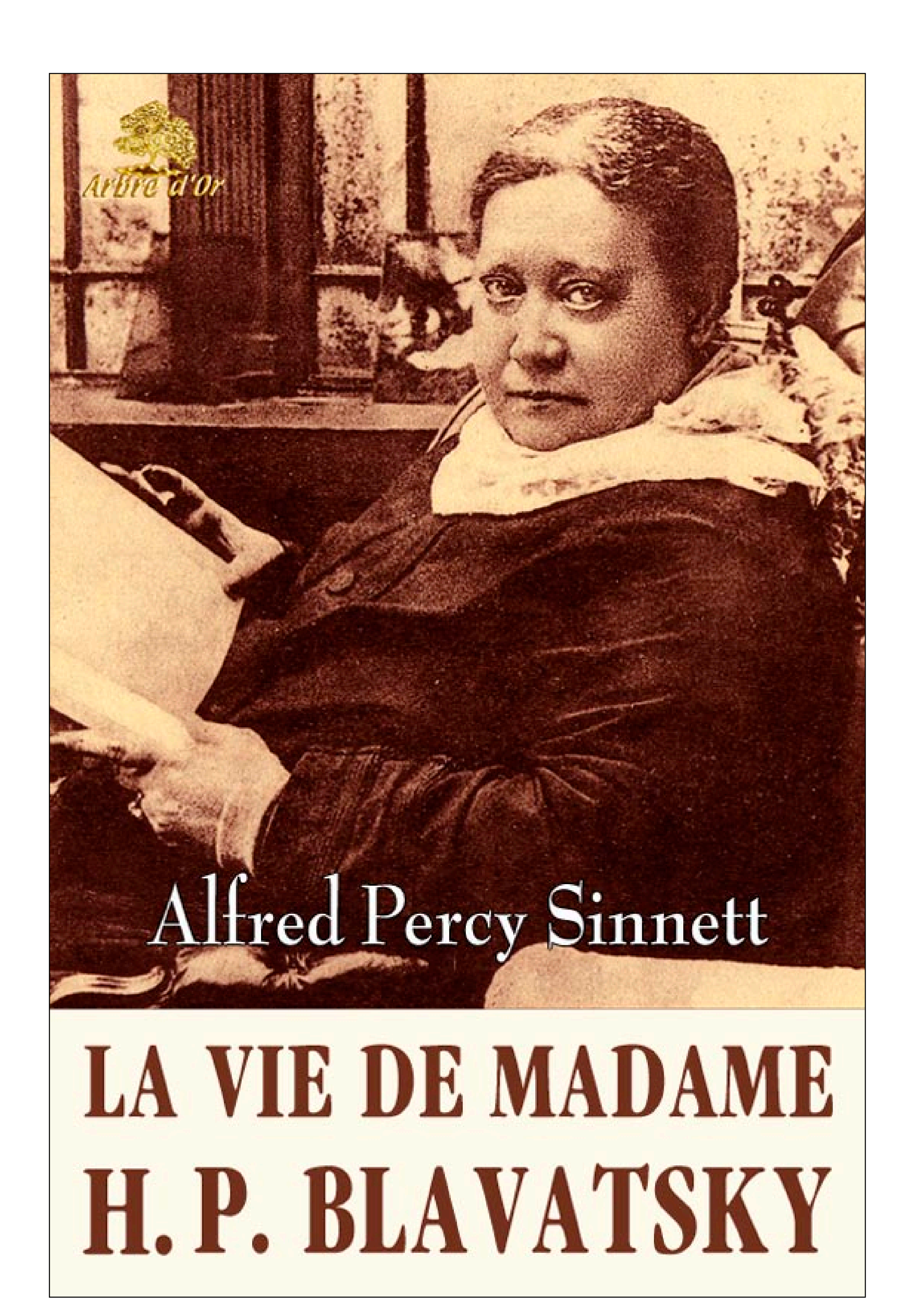

Arbre d'Or
Alfred Percy Sinnett
LA VIE DE MADAME
H. P. BLAVATSKY



LA VOCATION DE L'ARBRE D'OR

est de partager ses admirations avec les lecteurs, son admiration pour les grands textes nourrissants du passé et celle aussi pour l'œuvre de contemporains majeurs qui seront probablement davantage appréciés demain qu'aujourd'hui.

Trop d'ouvrages essentiels à la culture de l'âme ou de l'identité de chacun sont aujourd'hui indisponibles dans un marché du livre transformé en industrie lourde. Et quand par chance ils sont disponibles, c'est financièrement que trop souvent ils deviennent inaccessibles.

La belle littérature, les outils de développement personnel, d'identité et de progrès, on les trouvera donc au catalogue de l'Arbre d'Or à des prix résolument bas pour la qualité offerte.

LES DROITS DES AUTEURS

Alfred Percy Sinnett

La vie extraordinaire d'Héléna Petrovna Blavatsky



INTRODUCTION

Il est fort embarrassant de publier l'histoire de quelqu'un qui vit encore. Les événements d'une vie encore active sont forcément mêlés à ceux d'autres vies. Il faut à chaque instant tenir compte des susceptibilités, raisonnables ou non ; certains passages que l'on voudrait expliquer dans tous leurs détails, pour respecter les grands intérêts en jeu, doivent parfois être traités avec réserve, simplement parce qu'il faudrait pour cela parler de gens qui se refusent à toute publicité, ou qui veulent éviter les critiques auxquelles ils seraient exposés si l'on voulait rendre pleinement justice au personnage principal du tableau. Puis, si ce personnage principal lui-même, pour une raison quelconque, tient une place importante dans le monde, il peut déjà exister à son sujet des impressions hostiles. Il ou elle peut être tenu en grand respect par certains, et jugé par d'autres d'une façon toute différente ; et, dans ces conditions, il est difficile au biographe de rester neutre, comme le demande son rôle.

D'un autre côté, il est pénible de voir des êtres, devenus ainsi l'objet de discussions générales, continuer à être mal compris, alors que l'ensemble de leur vie, raconté avec impartialité, réfuterait abondamment les erreurs d'interprétation. Pourtant, on peut admettre aussi que ceux qui se consacrent au service d'une cause ou d'une idée vivent pour leur travail — qu'ils soient honorés toute leur vie, ou insultés par l'opinion publique ; — il leur suffit de savoir que leur œuvre vivra après eux ; et cette remarque s'applique pleinement à Mme Blavatsky. Parmi ceux qui ont joué un rôle dans le monde, il en est peu dont l'espoir personnel et les aspirations aient tendu à un tel point vers un but qui n'a rien de commun avec les applaudissements de leur époque. Mais, d'autre part, il en est un peu qui aient été en butte à des attaques aussi persistantes et aussi malveillantes que celles qui, depuis plusieurs années, se sont acharnées sur elle.

Peut-être, à voir les choses de haut, semble-t-il moins nécessaire d'essayer de prendre la défense de cette vie si remarquable, que lorsque des considérations humaines seules sont en jeu : en effet, elle a marqué d'une influence bienfaisante trop de cœurs et d'esprits pour rester longtemps noircie par l'hostilité de certains accusateurs, ou par les erreurs innocentes, mais stupides, des autres. Pourtant, un effort en ce sens en est d'autant plus justifié. D'abord, j'ai des raisons de croire que cet essai répondra au désir de tous ceux qui, en Angleterre et à l'étranger,

sont profondément indignés par les attaques continuelles contre Mme Blavatsky. Une vie qui a pu attirer l'attention bien au-delà du cercle, déjà grand, de ceux qui s'intéressent aux pouvoirs psychiques anormaux, a été surveillée de près, on le comprendra facilement, dans ce cercle même. Depuis douze ans, Mme Blavatsky a vécu dans bien des pays et a connu personnellement bien des gens. Les uns l'ont mal comprise et mal jugée. D'autres, et j'ose affirmer qu'ils sont beaucoup plus nombreux, ont été profondément influencés par la hauteur de son idéal, par son dévouement à son œuvre, et par les pouvoirs qu'elle a acquis… Tous, j'en suis sûr, penseront que le moment est venu de faire connaître au public le récit de sa vie que contient ce volume. Enfin, soit par ses propres écrits, soit par ceux qu'elle a provoqués indirectement, Mme Blavatsky a exercé, sur les courants de pensée concernant les phénomènes hyperphysiques de la Nature, une influence qui s'est fait sentir bien au-delà du cercle où sa personnalité a été connue et discutée.

Ainsi, il est devenu nécessaire à tout étudiant des mystères de la Nature, à n'importe quel degré dans les recherches occultes, d'apprécier avec justice son caractère et l'histoire de sa vie ; et, en m'efforçant de contribuer à ce résultat, je sers des intérêts beaucoup plus importants que celui de sa justification personnelle.

De plus, il est utile de consigner dans un livre certains faits de l'existence de Mme Blavatsky pendant la vie de ceux qui peuvent parler avec autorité des événements de ses premières années, de la situation de sa famille et de sa vie privée. Les mémoires que je vais faire connaître sont fragmentaires et incomplètes, mais indiscutables en tant que documents. La plupart sont basés sur une intimité de toute la vie avec Mme Blavatsky ; les autres sont dus à des amis qui ont vécu et travaillé avec elle pendant de nombreuses années. En dehors des controverses irritantes, ce récit, j'en suis convaincu, excitera un intérêt durable, car il jette une grande lumière sur une carrière originale et remarquable, mêlée, pour ne pas dire plus, à certaines spéculations qui prennent une part de plus en plus importante dans la pensée mondiale. Et je crois avec confiance qu'en même temps ce livre prouvera l'absurdité ou la malveillance de bien des accusations qui furent répandues contre Mme Blavatsky dans la presse, ou par des scandales privés. Quelques-unes ont été ridicules au point de faire naître plus d'amusement que d'indignation parmi sa famille de Russie, et les amis intimes de ses dernières années. Mais d'autres, tout aussi mal prouvées, lui ont causé une douleur et une angoisse que méritait peu sa vie, errante peut-être, mais désintéressée au plus haut point, ardente et dévouée inlassablement à la recherche du plus haut idéal spirituel.

Les matériaux dont on se servira pour préparer le récit qui va suivre sont, on le verra, des déclarations orales et des lettres écrites par de proches parents de Mme

Blavatsky qui la connaissent depuis son enfance, ou par d'autres personnes à qui il fut particulièrement facile d'entrer dans son intimité pendant ces dernières années. J'ai beaucoup puisé aussi, dans des articles parus pour la première fois, il y a quatre ou cinq ans, dans un périodique russe, et dus à la plume de la sœur de Mme Blavatsky, Mme Véra de Jelihowsky, écrivain russe bien connu, veuve d'un fonctionnaire civil qui fit autrefois partie du gouvernement de Tiflis. Elle avait épousé auparavant un officier de la Garde, à Saint-Pétersbourg, et s'appelait alors Mme de Yahontoff — nom qui paraîtra souvent dans les pages suivantes. Les articles que je mettrai à contribution étaient intitulés : « La Vérité sur H. P. Blavatsky », sur qui on racontait déjà des histoires extraordinaires. Ils contiennent un récit détaillé de ce qui se passa pendant deux années vécues par Mme Blavatsky chez Mme de Jelihowsky, et prouvé par différents témoins. Ces articles ont été récemment remis et corrigés par l'auteur, dans le but de servir à la publication que j'entreprends.

Le périodique russe dans lequel ces articles parurent, le *Rébus*, tenait beaucoup à certaines conceptions intransigeantes, en ce qui concerne l'origine et la cause des phénomènes qui y étaient étudiés. Pour cette raison le récit avait été abrégé à l'époque de sa publication ; mais l'auteur s'est efforcé cette fois de lui rendre autant que possible sa première forme, grâce au manuscrit original qu'elle avait conservé, et dont elle a pu tirer les passages qui manquent dans le périodique.

Le nom de Mme Blavatsky a été connu du public de langue anglaise pour la première fois en 1877 lorsqu'elle publia son très remarquable ouvrage *Isis Dévoilée*, appelé sur la couverture : « Clef des Mystères de la Science et de la Théologie anciennes et modernes ». Je parlerai plus tard de ce livre ; pour le moment je puis seulement remarquer que ce titre un peu trop sensationnel n'était pas celui que Mme Blavatsky lui avait d'abord destiné. Il devait s'appeler « *Le Voile d'Isis*, » titre incomparablement meilleur, et une grande partie de l'ouvrage fut imprimé avec ce nom en haut des pages. Mais avant que le livre entier ait été publié, on s'aperçut qu'un petit volume de peu d'importance avait porté le même titre quelques années plus tôt ; il fallut donc que Mme Blavatsky changeât le sien pour respecter les droits du premier auteur, et qu'elle en choisît un autre à la place, qui ne soit pas trop différent du titre déjà imprimé sur les pages du livre. Ainsi fut créé celui sous lequel son ouvrage fut connu, et dont le ton a choqué les critiques délicats.

Ce livre attira l'attention dans tous les milieux où l'intérêt envers les mystères psychiques s'élevait au-dessus du niveau, matérialiste ou conventionnel, et les journaux de New York à cette époque s'occupèrent beaucoup de la personnalité de l'auteur, d'autant plus qu'elle avait, peu de temps avant, fondé la Société

Théosophique à laquelle son livre donna une nouvelle importance. Les débuts de cette Société en Amérique ne pouvaient guère faire prévoir l'extension remarquable qu'elle prendrait plus tard dans d'autres pays. Comme le but des articles qui furent écrits à cette époque dans les journaux américains sur Mme Blavatsky était simplement d'exploiter, en le raillant avec plus ou moins de sympathie, l'intérêt qu'éprouvait le public pour quelqu'un qui écrivait sur « La Magie, » et sur le compte de qui circulaient d'étranges histoires, — ils exagérèrent tout ce qui pouvait donner une atmosphère merveilleuse, et, sans doute, ils sont responsables de bien des histoires absurdes sur l'âge de Mme Blavatsky, et sur ses dernières aventures. Mais, en vérité, il aurait été difficile à Mme Blavatsky de faire croire à son histoire sincère et sans fard. Le monde ne connaît pas grand-chose sur les initiations occultes actuellement, et encore moins il y a dix ou douze ans. La Société qu'elle créa était, en elle-même, un essai prudent pour faire connaître ces choses au public. Son but, du moins à un point de vue, était de faire comprendre peu à peu que la nature humaine contient réellement certaines possibilités de développement ; et, pour comprendre l'histoire que Mme Blavatsky y aurait racontée, si elle avait été absolument sincère sur son propre compte, aux premiers temps de son activité en Amérique, il aurait fallu reconnaître que ce but a été pleinement atteint par des hommes aux pouvoirs extraordinaires, comme ceux dont elle s'efforçait d'exécuter les ordres. Il est bien facile maintenant, lorsqu'on se reporte à la façon dont Mme Blavatsky lança son œuvre dans le monde, de critiquer ses actes. Nous voyons tous, grâce à l'expérience acquise depuis, que de nombreuses erreurs forment une longue chaîne ininterrompue jusqu'à une date très récente. Mais elles seront étudiées plus tard, autant qu'il sera nécessaire de le faire pour la clarté du récit. Notre premier but est de faire connaître au lecteur l'œuvre et la vie de Mme Blavatsky afin qu'il puisse mieux comprendre dès maintenant certains faits, qui seuls expliquent ce qu'il y a de troublant et d'inexplicable dans sa conduite.

Dans l'Inde, où alla Mme Blavatsky en 1879, accompagnée par le Colonel Olcott, elle fut rapidement célèbre. Souvent les journaux racontèrent ses exploits psychiques extraordinaires, vus par de nombreux témoins. La création de sa revue, le *Theosophist*, contribua à grandir la renommée de sa Société ; bien des Anglais, qui s'étaient consacrés de façon quelconque aux recherches psychiques ou spirites de l'époque, s'intéressèrent vivement à ses progrès ; et, en 1881, la publication de mon livre, *Le Monde Occulte*, donna une forte impulsion à la curiosité qui avait été soulevée autour d'elle. Pourtant, sa jeunesse et ses aventures restaient enveloppées d'un profond mystère qu'elle ne pouvait dissiper, soit

qu'elle ne le voulût pas, soit qu'elle en fût empêchée par une autorité à laquelle elle obéit toujours implicitement.

L'aperçu à peu près complet de sa vie, qui va suivre, servira peut-être à faire comprendre les derniers épisodes qui ont attiré l'attention du public, mieux que des explications qui ne pourraient pas donner une vue d'ensemble ; et certes, les résultats de ses efforts pendant les dix dernières années sont tels qu'il faudrait ne pas connaître les faits pour refuser de voir dans sa vie une force qui a influencé le monde d'une façon assez remarquable pour justifier une étude sérieuse. Quelques mots sur la situation actuelle de la Société Théosophique dans l'Inde le montreront bien. La dixième fête anniversaire, ou Convention de la Société, eut lieu à Madras, en décembre dernier. A cette date, il existait cent dix-sept branches de cette Société, cent six dans l'Inde, à Burmah et à Ceylan, une en Angleterre, une en Ecosse, une en France, une en Allemagne, six en Amérique, une en Australie, une en Grèce, une en Hollande, une en Russie, une dans les Indes Occidentales. Un Anglais, qui était présent, écrivait à un ami à Londres « Il y avait là environ quatre-vingts délégués, dont les uns avaient parcouru des milliers de kilomètres pour venir. Je fus très frappé par le caractère représentatif de ces hommes. Il y avait plusieurs juges, des avocats, des professeurs, des vice-présidents de Collège, et il y en avait peu qui ne possèdent pas des titres universitaires, semblables à ceux de l'Université de Londres. Presque tous les délégués conservent leur caste, et se marquent le front en conséquence. Si nous songeons que ces différentes castes ne se seraient jamais rencontrées sur aucune estrade avant l'arrivée de la Théosophie, nous pourrons apprécier l'action accomplie par la Société dans l'Inde. »

Ces grands résultats, sans doute, sont dus en grande partie à l'énergie inlassable du Président de la Société, le Colonel Olcott, mais il serait le dernier à refuser de reconnaître que tout vient, directement ou indirectement, de l'initiation de Mme Blavatsky ; et cela seul suffirait à donner de l'intérêt à sa vie, si elle n'avait pas par elle-même la valeur remarquable que nous lui trouvons. Mais en vérité, l'histoire que je vais raconter, sans parler des résultats philanthropiques qui lui sont attachés, est tellement pleine d'incidents merveilleux qu'aucun observateur sérieux des mystères de la Nature ne peut se permettre de passer outre. Parmi les mille et un faits extraordinaires qui ont suivi partout Mme Blavatsky, beaucoup ont été discutés dans des livres et des revues, et souvent, on s'est inconsidérément efforcé de supprimer les difficultés intellectuelles qu'ils entraînaient, en les attribuant à de la sorcellerie ou à une imposture. Les témoins n'ont jamais manqué ; et pour eux de telles hypothèses étaient intenables. En tout cas, lorsqu'on examine la vie de Mme Blavatsky à l'aide des documents que j'ai pu me procurer

pour écrire ce volume, l'hypothèse d'imposture paraît insuffisante à expliquer l'histoire dans son ensemble, appuyée par un tel nombre de témoins, et n'est plus qu'un refuge pour les critiques de Mme Blavatsky dénués d'arguments.

C'est surtout pour cette raison qu'il m'a semblé nécessaire de faire paraître cette histoire sans délai. De courts passages, connus seuls, ont peut-être fait naître des idées fausses. Il est temps que le public puisse se demander à quel point ces idées sont possibles, à la lumière du récit relativement complet que je suis en mesure de lui présenter.

PRÉFACE

Il y a, dans les pages qui vont suivre, tant de choses susceptibles de heurter les théories conventionnelles sur ce qui est possible, ou croyable, que je m'attends avec confiance à voir ce récit en butte aux railleries des écrivains qui attribuent aux ressources de la Nature les limites de leur propre expérience, et qui croient pouvoir mesurer les pouvoirs accessibles à l'humanité d'après le niveau d'un examen universitaire. Tout autour de nous, à Londres même, il se passe actuellement des phénomènes psychiques qui dépassent cette conception de la vie, et qui sont connus directement par des centaines de personnes — nous pourrions même dire des milliers, en comptant l'Angleterre entière. Ces personnes s'assemblent en groupes et en Sociétés, et s'amusent, ou s'affligent, selon les cas, de voir la multitude ignorante et obstinée ; celle-ci croit être à l'avant-garde de la civilisation et de la culture, et s'éloigne avec dédain de cette Connaissance, encore à son aurore pendant notre génération, qui est certainement, pour tous ceux qui savent l'apprécier, la plus sublime que puisse acquérir l'intelligence humaine. Cette attitude dédaigneuse peut venir de plusieurs tendances qui ne sont que trop répandues à notre époque : soit le matérialisme épais, qui ne peut voir dans la conscience qu'une fonction de la chair et du sang auxquels aboutissent tous ses rêves de plaisir et ses craintes de douleur ; ou l'aveuglement de l'intellect prosterné devant les succès de la science physique, très séduisants certes dans leur champ restreint ; ou enfin, une basse préférence à se laisser porter par le courant au lieu d'affronter le ridicule et les mépris de la foule, un désir humain de crier toujours comme la majorité.

Mais, pendant qu'ils affirment joyeusement leur supériorité en insultant les représentants du parti psychique, les partisans de l'incrédulité orthodoxe semblent négliger une pensée qui devrait pourtant, croirait-on, se présenter à leur esprit. Bien qu'ils évitent d'être raillés par la majorité, à quel point leur attitude doit-elle sembler absurde à cette minorité qui possède une connaissance personnelle de la vérité dont ils se rient.

Et à mesure que la révélation occulte fait des progrès, les rieurs s'embourbent de plus en plus. Ils s'endettent toujours plus envers la connaissance qui grandit ; et leur banqueroute finale n'en sera que plus humiliante. Au début, on leur demandait seulement de reconnaître qu'il s'était réellement passé des faits

anormaux qui avaient besoin d'être expliqués. C'était une pluie qui ne tombait pas sur tous, justes et injustes, comme la pluie du ciel, mais pourtant si abondante qu'un esprit sensé, réunissant les témoignages de ceux qui en recevaient les gouttes, aurait vite dû être sûr, qu'en tout cas, elle tombait vraiment par endroits. Mais l'incrédulité était de mode, malgré sa sottise. C'était la profession de foi des opportunistes et des matérialistes et de tous ceux pour qui la religion est, par-dessus tout, une question de respectabilité. L'averse tomba plus pressée, mais de telles opinions, n'étant pas basées sur la raison, ne sont pas ébranlées par les faits. Le parti de découvertes psychiques devint plus fort chaque jour ; mais le grand public continuait à se laisser duper par ses chefs à l'esprit borné et vaniteux, incapables de reconnaître leur erreur. Jusqu'à ce jour, l'orgueil de tous ceux qui ont adopté une attitude d'incroyance envers les phénomènes psychiques les oblige à demeurer dans une position intellectuelle absurde : ils exigent des expériences personnelles, comme si à cette seule condition ils voulaient bien accepter d'étudier les observations faites par d'autres. Ils ont l'air de se figurer qu'ils sont les derniers représentants de leur propre folie, que lorsqu'ils se seront fait une conviction, les problèmes en jeu seront résolus, et que personne ne sera plus jamais aussi déraisonnable qu'ils le furent en leur temps.

Si les phénomènes isolés et irréguliers qui, pendant les trente dernières années, ont annoncé la découverte du psychisme, avaient été examinés avec le soin qu'ils méritaient, on aurait mieux compris les frappantes preuves de pouvoirs psychiques données par la vie de Mme Blavatsky pendant le dernier tiers de cette période. Quoi qu'il en soit, les livres sibyllins offerts au monde moderne, sans diminuer en nombre, augmentent de valeur, si cette valeur peut être mesurée d'après l'humiliation rétrospective qui doit accompagner leur acceptation finale. Mais certes, je n'ai pas la présomption de croire que les adeptes railleurs du système triomphant seront assez sages pour saisir l'occasion qui leur est offerte de trouver un terrain d'entente.

Ils vont encore railler, et traiter le récit sincère des incidents auxquels ce volume est consacré de… Mais je ne leur rendrai pas le service de chercher comment ils pourront traiter ce livre, et je veux appeler l'attention des lecteurs impartiaux sur une ou deux considérations importantes. Si ce récit est accueilli avec scepticisme, je défie n'importe quel critique d'expliquer par une hypothèse plausible le concours de témoignages sur lequel il s'appuie. Nous voyons les amis et les parents de Mme Blavatsky, pendant sa jeunesse, raconter les expériences continuelles de prodiges psychiques qui accompagnèrent son enfance. Nous voyons des amis de diverses nationalités avec qui elle fut en contact à des époques différentes, dans des parties du monde différentes, se porter garants des merveilles inouïes

dont ils furent témoins. Nous retrouvons l'histoire de ses pouvoirs prodigieux dans les journaux russes, américains et hindous. Il serait enfantin de dire que tous ces témoins sont unis dans une conspiration de mensonge ; il serait frivole de penser qu'ils aient été victimes d'une hallucination, d'un sortilège jeté sur eux par l'héroïne de ce livre ; car il faudrait pour cela lui accorder des pouvoirs psychiques anormaux aussi grands que ceux qui seraient niés par cette théorie. Que faire dans cette impasse ?

Le problème est là, devant nous, dans ce livre — cet aperçu de la vie de Mme Blavatsky, appuyé sur de multiples garanties. Les critiques peuvent ne pas s'en occuper, passer à côté sans un regard, s'en moquer sans un effort de discussion — comme s'ils étaient ces pies rieuses des forêts d'Australie, bien connues des naturalistes.

Mais ils ne peuvent pas l'affronter loyalement sans admettre que la limite des choses possibles dans la Nature n'a rien à voir avec les codes de lois naturelles qui ont reçu l'*imprimatur* de l'opinion orthodoxe jusqu'à l'an 1886. La conviction que ce récit est vrai, dans l'ensemble, et même en faisant la part de l'erreur et de l'exagération, devrait s'imposer à n'importe quelle intelligence compétente. Et quant aux autres, lorsque la situation réelle sera reconnue, lorsque le monde entier aura appris que le plan psychique, avec ses lois et ses forces merveilleuses, est dans la Nature une grande et prodigieuse réalité — les pies rieuses d'alors riront toujours, et toujours avec la majorité ; mais pour changer, c'est l'absurde incrédulité de leurs prédécesseurs qu'elles railleront.

LONDRES, 1886

CHAPITRE I
ENFANCES

L'oncle de Mme Blavatsky, le général Fadeef, me fit la déclaration suivante, sur ma demande, en 1881, à l'époque où il était Secrétaire d'État au Département de l'Intérieur, à Saint-Pétersbourg : « Mme H. P. Blavatsky (exactement, Helena Petrowna Blavatsky), est, dit-il, du côté de son père, fille du colonel Peter Hahn, et petite-fille du général Alexis Hahn von Rottenstern Hahn (noble famille de Mecklembourg, en Allemagne, fixée en Russie) ; et, du côté de sa mère, elle est fille d'Hélène Fadeef et petite-fille du conseiller privé André Fadeef et de la princesse Hélène Dolgorouky. Elle est veuve du Conseiller d'État Nicéphore Blavatsky, anciennement vice-gouverneur de la province d'Erivan, Caucase. »

Mlle Hahn (nous emploierons ce nom en parlant de son enfance), naquit à Ekatérinoslav, dans le sud de la Russie, en 1831. La forme allemande exacte de son nom serait von Hahn, et les Russes, lorsqu'ils l'emploient en écrivant ou en parlant français, en font *de Hahn*, mais en russe la particule était généralement supprimée.

Je dois les détails suivants sur sa famille à quelques-uns des membres actuels de cette famille, qui se sont intéressés à cette étude :

« La famille von Hahn est bien connue en Allemagne et en Russie. Les comtes von Hahn appartiennent à une ancienne lignée du Mecklembourg. Le grand-père de Mme Blavatsky était un cousin de la comtesse Ida Hahn Hahn, auteur fameux, dont les œuvres sont bien connues en Angleterre. Il se fixa en Russie où il obtint le titre de général, et mourut au service de ce pays. Il avait épousé la comtesse Proèbstin qui, après sa mort, se maria avec Nicolas Wassiltchikoff, frère du fameux prince du même nom. Le père de Mme Blavatsky quitta l'armée avec le rang de colonel après la mort de sa première femme. Il avait épousé en premières noces Mlle H. Fadeef, connue comme écrivain dans le monde littéraire, entre 1830 et 1840, sous le nom littéraire de Zénaïda R. C'est la première romancière qui ait écrit en russe ; et, bien qu'elle soit morte avant d'avoir vingt-cinq ans, elle laissa pourtant une douzaine de romans de l'école romantique, dont la plupart ont été traduits en allemand. En 1846, le colonel Hahn épousa sa seconde femme, la baronne von Lange ; elle lui donna une fille, appelée par Mme de Jelihowsky « la petite Lisa, » dans les extraits suivants de ses écrits, publiés à Saint-

Pétersbourg. Du côté de sa mère, Mme Blavatsky est la petite-fille de la princesse Dolgorouky, à la mort de qui la branche aînée de cette famille fut éteinte en Russie. Ses ancêtres maternels appartiennent donc aux plus vieilles familles de l'empire, puisqu'ils sont les descendants directs du prince (ou grand-duc) Rurik, premier souverain de la Russie. Plusieurs dames de cette famille appartenaient à la maison impériale, et sont devenues tzarines (czaritza) par mariage. En effet, une princesse Dolgorouky (Maria Nikitishna) épousa le grand-père de Pierre le Grand, le Czar Michel Fédorovitch, le premier des Romanof qui monta sur le trône ; une autre, la princesse Catherine Alexéevna, était sur le point de se marier avec le Czar Pierre II quand il mourut soudainement avant la cérémonie.

Une étrange fatalité semble avoir toujours poursuivi cette famille dans ses rapports avec l'Angleterre ; et ses plus grands malheurs sont liés d'une façon ou d'une autre à ce pays. Plusieurs de ses membres moururent, d'autres tombèrent en disgrâce politique, pendant qu'ils étaient en route pour Londres. La dernière de ces tragédies et la plus intéressante est celle qui arriva au prince Sergéey Gregoreevitch Dolgorouky, grand-père de la grand-mère de Mme Blavatsky, alors ambassadeur en Pologne. Lorsque l'archiduchesse Anne de Courlande monta sur le trône de Russie, plusieurs nobles des plus grandes familles furent emprisonnés ou exilés, pour avoir lutté contre son favori d'infâme mémoire, le chancelier Biron ; d'autres furent mis à mort, et leurs fortunes confisquées. Le prince Sergéey Dolgorouky eut un sort semblable. Il fut envoyé en exil à Berezof, en Sibérie, sans aucune explication, et sa fortune personnelle, de 200.000 serfs, fut confisquée. Ses deux enfants furent condamnés, l'aîné à être placé comme apprenti chez un forgeron de village, et le cadet à être envoyé à Azôf pour devenir simple soldat. Huit ans plus tard, Anne Iaxnovna rappela d'exil le père, lui pardonna, et l'envoya à Londres comme ambassadeur. Le prince, qui connaissait trop bien Biron, envoya à la Banque d'Angleterre 100.000 roubles qui devaient rester intacts pendant un siècle, capital et intérêts accumulés, pour être distribués après cette période à ses héritiers directs. Ses pressentiments ne l'avaient pas trompé. Il était en route pour l'Angleterre, et n'était pas encore arrivé à Novgorod lorsqu'il fut pris et écartelé (coupé en quatre). Lorsqu'ensuite l'impératrice Élisabeth, fille de Pierre le Grand, monta sur le trône, son premier soin fut de réparer les cruelles injustices commises par la dernière souveraine avec l'aide de son dur et rusé favori, Biron. Parmi d'autres exilés, les deux fils et héritiers du prince Sergéey furent rappelés, et leur fortune leur fut rendue. Mais au lieu de 200.000 serfs, il ne leur en restait plus que 8.000. Le cadet, après une jeunesse d'extrême misère et de souffrances, devint moine et mourut jeune. L'aîné épousa une princesse Romadanovsky et son fils, le prince Paul, bisaïeul de Mme Blavatsky, fut nommé

colonel de la Garde par l'empereur, dès son enfance. Il épousa une comtesse du Plessy, fille d'un noble huguenot français, qui avait émigré en Russie. Son père avait eu un poste à la Cour de l'Impératrice Catherine II, et sa mère était la dame d'honneur favorite.

Au bout de la période de cent années, les 100.000 roubles avaient atteint de formidables proportions, le reçu de la Banque d'Angleterre pour cette somme avait été confié par un ami du prince assassiné par politique, au petit-fils de ce dernier, le prince Paul Dolgorouky. Celui-ci le conserva, avec d'autres documents de famille, à Marfovka, grand domaine familial dans le gouvernement de Penja, où le vieux prince vécut et mourut en 1837. Mais, après sa mort, ses héritiers cherchèrent le document en vain : il fut impossible de le trouver. Après bien des recherches, ils comprirent avec horreur qu'il avait été brûlé, en même temps que le château, dans un grand incendie qui avait détruit presque tout le village quelque temps auparavant. On avait laissé ignorer la perte du plus important de ses documents au vieux prince octogénaire, malade, et qui avait perdu la vue dans un accès de paralysie, quelques années avant sa mort. C'était un désastre, qui privait les héritiers des millions sur lesquels ils comptaient. Ils s'efforcèrent, à plusieurs reprises, de s'entendre avec la Banque, mais une erreur de nom avait été commise, et, naturellement, la Banque demanda le reçu qu'elle avait délivré vers le milieu du siècle précédent. En un mot, les millions furent perdus pour les héritiers russes. Ainsi, Mme Blavatsky avait dans les veines le sang de trois races : slave, allemande et française. »

L'année de la naissance de Mlle Hahn, 1831, fut une année terrible pour la Russie, comme pour toute l'Europe : c'est alors qu'apparut le choléra, ce terrible fléau qui, de 1830 à 1832, décima l'une après l'autre presque toutes les villes du continent, emportant une grande partie de la population. Sa naissance fut hâtée par plusieurs morts dans la maison. Elle entra dans le monde au milieu des cercueils et des larmes. Le récit suivant est tiré de souvenirs de sa famille.

« Son père était alors à l'armée, car la période paisible après la guerre russo-turque de 1829, était occupée à des préparatifs pour une nouvelle lutte. L'enfant, qui naquit pendant la nuit du 30 au 31 juillet, était faible, et ne semblait pas devoir vivre. On eut recours à un baptême hâtif, pour que l'enfant ne meure pas l'âme souillée du péché originel.

« La cérémonie du baptême dans la Russie « orthodoxe » est encombrée de tout un attirail de cierges allumés ; il y a des couples de parrains et de marraines, et chacun des spectateurs et des acteurs doit tenir des flambeaux de cire consacrée pendant tout le temps que durent les rites. De plus, chacun doit rester debout pendant le baptême, car nul ne doit s'asseoir durant la cérémonie religieuse, dans

le culte grec, comme le font les catholiques romains ou protestants. On avait choisi une grande pièce dans la demeure familiale, mais la foule des fidèles qui tenaient à voir la cérémonie était encore plus grande. Derrière le prêtre, officiant au centre de la pièce, avec ses assistants aux robes dorées et aux longs cheveux, se tenaient les trois couples de parrains, tous les vassaux et les serfs de la maison. La plus jeune tante du bébé — qui avait seulement quelques années de plus que sa nièce, âgée de vingt-quatre heures — remplaçait une parente absente ; elle se tenait sur le premier rang, juste derrière le vénérable protopope. Comme elle était fatiguée d'être debout depuis près d'une heure, la petite fille s'installa par terre sans qu'on s'en aperçût, et, sans doute, s'assoupit par cette chaude journée d'été, et dans cette pièce pleine de monde. La cérémonie touchait à sa fin. Les parrains et marraines allaient renoncer à Satan et à ses œuvres ; et dans l'Église grecque, on accomplit cette renonciation en crachant trois fois sur l'ennemi invisible ; à ce moment, la petite fille, qui jouait avec son cierge allumé aux pieds de la foule, mit le feu par inadvertance aux longues robes flottantes du prêtre. On s'en aperçut trop tard. Il en résulta une conflagration immédiate ; plusieurs personnes, et surtout le vieux prêtre, furent gravement brûlées. C'était un deuxième mauvais présage, selon les croyances superstitieuses de la Russie orthodoxe ; et la future Mme Blavatsky, qui en était la cause innocente fut vouée, depuis ce jour, de l'avis de toute la ville, à une vie tourmentée, pleine de vicissitudes et de malheurs.

« C'est peut-être grâce à cette même appréhension que l'enfant fût choyée par ses grands-parents et par ses tantes ; elle fut très gâtée, et ne connut d'autre autorité que ses caprices et sa volonté. Dès ses premières années, elle vécut dans une atmosphère de légendes et d'imagination populaire.

« Aussi loin que peut remonter sa mémoire, elle crut fermement à l'existence d'un monde possible d'esprits superterrestres et subterrestres, et d'êtres mêlés inextricablement à la vie de chaque mortel. Le « Domovoy » (lutin de la maison) n'était pas imaginaire pour elle, pas plus que pour ses nourrices et ses bonnes russes. Ce propriétaire invisible, qui s'attache à chaque maison et à chaque bâtiment, qui veille sur les habitants endormis, qui se tient tranquille, qui travaille activement pour la famille pendant toute l'année, nettoyant les chevaux chaque nuit, brossant et nattant leurs queues et leurs crinières, protégeant les vaches et le bétail contre la sorcière, avec qui il est éternellement en lutte — ce bon lutin s'acquit les affections de l'enfant, de très bonne heure. Le Domovoy est à craindre seulement le 30 mars, le seul jour de l'année où, pour une raison mystérieuse, il devient malfaisant et excité ; il agace les chevaux, il frappe les vaches, les effraie et les disperse ; tout le monde dans la maison laisse tomber et brise tout, trébuche et tombe toute la journée, malgré toutes les précautions possibles. Les assiettes

et les verres mis en miettes, la disparition inexplicable du foin et de l'avoine dans l'étable, les événements désagréables pour la famille, tout cela est mis sur le compte de l'agitation du Domovoy. »

« Seuls, ceux qui sont nés la nuit du 30 au 31 juillet sont à l'abri de ses fantaisies. » Grâce à cette philosophie de la nursery russe, Mlle Hahn sut pourquoi ses serfs l'appelaient *Sedmitchka*, terme intraduisible, qui signifie « voué au nombre sept », et dans son cas, faisant allusion à ce fait que l'enfant était né le septième mois de l'année, la nuit du 30 au 31 juillet, date très remarquable en Russie dans les annales des croyances populaires aux sorcières et à leurs méfaits. C'est pourquoi on lui divulgua les mystères d'une certaine cérémonie faite en grand secret pendant des années par les nourrices et les autres domestiques, dès qu'elle sut comprendre l'importance de cette initiation. Elle sut, dès son enfance, pourquoi, ce jour-là, elle était transportée dans les bras de sa nourrice dans toute la maison, les étables et la laiterie, et pourquoi on lui faisait asperger d'eau les quatre coins elle-même, pendant que la nourrice répétait des phrases mystiques. On peut trouver tout cela, encore aujourd'hui, dans les lourds volumes de Sacharof : *La Démonologie russe*, ouvrage laborieux qui demanda trente années de voyages et de recherches scientifiques dans les vieilles chroniques des pays slaves, et qui valut à son auteur le titre du « Grimm de Russie [1] ».

Née au cœur même du pays que la Roussalka (l'Ondine) a choisi pour habitation depuis le début de la Création, élevée sur les bords du bleu Dnieper, qu'un cosaque de l'Ukraine du Sud ne traverse jamais sans se préparer à la mort, l'enfant crut fermement aux belles nymphes à chevelure verte avant de connaître un autre enseignement. Le catéchisme de ses nourrices ukrainiennes pénétra jusqu'au fond de son âme ; et toutes ces croyances étranges et poétiques lui furent prouvées par ce qu'elle vit ou qu'elle crut voir autour d'elle dès sa plus tendre enfance. Dans sa famille, les plus vieux serviteurs se rappelaient des légendes en rapport avec ces croyances ; et elle exerça sur les siens une véritable tyrannie aussitôt qu'elle comprit le pouvoir que lui attribuaient ses nourrices. Les rives sablonneuses du rapide Dnieper, qui encercle Ekaterinoslav, et qui est bordé de saules, étaient sa promenade favorite. Une fois là, elle voyait une Roussalka dans chaque arbre, souriant et lui faisant signe d'approcher ; et, forte de son invulnérabilité grâce aux contes de ses nourrices, elle était la seule qui osât sans crainte aller près de ces rives. L'enfant connaissait sa supériorité et en abusait. Cette peti-

[1] Les Traditions du peuple russe, par J. Sachanof, en sept volumes, comprenant la littérature populaire, les croyances, la magie, la sorcellerie, les esprits subhumains, les coutumes et les rites anciens, les chants et les charmes, depuis mille ans.

te fille de quatre ans obligeait sa nourrice à lui obéir sans discussion, sinon elle la menaçait de se sauver au loin, et de laisser la nourrice, sans protection, risquant d'être chatouillée jusqu'à la mort par la belle et cruelle Roussalka, qui ne serait plus retenue par la présence de *celle qu'elle n'osait pas approcher.* Naturellement ses parents ne surent rien de l'éducation qui était donnée à ce sujet à leur aînée ; lorsqu'ils furent au courant, il était trop tard pour déraciner ces croyances dans son esprit. On songea à lui donner une gouvernante étrangère seulement après un événement tragique qui aurait pu passer inaperçu dans sa famille.

Un jour qu'elle était au bord de la rivière, un garçon de quatorze ans qui tirait sa voiture, lui déplut par une légère désobéissance. Elle cria : « Je vais vous faire chatouiller jusqu'à la mort par une Roussalka ! En voilà une qui descend de cet arbre… La voilà… Regardez, regardez ! » Quoi que l'enfant ait pu voir, il se mit à courir, et, malgré les ordres furieux de la nourrice, il disparut le long des rives sablonneuses vers la maison. La vieille nourrice, tout en grommelant, fut obligée de revenir seule avec sa jeune maîtresse, bien décidée à faire punir « Pavlik ». Mais on ne revit jamais vivant le pauvre garçon. Il courut jusqu'à son village, et, plusieurs semaines plus tard, son corps fut retrouvé par des pêcheurs dans leurs filets. On porta le verdict : « noyé par accident ». On pensa qu'en essayant de traverser des étangs peu profonds causés par les inondations du printemps, il était tombé d'ans un trou au milieu du sable, transformé en gouffre par le Dnieper rapide. Mais les nourrices et les domestiques de la maison, horrifiés, ne virent pas là une mort accidentelle ; ils déclarèrent que cela était arrivé parce que l'enfant avait retiré sa puissante protection au jeune garçon, et l'avait ainsi livré à quelque Roussalka qui le guettait. L'ennui de la famille devant ces contes fut aggravé par la coupable, qui confirmait gravement cette accusation, et qui déclarait qu'elle avait elle-même donné son serf désobéissant à ses servantes fidèles, les nymphes du fleuve. C'est alors qu'une gouvernante anglaise entra en scène.

Miss Augusta Sophia Jeffries ne croyait ni aux Roussalkas ni aux Domovoys ; mais ces qualités négatives ne suffisaient pas à lui conférer le pouvoir de diriger l'élève intraitable qui lui était confiée. Elle renonça à sa tâche, de désespoir, et l'enfant fut de nouveau abandonnée à ses nourrices jusqu'à l'âge de six ans, époque où elle alla vivre chez son père, avec sa plus jeune sœur. Pendant les deux ou trois années suivantes, ce furent surtout des soldats, les ordonnances de leur père, qui prirent soin des petites filles ; l'aînée, en tout cas, les préférait de beaucoup à ses servantes. Elles allaient voir les soldats de leur père, et partout on les choyait comme des : enfants du régiment.

Mlle Hahn perdit sa mère pendant son enfance, et à l'âge de onze ans environ, elle fut entièrement confiée à sa grand-mère, et alla vivre à Saratov, où son grand-

père était gouverneur civil après avoir exercé la même charge à Astrakan. Elle raconte qu'à cette époque elle était alternativement dorlotée et punie, et qu'un système uniforme n'y aurait pas suffi. De plus, sa santé était faible pendant son enfance ; comme elle le dit elle-même, elle était « toujours malade et mourante » ; elle était somnambule, et elle avait déjà des pouvoirs psychiques. Ses nourrices, fidèles orthodoxes de l'Église grecque, la croyaient possédée par le démon, si bien que pendant son enfance, comme elle le raconte souvent, l'eau bénite dont on l'inonda aurait pu faire flotter un vaisseau, et les prêtres qui l'exorcisèrent produisirent sur elle autant d'effet que s'ils avaient raisonné avec le vent.

Quelques notes sur son enfance m'ont été données, pour cet ouvrage, par sa tante qui, ainsi que Mme de Jelihowsky, m'est connue personnellement, à moi et à d'autres amis de Mme Blavatsky, en Europe. Son caractère, étrangement excitable encore maintenant, se fit jour dès son enfance. Dès cette époque elle fut en proie à des accès de colère désordonnés, et elle montra une vive disposition à se révolter contre toute sorte d'autorité. Mais elle avait des mouvements impulsifs de chaude affection qui lui gagnèrent le cœur de ses proches pendant son enfance, et qui, plus tard, devaient calmer ses amis lorsqu'ils étaient irrités par son manque de sang-froid dans la vie pratique. L'auteur du mémoire que j'ai sous les yeux dit avec raison : « Elle n'a aucune malveillance, aucun ressentiment durable même envers ceux qui lui ont fait du mal, et la profonde bonté de son cœur efface les traces de son trouble d'un instant. »

« Mme, Nous qui connaissons bien Mme Blavatsky », écrit sa tante, parlant d'elle-même, et d'une autre parente qui l'aida à préparer les notes que je cite, « nous qui la connaissons maintenant qu'elle est âgée, nous pouvons parler d'elle avec autorité, et non par ouï-dire. Dès sa première enfance, elle fut différente des autres.

« Très vive, extrêmement douée, spirituelle, et d'une hardiesse remarquable, elle étonnait tous ceux qui l'approchaient par ses actions volontaires et décidées. C'est ainsi que, toute jeune, et mariée depuis peu, elle reprit son indépendance avec colère, et quitta son pays à l'insu de sa famille et de son mari qui, malheureusement, ne lui convenait pas du tout, et qui était trois fois plus vieux qu'elle. Ceux qui la connaissent de son enfance, s'ils étaient nés trente ans plus tard auraient compris quelle profonde erreur on commettait en la traitant comme une autre enfant. Son tempérament agité et nerveux qui lui faisait commettre des méfaits inouïs de la part d'une fillette ; son attirance, et en même temps sa crainte des morts, inexplicable, surtout à cette époque ; son amour passionné et sa curiosité pour toutes les choses inconnues et mystérieuses, magiques et fantastiques ; et, par-dessus tout, son ardent désir d'indépendance et de liberté

d'action, désir que rien ni personne ne pouvait réprimer ; tout cela, ajouté à son imagination exubérante et à son étonnante sensibilité, aurait dû avertir ses amis qu'ils étaient en présence d'une créature exceptionnelle, qu'il fallait traiter avec des procédés exceptionnels. La moindre contradiction amenait un accès de colère passionnée, souvent des convulsions. Lorsqu'elle était seule, sans personne pour entraver sa liberté, sans aucune main étrangère pour l'enchaîner et empêcher ses impulsions, ce qui enflammait sa combativité naturelle, alors elle passait des heures et des journées à murmurer toute seule, croyait-on, à se raconter dans un coin sombre, de merveilleuses histoires de voyages dans les étoiles brillantes et dans d'autres mondes, ce que la gouvernante appelait « un baragouin impie » ; mais dès que la gouvernante lui donnait un ordre précis, « son premier mouvement était de désobéir ». Il suffisait de lui défendre quelque chose pour qu'elle le fasse, sans s'inquiéter du résultat. Sa nourrice, comme tous les membres de la famille, croyait sincèrement que l'enfant possédait « les sept esprits de la révolte ». Ses gouvernantes étaient les martyres du devoir, et n'arrivèrent jamais à plier sa volonté décidée, ou à influencer autrement que par la bonté son caractère indomptable, obstiné et intrépide.

« Pendant son enfance, elle fut gâtée par les flatteries des serviteurs et l'affection dévouée de ses parents qui pardonnaient tout à la « pauvre enfant sans mère » ; plus tard, dans son adolescence, son caractère indépendant la fit se révolter ouvertement contre les exigences de la société. Elle ne voulait se soumettre à aucun respect hypocrite, à aucune crainte de l'opinion publique. Elle *voulait* absolument monter un cheval cosaque avec une selle d'homme, à quinze ans comme à dix. Elle ne voulait saluer personne, elle ne voulait reculer devant aucun préjugé, devant aucune convention. Elle bravait tout et tous.

Pendant son enfance, toutes ses sympathies allaient au peuple. Elle aima toujours mieux jouer avec les enfants des domestiques qu'avec ses égaux, et quand elle était petite, il fallait la surveiller de peur qu'elle ne se sauve pour aller jouer dans la rue avec des gamins déguenillés. De même, plus tard, elle continua à être attirée vers ceux qui appartenaient à une classe inférieure à la sienne, et se montra très indifférente envers la noblesse dont elle faisait partie par sa naissance.

Les cinq années qu'elle passa en sécurité chez ses grands-parents semblent avoir exercé une influence importante sur sa vie. Miss Jeffries avait quitté la famille ; les enfants avaient une gouvernante anglaise, une jeune fille timide à qui aucun de ses élèves ne faisait attention, un précepteur suisse, et une gouvernante française qui avait subi des aventures remarquables pendant sa jeunesse. Mme Henriette Peigneur avait été une beauté célèbre aux premiers jours de la Révolution française. Elle décrivait souvent aux enfants les moments de gloire

où, choisie par les « bonnets phrygiens », les « citoyens rouges » de Paris, pour représenter la Déesse de la Liberté aux fêtes publiques, elle avait été bien des fois conduite en triomphe dans les rues de la grande ville au milieu de splendides processions. Celle qui racontait ces souvenirs était devenue une vieille femme étrange, courbée par l'âge, qui ressemblait beaucoup à la Fée Carabosse de la tradition. Mais son éloquence était frappante, et les jeunes filles qui l'écoutaient avidement étaient très émues par ses descriptions animées, — surtout l'héroïne de ce livre, qui déclara aussitôt qu'elle serait la Déesse de la Liberté pendant toute sa vie. Cette vieille gouvernante alliait d'une façon bizarre à une moralité sévère cette légèreté brillante qu'une Parisienne garde jusqu'à son lit de mort, à moins d'être dévote, chose que Mme Henriette Peigneur n'était certainement pas. Mais pendant que son vieux mari, le bon, charmant, spirituel Sieur Peigneur, toujours prêt à protéger les jeunes filles contre les pénitences sévères de sa femme, leur enseignait les plus gaies chansons de Béranger, et ses meilleurs bons mots et anecdotes, sa femme n'avait pas autant de succès avec ses œuvres d'études. L'ouverture de Noël et Chapsal était généralement le signal de la fuite dans les grands bois qui entouraient la villa habitée par les grands-parents de Mlle Hahn pendant l'été. La fillette, ne se sentait pleinement heureuse que lorsqu'elle errait à l'aventure dans la forêt, ou lorsqu'elle montait un cheval indompté sur une selle de cosaque.

Je dois à Mme de Jelihowsky les souvenirs suivants, qui sont pleins d'intérêt : « La grande maison de campagne (*datche*) que nous habitions à Saratov, était un vieux bâtiment très vaste, plein de galeries souterraines, de longs corridors abandonnés, de tourelles et de coins étranges. Elle avait été bâtie par la famille Pantchoolidzef, dont plusieurs générations avaient été gouverneurs de Saratov et de Penja ; c'étaient les plus riches propriétaires nobles de cette dernière province. La maison ressemblait à un château ruiné du moyen âge plutôt qu'à un bâtiment du siècle dernier. L'homme qui avait surveillé le domaine pour le compte des propriétaires considérait les serfs comme une chose bien inférieure à ses chiens et beaucoup moins précieuse qu'eux — type heureusement devenu rare ; — il était connu pour sa cruauté tyrannique, et son nom était synonyme d'un fléau. On racontait de nombreuses légendes effrayantes sur sa férocité et son despotisme, sur des serfs battus jusqu'à la mort, et enfermés pendant des mois dans de sombres cachots souterrains. C'est surtout Mme Peigneur qui nous les racontait, car pendant vingt-cinq ans elle avait été gouvernante de trois générations d'enfants dans la famille Pantchoolidzef. Nous avions la tête pleine d'histoires de fantômes, de serfs martyrisés, qu'on avait vu errer avec leurs chaînes pendant la nuit ; il y avait le fantôme d'une jeune fille, tuée après avoir subi la torture pour avoir

refusé son amour à son vieux maître, et qu'on voyait au crépuscule flotter au travers de la petite porte aux barres de fer dans le corridor souterrain ; il y avait bien d'autres histoires qui nous donnaient à tous, enfants et jeunes filles, des accès de terreur angoissée toutes les fois qu'il fallait traverser une pièce ou un corridor sombre. On nous avait permis, avec la protection de quelques serviteurs et d'une quantité de torches et de lanternes, d'explorer ces redoutables catacombes. Je dois avouer que nous y avons trouvé plus de bouteilles cassées que d'ossements humains, et nous y avons ramassé plus de toiles d'araignée que de chaînes de fer ; mais notre imagination nous faisait voir des fantômes dans toute ombre vacillant sur les vieux murs humides. Pourtant, Hélène (Mme Blavatsky) ne voulut pas se contenter d'une seule visite, ni même d'une deuxième. Elle avait choisi ces lieux fantastiques pour en faire le Palais de la Liberté, et pour s'y réfugier en sécurité pendant les heures de leçons. On ne découvrit pas son secret pendant longtemps, et quand on la cherchait, il fallait lui envoyer une députation de serviteurs vigoureux, guidés par le gendarme de service chez le gouverneur ; et il ne fallait rien moins qu'un homme de condition libre et qui la craignit peu, pour la ramener de force aux étages supérieurs. Elle avait échafaudé des vieilles chaises et des tables cassées, très haut, dans un coin, sous une fenêtre grillée de fer, jusqu'au plafond de la voûte ; et là elle se cachait pendant des heures, lisant toutes sortes de légendes populaires dans un livre connu sous le nom « La Sagesse de Salomon ». Une fois ou deux, on la retrouva à grand-peine dans ces corridors souterrains humides, car, en s'efforçant d'échapper aux recherches, elle s'était perdue dans ce labyrinthe. Malgré cela elle ne montra pas la moindre trace de peur ou de repentir, car, disait-elle, elle n'y était jamais seule, mais entourée d'êtres qu'elle appelait ses petits « bossus », et ses compagnons de jeu.

Elle était extrêmement nerveuse et impressionnable ; elle parlait fort ; souvent elle marchait pendant son sommeil ; on la retrouvait la nuit dans des endroits les plus inattendus et on la ramenait dans son lit, profondément endormie. Ainsi, une nuit, quand elle avait une douzaine d'années on ne la trouva pas dans sa chambre ; on la chercha avec inquiétude, et on la trouva marchant dans un corridor souterrain, évidemment en grande conversation avec quelqu'un qui n'était visible que pour elle. C'était la plus étrange fillette qu'on ait jamais vue ; elle avait distinctement en elle une nature double, qui faisait penser qu'il y avait deux êtres dans un même corps ; l'un était insupportable, combatif, obstiné, absolument sans grâce ; l'autre était aussi mystique et métaphysique qu'une voyante de Prévost. On n'a jamais vu d'écolier plus indiscipliné qu'elle, plus inventif qu'elle en escapades ou en espiègleries inouïes et audacieuses. En même temps, quand l'accès de malice était passé, elle était plus assidue au travail que n'importe quel

vieux savant, et on ne pouvait pas arriver à lui ôter ses livres, qu'elle dévorait nuit et jour, aussi longtemps que cela lui plaisait. L'immense bibliothèque de ses grands-parents semblait alors à peine suffisante pour calmer son appétit insatiable.

« Parmi les dépendances de la maison, il y avait un grand jardin abandonné, ou plutôt un parc, plein de kiosques, de pagodes, de pavillons en ruines, qui couvrait une colline et se perdait dans une forêt vierge, aux sentiers à peine visibles couverts d'une mousse qui montait jusqu'aux genoux, et avec des buissons qui n'avaient sans doute jamais été foulés par un homme depuis des siècles. Ce bois avait la réputation de servir de cachette à tous les criminels échappés et aux déserteurs, et c'est là qu'Hélène alla se réfugier quand les « catacombes » ne furent plus assez sûres pour elle. »

Son tempérament bizarre et son caractère sont décrits comme suit dans un ouvrage appelé : Mme de Jelihowsky, gros volume plein d'histoires charmantes, tirées du journal qu'elle tenait pendant son adolescence.

« Ma sœur Hélène avait l'imagination — ou plutôt ce qu'on appelait alors imagination, — développée d'une façon extraordinaire, dès sa plus tendre enfance. Pendant des heures, elle nous racontait des histoires incroyables, à nous qui étions plus jeunes qu'elle, ou même à ceux qui étaient plus âgés, avec l'assurance tranquille et la conviction d'un témoin oculaire, qui sait de quoi il parle. Intrépide pour tout autre chose, elle eut souvent, toute jeune, des accès de peur convulsive causés par des hallucinations. Elle était sûre d'être poursuivie par ce qu'elle appelait « les terribles yeux brillants » invisibles à tous, et qu'elle voyait souvent dans les objets inanimés les plus inoffensifs ; idée qui paraissait très ridicule aux spectateurs. Pour elle, devant ces visions, elle fermait les yeux très fort, et elle se sauvait pour fuir les regards fantastiques que lui lançaient les meubles et les vêtements, criant à tue-tête, et effrayant tous les habitants de la maison. D'autres fois, c'étaient des éclats de rire, où la plongeaient les farces amusantes de ses compagnons invisibles. Elle les trouvait dans tous les coins sombres, dans tous les buissons du grand parc, qui entouraient notre villa pendant l'été ; et en hiver, lorsque notre famille revenait en ville, elle semblait les revoir dans les vastes salles de réception du premier étage, entièrement désertes depuis minuit jusqu'au matin. Malgré les portes fermées à clefs, on vit Hélène plusieurs fois la nuit dans cet appartement sombre, à demi consciente, parfois endormie profondément, et incapable de dire comment elle était venue là, de notre chambre commune à l'étage supérieur. Elle disparaissait de la même façon mystérieuse pendant le jour aussi. On la cherchait, on l'appelait, et on la découvrait à grand-peine, dans les lieux les moins fréquentés ; une fois ce fut dans un grenier som-

bre, juste sous le toit, qu'on parvint à la rejoindre parmi les nids de pigeons et entourée de centaines d'oiseaux. Elle les « endormait » (selon les règles enseignées dans la « Sagesse de Salomon »), ainsi qu'elle l'expliqua[2]. D'autres fois, après des heures de recherches, on trouvait la disparue derrière les placards gigantesques qui contenaient la collection zoologique de notre grand-mère, environnée de curiosités historiques, de reliques des flores et des faunes antiques, au milieu d'ossements antédiluviens et d'oiseaux monstrueux, en grande conversation avec des phoques et des crocodiles empaillés (le musée d'histoire naturelle de la vieille princesse était très célèbre en Russie à cette époque). S'il faut en croire Hélène, les pigeons roucoulaient en écoutant ses intéressants contes de fées, et les oiseaux et les animaux avec qui elle était en tête-à-tête, lui disaient d'amusantes histoires, sans doute tirées de leur autobiographie. A ses yeux, la nature tout entière était animée d'une vie mystérieuse. Elle entendait la voix de tous les objets et de toutes les formes, inorganiques ou organiques : elle attribuait une existence consciente, non seulement à des puissances mystérieuses, qu'elle seule voyait, et entendait là où d'autres ne trouvaient que l'espace vide, mais aussi aux choses visibles et inanimées, telles que des cailloux, des mottes de terre, et des pièces de bois pourries et phosphorescentes.

« Dans le but d'ajouter de nouveaux spécimens à la remarquable collection entomologique de notre grand-mère, et pour nous donner en même temps un plaisir instructif, on organisait souvent des expéditions de jour et même de nuit. Nous préférions ces dernières parce qu'elles étaient plus amusantes et qu'elles avaient pour nous un charme mystérieux. Nous n'avions pas de plus grande joie. Nos délicieux voyages dans les bois du voisinage duraient de neuf heures du soir jusqu'à une heure, et parfois deux heures du matin. Nous nous y préparions avec l'ardeur qu'ont dû éprouver les Croisés lorsqu'ils se mirent en route pour combattre les infidèles et chasser les Turcs de Palestine. Les enfants de nos amis et de nos connaissances de la ville étaient invités des garçons et des filles, de douze à dix-sept ans, et deux ou trois douzaines de jeunes serfs des deux sexes, tous armés de filets de gaze et de lanternes comme nous, renforçaient nos rangs. A l'arrière-garde venaient une douzaine de serviteurs vigoureux, des Cosaques, et même un ou deux gendarmes avec des armes véritables pour assurer notre protection. Nous formions une joyeuse procession quand nous partions, le cœur battant, pour tuer, avec une cruauté inconsciente, les superbes grands papillons de nuit qui sont la gloire des forêts de la Volga. Les insectes imprudents, volant en masse,

---

[2] Et, vraiment elle avait parfois sur ses genoux des pigeons qui, s'ils n'étaient pas endormis, du moins étaient incapables de bouger, comme étourdis.

couvraient bientôt le verre de nos lanternes et s'en allaient finir leur vie éphémère sur de longues épingles et dans des tombeaux de liège de huit centimètres carrés. Là encore, ma fantasque sœur montrait son originalité. Elle protégeait de la mort tous les papillons sombres, connus sous le nom de sphinx, qui montrent sur leur tête et leur corps couverts d'un duvet foncé, l'image très nette d'un crâne humain. Elle disait, parlant comme un païen, adorateur d'idoles « La nature a imprimé sur chacun de ces papillons le crâne d'un grand héros mort, aussi ils sont sacrés et il ne faut pas les tuer. » Elle se mettait en colère quand nous ne voulions pas l'écouter, et que nous chassions les « têtes de morts », comme nous les appelions ; et elle nous affirmait qu'en faisant cela nous troublions les restes des morts dont les crânes étaient imprimés sur le corps des insectes magiques.

« Non moins intéressants étaient nos voyages de jour dans des régions plus ou moins éloignées. A peu près à dix verstes de la villa du gouverneur, il y avait une vaste plaine sablonneuse, qui avait évidemment été autrefois le fond d'une mer ou d'un grand lac, car le sol était couvert de fossiles de poissons, de coquillages, et de dents qui avaient appartenu à des monstres inconnus, du moins pour nous. La plupart de ces fossiles étaient brisés et abîmés par le temps ; pourtant, on trouvait souvent des pierres entières de toutes les grandeurs sur lesquelles était marquée l'empreinte de poissons, de plantes et d'animaux dont l'espèce est maintenant éteinte, et qui étaient certainement d'origine antédiluvienne. A cette époque, Hélène nous raconta à tous, enfants et écolières, des histoires merveilleuses et sensationnelles sans nombre. Je me la rappelle bien, étendue par terre de tout son long, le menton appuyé sur les mains, les coudes enfoncés dans le sable fin, rêvant tout haut, et nous racontant ses visions, si claires, si vivantes, si absolument palpables pour elle… Quelle charmante description elle nous donnait de la vie sous-marine de tous ces êtres, dont les restes mutilés tombaient en poussière autour de nous. Avec quelle vivacité elle décrivait les luttes et les batailles qui s'étaient passées autrefois à l'endroit où elle était étendue, nous assurant qu'elle voyait tout cela ; et avec quelle minutie elle dessinait du doigt sur le sable la forme fantastique des grands monstres marins morts, au point de nous faire presque voir les couleurs de la faune et de la flore de ces régions désertes. Quand nous écoutions avidement ses descriptions des belles vagues bleues reflétant les rayons du soleil qui se jouaient en couleurs d'arc-en-ciel sur le sable doré du fond de la mer, sur les récifs de corail et les cavernes pleines de stalactites, sur les herbes marines vertes mêlées aux délicates anémones brillantes, notre imagination excitée nous faisait sentir sur le corps la caresse des eaux fraîches et veloutées et, emportés par sa fantaisie, nous étions plongés dans un oubli complet de la réalité. Plus tard, elle ne parla jamais comme elle avait parlé

dans son enfance et son adolescence. Son éloquence s'est tarie, et il semble que la source même de son inspiration soit maintenant perdue. Elle avait le pouvoir de transporter son auditoire où elle voulait, et de lui faire voir réellement, bien que parfois vaguement, ce qu'elle voyait elle-même…

« Un jour elle nous fit si peur, à nous autres petits, que nous tombâmes presque en convulsions. Elle venait de nous transporter dans un monde féerique, quand elle passa tout à coup du temps passé au temps présent, et se mit à nous dire de nous imaginer que tout ce qu'elle venait de décrire, les froides vagues bleues avec leurs nombreux habitants, étaient là, autour de nous, invisibles et intangibles jusqu'à ce moment…

« Figurez-vous, dit-elle, que voilà un miracle ! La terre s'ouvre tout à coup, l'air se condense autour de nous et redevient des vagues de la mer… Voyez… Voyez ! Les voilà qui apparaissent déjà et qui commencent à remuer. Nous sommes entourés d'eau, nous sommes au milieu des mystères merveilleux d'un monde sous-marin ! »

« Elle était debout sur le sable, elle parlait avec conviction ; dans sa voix on sentait passer une stupeur et une horreur réelles, et sa figure d'enfant montrait une joie sauvage et terrifiée en même temps ; si bien que lorsque, brusquement, elle se mit les deux mains sur les yeux comme elle faisait quand elle était fortement excitée, et qu'elle tomba sur le sable en criant d'une voix aiguë : « Voilà la vague ! Elle est venue !… C'est la mer, c'est la mer, nous sommes noyés ! » Nous tombâmes tous à plat ventre, hurlant désespérément, convaincus que la mer nous avait engouffrés, et que nous n'existions plus !…

« Elle adorait réunir autour d'elle les plus petits, au crépuscule, et après nous avoir emmenés dans le grand muséum sombre, elle nous tenait sous le charme de ses histoires magiques. Alors, elle nous racontait sur son propre compte des choses inconcevables, les aventures les plus inouïes dont elle était chaque nuit l'héroïne, à ce qu'elle nous assurait. Les animaux empaillés du muséum lui avaient, chacun à son tour, fait leurs confidences, et lui avaient divulgué l'histoire de leur vie dans leurs incarnations précédentes. Où avait-elle entendu parler de réincarnation, et qui donc dans une famille chrétienne aurait pu lui faire connaître les mystères superstitieux de la métempsycose ? Et pourtant, elle s'allongeait sur son animal favori, un gigantesque phoque empaillé, et tout en caressant sa douce peau argentée, elle nous répétait les aventures qu'il lui avait racontées *lui-même* avec tant d'éloquence, et des couleurs si éclatantes, que les grandes personnes s'intéressaient involontairement au récit. Tous écoutaient ces histoires en se laissant prendre à leur charme, et les petits croyaient fermement à tout ce qu'elle disait. Je ne pourrai jamais oublier la vie et les aventures d'un grand flamant

blanc qui était debout dans une contemplation indéfinie derrière les vitres d'une grande armoire, ses deux ailes bordées d'écarlate, grandes ouvertes comme pour s'envoler, et pourtant enchaîné dans sa cellule. Il y a des siècles, nous disait-elle, ce n'était pas un oiseau, mais un homme. Il avait commis d'affreux crimes, et un meurtre ; en punition, un grand génie l'avait transformé en flamant, oiseau inintelligent, et avait aspergé ses deux ailes avec le sang de ses victimes, le condamnant ainsi à errer à jamais dans les déserts et les étangs…

« Ce flamant me faisait horriblement peur. Le soir, quand il m'arrivait de passer par le muséum pour dire bonsoir à notre grand-mère qui ne sortait guère de son bureau, juste à côté, j'évitais de voir le meurtrier couvert de sang en fermant les yeux et en courant vite.

« Si Hélène aimait nous raconter des histoires, elle n'écoutait pas moins passionnément les contes de fées dits par d'autres. Il y avait parmi les nombreux serviteurs de la famille Fadeef une vieille nourrice qui était renommée pour son talent en ce genre. Elle savait des histoires sans nombre, et sa mémoire conservait toutes les superstitions possibles. Pendant les longs crépuscules d'été, sur l'herbe verte de la pelouse, sous les arbres fruitiers du jardin, ou, pendant les soirs d'hiver encore plus longs, groupés autour d'un grand feu dans notre nursery, nous entourions la vieille femme, et nous étions divinement heureux quand nous arrivions à lui faire dire des contes de fées populaires, grâce auxquels le nord de notre pays est célèbre. Nous étions tous ravis d'entendre raconter les aventures de « Ivan Zarewitch », de « Kashtey l'immortel », du « Loup gris », le méchant magicien qui voyage dans les airs sur un tapis volant ; ou celles de Meletressa, la belle princesse enfermée dans un donjon jusqu'à ce que le Zarevitch ouvre la porte de sa prison avec une clef d'or, et la délivre. Seulement, alors que les autres enfants oubliaient ces contes aussi vite qu'ils les avaient appris, Hélène ne les oublia jamais et ne voulut pas admettre que ce fussent des fictions. Elle prenait à cœur tous les malheurs de ces héros, et assurait que leurs aventures les plus extraordinaires étaient tout à fait naturelles. On *pouvait* se transformer en animaux et prendre n'importe quelle forme, *si on savait s'y prendre ;* et on pouvait vraiment voler si on le voulait assez fortement. Il avait existé dans tous les temps, nous affirmait-elle, et il existait encore des hommes sages, qui se faisaient voir seulement à ceux qui étaient dignes de les connaître, et à ceux qui croyaient en eux, au lieu de s'en moquer…

« Pour prouver ce qu'elle disait, elle nous montrait un vieillard centenaire qui habitait non loin de la villa, dans un ravin sauvage de la forêt voisine, et qu'on appelait Baranig Bouyrak. Il était considéré dans le peuple comme un vrai magicien ; c'était un sorcier bienveillant qui guérissait volontiers les malades qui

venaient le trouver, mais qui savait aussi envoyer des maladies pour punir les fautes. Il était très versé dans les propriétés occultes des plantes et des fleurs, et, disait-on, il savait prédire l'avenir. Il avait beaucoup de ruches, et sa cabane était entourée par des centaines d'abeilles. Pendant les longs après-midis d'été, on le trouvait toujours à son poste, marchant lentement au milieu de ses insectes favoris, qui le couvraient de la tête aux pieds comme une cuirasse vivante, en essaims bourdonnants ; il plongeait impunément ses deux mains dans leurs demeures, il écoutait leur bruit assourdissant, et semblait leur répondre ; en effet, leur bourdonnement cessait presque lorsqu'il leur parlait en une langue incompréhensible pour nous, sorte de chant murmuré. Évidemment, les travailleuses aux ailes d'or et leur maître centenaire se comprenaient mutuellement. Hélène en était tout à fait sûre.

« Baranig Bouryak l'attirait irrésistiblement, et elle allait voir l'étrange vieillard toutes les fois qu'elle trouvait une occasion de le faire. Une fois là, elle le questionnait, et elle écoutait avec une ardeur passionnée les réponses du vieillard et ses explications pour comprendre le langage des abeilles, des oiseaux et des animaux. Le ravin sombre était pour elle un royaume féerique. Quant au « sage » centenaire, il nous répétait souvent : « Cette petite dame est tout à fait différente de vous tous. De grands événements attendent dans l'avenir. Je regrette de penser que je ne vivrai pas assez pour voir mes prédictions réalisées ; mais cela *arrivera !...* »

Il serait impossible même d'esquisser la vie de Mme Blavatsky sans faire continuellement allusion aux théories occultes qui sont à la base de son évolution psychologique. Je crois rendre mon récit plus clair en les expliquant en partie dès le début, sans vouloir ici discuter si ces théories reposent sur une juste compréhension des lois naturelles (comprenant et dépassant les lois de l'existence physique), ou si elles sont simplement une hallucination de son cerveau. En tout cas, on verra que l'hallucination, si c'en est une, fut durable et cohérente, à tel point que la vie de Mme Blavatsky fut entièrement dirigée par les êtres dont elle se croit protégée, et serait incompréhensible sans la présence de ce courant vital qui la traverse. Certes, je ne cherche pas à cacher que j'accepte le système sur lequel repose la conception que Mme Blavatsky a de la vie et que je suis convaincu de l'existence réelle de ces vivants, adeptes de la science occulte, avec qui je crois Mme Blavatsky a été en relations pendant toute sa vie. Mais s'il fallait discuter là-dessus, ce livre deviendrait un traité de philosophie, et ce sujet sera mieux traité dans des ouvrages purement théoriques. Il suffit maintenant d'exposer la théorie sur laquelle, comme je l'ai dit, repose la façon dont Mme Blavatsky elle-même

comprend sa vie, simplement pour rendre intelligible au lecteur l'histoire qu'on va raconter.

L'idée fondamentale de l'occultisme oriental, est de reconnaître dans l'âme humaine une entité, un centre de conscience morale et intellectuelle, qui non seulement survit à la mort du corps physique dans lequel elle a pu fonctionner à un moment donné, mais encore a connu bien des périodes d'existence physique et spirituelle avant son incarnation dans ce corps. D'ailleurs, cette entité — qui est l'individu réel, d'après cette conception — peut être suivie, par des personnes suffisamment psychiques, dans toute une série de vies, et non simplement pendant une seule. Cette conception de la Nature, qui est la doctrine ésotérique explique bien le fait que, du point de vue d'un corps quelconque, aucune personne incarnée ne peut connaître la série des vies qu'il a vécues. Chaque incarnation, chacune des vies de cette série, du point de vue de l'entité spirituelle et réelle, est une descente dans la matière : une descente dans un nouveau corps, dont l'entité — qui est le véritable Soi, sur le plan spirituel de La Nature — peut se servir avec plus ou moins de succès, selon les qualités de ce corps. Le corps lui-même se rappelle, avec des détails précis, seulement les incidents de sa vie objective actuelle. La véritable entité qui l'anime alors peut avoir une mémoire beaucoup plus étendue, mais qui ne s'exprime pas par le corps lui-même. De plus, jusqu'à ce que le corps soit parvenu à son développement complet, c'est-à-dire jusqu'à ce que la personne en question soit adulte, l'entité réelle — si je puis employer une image matérialiste pour faire comprendre une idée que pourrait seul exprimer un langage métaphysique très subtil — est seulement plongée dans le corps jusqu'à un certain point. Un enfant très jeune, comme nous disons, n'est pas un être moral responsable, c'est-à-dire que son organisme n'est pas encore assez développé pour que le sens moral de l'entité réelle puisse fonctionner par le cerveau physique, et commander les actes physiques. Mais le jeune enfant est déjà désigné pour devenir plus tard l'habitat de l'entité, de l'âme, qui a commencé à fonctionner dans son corps ; donc, si nous pouvons imaginer qu'il existe dans le monde des hommes vivants, sachant se servir des forces des plans élevés de la Nature, encore inconnues à la science physique, on comprendra facilement les relations spéciales existant entre eux, et un enfant qui, pendant qu'il grandit, laisse pénétrer en lui une âme avec laquelle ces adeptes *sont déjà en relations*.

Qu'on me permette de répéter que ce simple exposé de la science occulte en ce qui concerne la nature humaine, n'a pas l'intention de prouver que les choses sont ainsi, mais cette théorie est la trame sur laquelle sont tissés les événements de la vie de Mme Blavatsky. Peut-être, au cours de l'histoire, quelques lecteurs l'expliqueront-ils par d'autres théories ; mais ce que je vais dire paraîtrait décousu

et incohérent sans cette explication, et devient, en tout cas, intelligible grâce à ce fil conducteur.

J'admets donc, comme hypothèse, que même dans son enfance, Mlle Hahn était sous la protection d'une puissance extraordinaire capable d'agir même sur le plan physique en cas de grande nécessité. Par exemple, je l'ai souvent entendue raconter l'intérêt passionné qu'elle éprouvait dans son enfance pour un tableau, le portrait d'un de ses ancêtres, qui était accroché dans le château de son grand-père, à Saratov, et caché par un rideau. Il était dans une pièce très haute, bien au-dessus du plancher, et Mlle Hahn était toute petite à cette époque, bien que déjà très décidée quand elle voulait faire quelque chose. On lui avait défendu de voir ce tableau, aussi elle attendit un moment où elle ne risquait pas d'être surprise, et se mit à exécuter son projet à sa façon. Elle tira une table près du mur, parvint à installer dessus une autre petite table, puis une chaise au sommet, et enfin se hissa tant bien que mal sur cet édifice instable. De cette position élevée, elle arrivait tout juste à atteindre le tableau ; d'une main elle s'appuyait contre le mur poussiéreux, et de l'autre elle s'efforçait de tirer le rideau. La vue du tableau produisit sur elle un effet saisissant ; elle fit un mouvement brusque en arrière, qui renversa son fragile échafaudage. Mais alors, elle ne sait pas ce qui se passa exactement. Elle perdit conscience à l'instant où elle chancela et commença à tomber ; et lorsqu'elle reprit connaissance, elle était étendue sur plancher sans aucun mal, les tables et les chaises étaient à leur place habituelle, le rideau avait glissé sur ses anneaux comme auparavant, et elle aurait cru avoir fait un rêve bizarre, si la marque de sa petite main n'était pas restée tout en haut du mur poussiéreux près du tableau.

Une autre fois encore, sa vie fut sauvée dans des circonstances remarquables, lorsqu'elle avait près de quatorze ans. Le cheval qu'elle montait se mit à ruer. Elle tomba, son pied resta pris dans l'étrier, et avant qu'on pût arrêter le cheval elle aurait dû, pense-t-elle, être tuée net, si elle n'avait été soutenue par une force étrange qu'elle sentait distinctement autour d'elle, et qui la maintenait, malgré la gravitation. Si ces anecdotes frappantes étaient rares dans la vie de Mme Blavatsky, je n'en parlerais pas dans sa biographie ; mais, comme on le verra plus tard, elles forment le sujet des récits que racontent successivement tous ceux qui ont quelque chose à dire sur elle. Les souvenirs de son retour en Russie après ses premiers longs voyages, recueillis par ses proches, sont pleins de preuves auprès desquelles ces petites anecdotes de son enfance, racontées par elle, semblent être des prodiges insignifiants. Je les indique pourtant, sinon pour leur valeur propre, du moins, comme je l'ai dit, pour montrer les relations qui semblent avoir existé dès son enfance, entre elle et ceux qu'elle nomme ses « Maîtres, » invisibles aux

yeux du corps, qu'elle ne connaissait pas à cette époque dans leur corps humain, mais qu'elle connaissait par les visions dont sa vie d'enfant fut remplie.

Le lecteur se rappelle peut-être que d'après le récit cité plus haut, on la trouvait souvent assise dans un coin et parlant toute seule, quand on ne la dérangeait pas. Elle disait être en conversation avec des compagnons de jeu de sa taille, et de son âge apparent, qui étaient aussi réels à ses yeux que s'ils étaient en chair et en os, bien qu'ils ne fussent visibles pour personne d'autre. Mlle Hahn était très agacée par l'obstination de sa famille et de ses bonnes, qui ne voulaient pas faire attention à son petit ami bossu. Personne ne pouvait faire attention à lui, car personne ne le voyait ; mais pour l'enfant anormale, c'était un compagnon visible, qu'elle entendait, qui l'amusait, et qui lui faisait faire toutes sortes de bêtises. Mais dans l'étrange vie double qu'elle menait ainsi, aussi loin qu'elle pouvait se souvenir, elle avait parfois la vision d'un protecteur âgé dont l'aspect imposant domina son imagination de très bonne heure. Le protecteur était toujours le même, ses traits ne changeaient jamais ; plus tard elle le rencontra dans son corps physique, et le reconnut comme si elle avait été élevée en sa présence.

Ceux qui étudient le spiritisme, l'occultisme, la clairvoyance, trouveront ce récit étrangement confus à première vue. Mais grâce à la théorie occulte de la réincarnation dont j'ai parlé plus haut, on comprendra que ceux qui acceptent cette théorie voient clair dans toute cette confusion.

Mlle Hahn montra dès sa naissance toutes les preuves de ce qu'on appelle en spiritisme « médiumnité, » à un point extraordinaire, ainsi que des dons de clairvoyance presque aussi rares. Et pendant son enfance, le temps n'était pas encore venu où les protecteurs occultes de l'entité qui commençait à fonctionner dans cet organisme pouvaient commencer à employer une méthode d'entraînement physique pour dompter, discipliner et utiliser ces dons naturels. Il fallait donc les laisser s'exercer sans contrôle pendant quelque temps. C'est pourquoi, si nous examinons l'histoire de son enfance au point de vue psychologique, nous voyons qu'elle fut le centre de plupart des phénomènes médiumniques les plus fréquents, et aussi qu'elle fut observée et parfois guidée par les êtres puissants au service desquels elle consacra entièrement ses pouvoirs, au point de réprimer plus tard ses facultés de médium.

Ses amis étaient à la fois intéressés et terrifiés par les manifestations qu'ils comprenaient assez pour les observer. Sa tante dit que depuis l'âge de quatre ans « elle fut somnambule et parla en dormant. Pendant son sommeil elle tenait de grandes conversations avec des personnages invisibles ; et c'était amusant, édifiant ou terrifiant pour ceux qui se réunissaient autour du lit de l'enfant. Plusieurs fois, pendant qu'elle semblait dormir, naturellement, elle répondit à des

questions posées par des personnes qui lui tenaient la main, à propos d'objets perdus ou d'autres sujets d'inquiétude, comme si elle était une voyante en état de transe. Parfois elle disparaissait de la nursery, et on la retrouvait dans une pièce éloignée de la maison, ou dans le jardin, jouant et causant avec ses camarades de rêve. Pendant des années, ayant une impulsion enfantine, elle choqua des étrangers qu'elle avait rencontrés, ou des visiteurs venus dans la maison en les regardant en face, fixement, et en leur déclarant qu'ils mourraient à telle date ; ou bien elle leur prédisait un accident ou un malheur qui devait leur arriver. Et comme ses prévisions se réalisaient souvent, elle était à ce point de vue la terreur de sa famille. »

En 1844, à l'époque où elle passait de l'enfance à l'adolescence, son père l'emmena pour la première fois en voyage à l'étranger. A l'âge de quatorze ans, elle l'accompagna à Paris et à Londres ; c'était une responsabilité lourde même pour lui, bien qu'avec son père elle fût docile, à côté de ce qu'elle était aux mains des autres. Un des buts de son voyage à Londres était de lui faire prendre de bonnes leçons de musique, car elle avait un grand talent naturel de pianiste, qu'elle conserva toute sa vie, bien que parfois elle ne s'en servît pas pendant des années. Elle prit quelques leçons avec Moschelès, et même, si je ne me trompe, joua à quatre mains, dans un concert privé, avec un pianiste professionnel, célèbre à cette époque. Le colonel Hahn et sa fille passèrent une semaine à Bath pendant ce voyage en Angleterre. Le seul détail intéressant de cette excursion est une discussion qui s'éleva entre Mademoiselle et son père au sujet de l'équitation. Elle voulait monter sur une selle d'homme, à la cosaque, comme elle avait l'habitude de le faire à Saratov, malgré toutes les protestations. Le colonel ne voulut pas tolérer cela ; il y eut une scène, la jeune fille eut une crise de nerfs, suivie d'une maladie plus grave. Son père, paraît-il, ne fut pas fâché de la ramener à la maison, et de lui faire réintégrer les solitudes de l'Asie Mineure, qui lui convenaient beaucoup mieux. Pendant ce premier voyage à Londres, son amour-propre fut atteint dans un autre de ses talents, sa connaissance de la langue anglaise. Elle avait appris l'anglais avec sa première gouvernante, Miss Jeffries, mais dans le sud de la Russie on ne fait pas les distinctions subtiles qui frappent l'oreille plus exercée d'un linguiste. La gouvernante anglaise venait du Yorkshire, et aussitôt que Mlle Hahn ouvrait la bouche parmi les amis qu'elle connut à Londres, ses remarques produisaient plus d'hilarité qu'elle ne l'aurait désiré. Le mélange d'accents étrangers — celui du Yorkshire s'ajoutant à celui d'Ekaterinoslav — devait sans doute avoir un résultat comique ; mais Mlle Hahn en conclut vite qu'elle avait assez amusé ses amis et qu'elle ne voulait plus faire entendre « des *o* et des *a* creux ». Grâce à son talent inné pour les langues étrangères, elle sut donner un

autre ton à sa conversation lorsqu'elle revint en Angleterre pour la seconde fois, en 1851.

CHAPITRE II
MARIAGE ET VOYAGE

Le mariage qui donna à Mlle Hahn le nom qu'elle a gardé eut lieu en 1848. Elle avait alors, comme on le verra, à peu près dix-sept ans. Le général Blavatsky, à qui elle s'unit —en ce qui concerne les cérémonies de l'Église— était d'un âge avancé. Elle-même croit qu'il était plus près de soixante-dix que de soixante. Pour lui, il n'aimait pas avouer qu'il avait dépassé la cinquantaine. Des renseignements donnés par sa famille m'apprennent qu'à cette époque s'offraient à elle des occasions de se marier beaucoup plus séduisantes; mais si elle avait accepté d'épouser un de ses jeunes admirateurs, le mariage serait devenu pour elle une chose beaucoup plus sérieuse qu'elle ne le désirait. Elle fit tous ses efforts pour être insupportable avec ses plus aimables prétendants. Elle se lança dans une aventure (son mariage fut tellement précipité, et dura si peu, qu'on peut lui donner ce nom) amenée par des circonstances qui n'auraient pas influencé une jeune fille moins emportée que Mlle Hahn, et élevée d'une façon plus normale. C'est ainsi que sa tante décrit la façon dont son mariage fut décidé.

«Il lui était indifférent d'être mariée ou de ne pas l'être. Seulement sa gouvernante l'avait un jour défiée de trouver un homme qui veuille bien l'épouser malgré son caractère; elle avait été jusqu'à l'assurer, pour se moquer d'elle, que même ce vieillard qu'elle trouvait si laid, dont elle s'était tant moquée, et qu'elle traitait de "corbeau déplumé", ne voudrait pas d'elle pour femme. Il n'en fallait pas plus. Trois jours après, elle arrivait à ce qu'il lui demande de l'épouser; puis, effrayée par ce qu'elle avait fait, elle s'efforçait de se dégager de sa promesse donnée à la légère. Mais il était trop tard. Elle prononça les vœux irrévocables. Tout ce qu'elle comprit, trop tard, c'est qu'elle venait de se lier, et que maintenant elle était forcée d'accepter un *maître* qu'elle n'aimait pas, qu'elle haïssait même; et qu'elle était pieds et poings *liés* en son pouvoir selon la loi de son pays. Elle fut saisie d'une "grande horreur", comme elle dit plus tard; un ardent désir, irrésistible, de tous les instants, s'empara d'elle, la poussant impérieusement, la faisant agir d'instinct, comme s'il lui avait fallu fuir un danger mortel pour sauver sa vie. On avait bien essayé de lui faire comprendre la solennité du mariage et ses devoirs envers son *mari* dans la vie commune. Quelques heures plus tard, à l'autel, elle entendit le prêtre lui dire: "Tu honoreras ton mari et du dois lui obéir", et à

ce mot odieux : “tu dois”, son jeune visage (elle avait à peine dix-sept ans) devint rouge de colère, puis d’une pâleur mortelle. On l’entendit murmurer, les dents serrées : “sûrement non” ! ».

« Et sûrement elle ne l’a pas fait. Dès ce moment, elle décida de prendre en main la loi et sa vie future ; et elle quitta son “mari” pour toujours, sans lui donner l’occasion de pouvoir la considérer comme sa femme.

« C’est ainsi que Mme Blavatsky abandonna sa patrie à dix-sept ans et passa dix longues années dans des pays lointains et mal connus, dans l’Asie Centrale, dans l’Inde, l’Amérique du Sud, l’Afrique et l’Europe Orientale. »

A l’époque de son mariage, Mlle Hahn vivait avec sa grand-mère et d’autres parents à Djellallogly, résidence d’été dans les montagnes, fréquentée par les habitants de Tiflis. La jeune fille voulait seulement prouver que le général Blavatsky était disposé à l’épouser ; mais bientôt le mariage fut décidé, annoncé à la famille et aux amis, avec félicitations et tout ce qui s’ensuit, pendant que le fiancé demandait qu’il soit célébré ; et l’héroïne imprudente de toutes ces complications s’aperçut qu’il était plus facile de désirer voir revenir les choses au *statu quo*, que de l’obtenir. Ses amis ne voulaient pas du scandale qu’elle aurait causé en reprenant sa parole sans raison apparente. On la supplia d’aller jusqu’au bout ; et il semble qu’elle se soit consolée en pensant qu’elle serait beaucoup plus libre une fois mariée qu’elle ne pourrait jamais l’être en restant jeune fille. Son père était absent ; il était en Russie avec son régiment, loin de Tiflis ; et bien qu’on l’ait consulté par lettre, il n’était pas assez au courant de l’affaire pour prendre une attitude quelconque. En tout cas, la cérémonie du mariage eut lieu, selon les rites, le 7 juillet 1848.

Naturellement, le général Blavatsky et son originale jeune épouse avaient, au sujet du mariage, des opinions qui différaient *toto coelo*, et qui se heurtèrent violemment le jour de leurs noces. Ce fut un jour de révélations inattendues, d’indignation furieuse, de détresse et de repentir tardif. On n’a jamais imaginé de roman plus fantaisiste que cette association brève et orageuse, bien qu’incomplète. Le lecteur intelligent comprendra qu’une occultiste de naissance comme Mlle Hahn n’aurait jamais pu accepter les relations de mari et femme, tellement intolérables, impossibles pour elle, si elle avait compris ce qu’elle faisait au point de vue banal des affaires humaines. Le lendemain du mariage, le général la conduisit à Daretchichag, retraite estivale du résident d’Erivan. Pendant ce voyage elle essaya déjà de s’échapper du côté de la frontière de Perse ; mais le Cosaque qu’elle avait payé pour être son guide dans cette tentative, la dénonça au général, et elle fut soigneusement gardée. La cavalcade parvint à la résidence du gouverneur, où devait se passer sa lune de miel peu ordinaire. Certes, il était

dans une position qui mérite notre sympathie rétrospective pour plusieurs raisons ; mais il est impossible de discuter ce point en détail. Pendant trois mois les nouveaux mariés demeurèrent ensemble sous le même toit, luttant chacun pour obtenir des concessions impossibles, et enfin, après une querelle encore plus violente que les autres, la jeune femme, sans demander l'avis de personne, galopa à cheval jusqu'à Tiflis.

Il y eut des conseils de famille, où l'on décida que la mariée intraitable irait rejoindre son père. Il devait la rencontrer à Odessa, et on l'envoya, confiée aux soins d'un vieux serviteur et d'une bonne, prendre à Poti un steamer qui la conduirait à destination. Mais elle, poussée par son désir d'aventures, et craignant que son père ne s'efforçât de renouer les liens conjugaux brisés, méditait une transformation à ce programme. Elle s'arrangea si bien, pendant son voyage à travers la Géorgie, qu'elle manqua, ainsi que son escorte, le steamer parti de Poti. Mais il y avait dans le port un petit voilier anglais. Mme Blavatsky monta à bord (le bateau s'appelait, croit-elle, *le Commodore*) et, grâce aux roubles qu'elle dépensa largement, décida le patron à seconder son projet. *Le Commodore* devait aller d'abord à Kertch, puis à Taganrog, dans la mer d'Azov, et enfin à Constantinople. Mme Blavatsky fit ouvertement la traversée jusqu'à Kertch avec ses domestiques. Une fois là, elle les envoya à terre pour qu'ils trouvent un logement et qu'ils préparent tout pour son arrivée le lendemain matin. Mais pendant la nuit, libérée enfin des dernières contraintes de sa vie passée, elle fit voile vers Taganrog avec *le Commodore* ; et quand le bateau eut terminé ses affaires dans ce port, elle revint dans la Mer Noire, à Constantinople.

Ce petit voyage semble avoir été plein d'aventures qu'on voudrait raconter s'il s'agissait d'une vie moins encombrée d'aventures que celle de Mme Blavatsky. A Taganrog, la police du port devait visiter *le Commodore* à son arrivée ; et il ne fallait pas qu'on soupçonne la présence d'une personne de plus à bord. La seule cachette possible était dans le charbon ; cela ne plut pas à la passagère, et on y mit le mousse, pour qui on la fit passer en la fourrant dans la soute, sous prétexte de maladie. Plus tard, quand le vaisseau arriva à Constantinople, il y eut de nouvelles complications. Elle dut se sauver à terre précipitamment dans un caïque, avec la connivence du maître d'hôtel, pour échapper aux avances du patron. Mais à Constantinople, elle eut la chance de rencontrer une dame russe qu'elle connaissait, la comtesse K…, avec qui elle put se lier en toute sécurité et voyager pendant quelque temps en Égypte, en Grèce et dans d'autres pays de l'Europe orientale.

Malheureusement, je ne puis, qu'esquisser à grands traits la période de sa vie à laquelle nous arrivons maintenant. Tous les détails sur son enfance, que nous

avons donnés dans les pages précédentes, sont dus à sa famille. Elle-même, bien qu'elle raconte souvent des anecdotes sur son enfance, n'aurait jamais pu écrire un récit aussi suivi que celui de Mme de Jelihowsky ; et elle n'eut pas de sœur auprès d'elle pour raconter toutes ses aventures pendant qu'elle voyageait dans le monde entier. A cette époque, elle n'a jamais tenu de journal, et après si longtemps la mémoire est un guide bien incertain ; mais si mon récit est inégalement riche en détails selon l'époque de sa vie, je m'excuse en montrant les difficultés de ma tâche.

Pendant qu'elle voyageait en Égypte avec la comtesse K…, Mme Blavatsky commença déjà à recevoir un enseignement occulte très différent de celui qu'elle devait connaître plus tard et d'un ordre inférieur. Il y avait alors au Caire un vieux Copte, très renommé dans tout le pays, riche et influent et qui possédait une grande réputation de magicien. Il circulait sur son compte des histoires merveilleuses et impressionnantes. Mme Blavatsky, qui fut son élève, semble avoir vivement excité son intérêt ; elle absorbait ses leçons avec enthousiasme. Elle le retrouva plus tard et passa quelque temps avec lui à Boulak, mais la première fois elle ne resta pas longtemps auprès de lui, car elle quitta l'Égypte au bout de trois mois environ. Elle voyagea aussi à cette époque avec une dame anglaise noble qu'elle avait rencontrée. Sa famille de Tiflis avait complètement perdu ses traces depuis qu'elle avait disparu en abandonnant ses domestiques à Kertch ; mais elle était en correspondance avec son père, et elle parvint à ce qu'il acceptât ses vagues projets de voyage à l'étranger. Il avait compris qu'il était impossible de lui faire renouer les liens conjugaux brisés ; et on peut croire que le général Blavatsky, de son côté, était disposé à accepter la séparation. Il s'efforça même d'obtenir le divorce, alléguant que son mariage n'avait jamais été consommé et que sa femme s'était enfuie ; mais en ce temps la loi russe ne favorisait pas le divorce, et il dut y renoncer. Cependant, le colonel Hahn envoyait de l'argent à la fugitive et gardait le secret de ses projets de voyage. Pendant dix ans elle ne vit pas sa famille et son ardeur vagabonde l'entraîna dans toutes les parties du monde. Elle ne tenait pas de journal, et maintenant elle ne peut pas raconter en détail ses aventures compliquées. Un an environ après son départ, il semble qu'elle ait été à Paris ; elle se lia intimement avec plusieurs littérateurs célèbres du temps ; et un fameux hypnotiseur, qui vit encore actuellement et qui est très vieux, découvrit ses dons psychiques extraordinaires, et désira vivement se servir d'elle comme sujet. Mais les chaînes qui devaient la retenir prisonnière n'étaient pas encore forgées, et elle quitta Paris précipitamment pour échapper à cette influence. Elle alla à Londres et y passa quelque temps avec une vieille dame russe, qu'elle connaissait déjà, la comtesse B…, à l'hôtel Mivart ; après le départ de la comtesse, elle resta avec sa

demoiselle de compagnie dans un grand hôtel, quelque part, dit-elle, entre la Cité et le Strand ; « mais ne me demandez pas de noms ou de numéros, je ne puis vous les dire, pas plus que le numéro de la maison que vous habitiez pendant votre dernière incarnation. »

Grâce aux relations qu'elle avait eues en Russie, elle rencontra à l'étranger beaucoup de compatriotes qu'elle connaissait, et qui étaient heureux de l'accueillir. Parfois, quand les circonstances la favorisaient, elle trouvait ainsi des compagnons de voyage ; d'autres fois, elle allait absolument seule. Elle avait un insatiable besoin d'aventures, elle cherchait des pays et des gens étranges. Sa première fuite à l'étranger fut causée par son enthousiasme passionné pour les Indiens de l'Amérique du Nord, après lecture des romans de Fenimore Cooper. Après quelques incursions à travers l'Europe avec la Comtesse B…, en 1850, elle commença l'année 1851 à Paris, et cette même année en juillet, s'en alla à la recherche des Peaux-Rouges de son imagination au Canada. Heureusement, ses illusions sur le compte de ces héros furent dissipées. C'est à Québec, croit-elle, qu'elle fit la connaissance de quelques Indiens. Elle était ravie de rencontrer les fils de la forêt, leurs filles, leurs squaws. Elle bavarda longuement avec eux sur les agissements mystérieux des guérisseurs. Puis ils disparurent et avec eux divers objets appartenant à Mme Blavatsky, entre autres une paire de bottines à laquelle elle tenait beaucoup, et que les ressources de Québec en ce temps-là ne pouvaient pas remplacer. C'est ainsi que les véritables Peaux-Rouges détruisirent l'idéal qu'elle s'était fait. Elle renonça à la recherche des wigwams et fit de nouveaux plans. Tout d'abord, elle songea à entrer en contact avec les Mormons qui commençaient à attirer l'attention générale. Mais leur première cité, Nauvoo, dans le Missouri, venait d'être ravagée par les troupes sans foi ni loi de leurs voisins moins travailleurs et moins prospères ; les survivants de ce massacre, où beaucoup des leurs étaient tombés, erraient alors dans le désert, en quête d'une nouvelle région. En apprenant cela, Mme Blavatsky pensa que le Mexique était un pays tentant, pour aller y risquer sa vie, et elle partit d'abord à la Nouvelle-Orléans.

Cette brève esquisse ne peut pas faire deviner au lecteur avec quelle difficulté, si longtemps après tous ces événements, celle qui les vécut a pu se rappeler les indications qu'on vient de donner. C'est seulement grâce à l'histoire des pays qu'elle traversa, par ce qu'elle se rappelle avoir entendu dire là où elle était, que j'ai pu dans les grandes lignes suivre sa course vagabonde ; et ses souvenirs personnels me permettent parfois d'y mettre un peu de vie. A la Nouvelle-Orléans, elle s'intéressa surtout aux Voodoos. C'était une secte de Nègres, venus des Indes Occidentales et de métis, adonnés à des pratiques de magie dont aucun étudiant

avancé en occultisme n'aurait voulu s'occuper, mais qui séduisirent Mme Blavatsky ; car à cette époque elle n'avait pas acquis assez de la science qu'elle devait un jour posséder pour reconnaître les pratiques mystiques « blanches ou noires ». Naturellement les prétentions des Voodoos se heurtaient au scepticisme de la population blanche cultivée de la Nouvelle-Orléans ; malgré tout, on les évitait et on les craignait ; Mme Blavatsky aurait pu se laisser entraîner trop loin, dans une intimité dangereuse, avec eux, car son imagination était fascinée par les mystères occultes, quels qu'ils soient. Mais l'étrange protection qui avait veillé sur son enfance, avait pris à cette époque une forme précise ; car elle avait rencontré sous les traits d'un homme vivant l'être bien connu dans ses visions qui, une fois de plus, vint à son aide. Une vision l'avertit du risque qu'elle courait avec les Voodoos, et aussitôt elle partit chercher un nouveau champ d'aventures.

Elle traversa le Texas pour aller au Mexique, et s'arrangea à voir une grande partie de ce pays peu sûr, protégée dans ses voyages périlleux par son audace insouciante, et par des gens qui prirent soin d'elle de temps en temps. Elle a gardé une reconnaissance spéciale envers un vieux Canadien, connu sous le nom de « Père Jacques », qu'elle rencontra au Texas, où elle était alors absolument seule. Il l'aida dans les dangers qu'elle courait alors ; et c'est ainsi que, d'une façon ou d'une autre, elle parvint toujours à s'en tirer sans dommages ; et pourtant, lorsqu'on se représente quelle jeune femme elle était à cette époque, il semble miraculeux qu'elle ait pu s'embarquer dans une vie aussi rude sans aboutir à une catastrophe. Elle ne pouvait pas, comme l'héroïne de Moore, compter sur « l'honneur et la fierté d'Erin ». Elle vécut parmi des bandes sauvages ou civilisées, aux mœurs violentes ; et il semble qu'elle ait été protégée de tout mal — car, certes, elle était protégée — par la seule force de son courage intrépide et par son farouche mépris pour tout ce qui concerne, même de loin, le « magnétisme du sexe ».

Pendant ce voyage en Amérique, qui dura environ un an, elle eut la chance de recevoir un héritage important qui lui avait été légué par une de ses marraines. Elle fut superbement en fonds pendant quelque temps ; mais il est bien dommage pour elle que cette fortune ne lui ait pas été remise en plusieurs paiements ; les événements de sa vie jusque-là montrent bien que son tempérament ne la disposait guère à prendre des habitudes de dépenses prudentes. Au cours de ses aventures, elle a souvent prouvé qu'elle peut accepter la pauvreté avec indifférence, et lutter n'importe comment, si c'est nécessaire ; mais quand elle a de l'argent plein ses poches, son premier mouvement a toujours été de le jeter par la fenêtre, des deux mains. Elle est absolument incapable d'expliquer comment ont disparu ses 80.000 roubles ; elle se rappelle seulement qu'entre autres achats faits

au hasard, elle acheta des terres en Amérique —mais il y a longtemps qu'elle a oublié où elles étaient situées— inutile d'ajouter qu'elle a perdu tous les papiers relatifs à cette affaire.

Tout en parcourant le Mexique, elle décida d'aller dans l'Inde. Elle savait déjà qu'il lui faudrait traverser la frontière nord de ce pays pour connaître mieux les grands maîtres de la plus haute science mystique, dont elle ne séparait pas, dans son esprit, le gardien qu'elle connaissait par ses visions. Elle écrivit donc à un Anglais qu'elle avait rencontré en Allemagne deux ans plus tôt; elle savait qu'il se consacrait à la même recherche qu'elle, et elle lui demanda de la rejoindre dans les Indes occidentales pour aller ensemble en Orient. Il vint au jour fixé; et ils s'adjoignirent un Hindou que Mme Blavatsky rencontra à Copau, au Mexique, et en qui elle reconnut bientôt un «*chéla*», c'est-à-dire un disciple des Maîtres ou Adeptes de la science occulte orientale. Les trois pèlerins mystiques allèrent à Ceylan via le Cap, et de là par voilier à Bombay où, si j'ai bien calculé la date, ils durent arriver tout à fait à la fin de l'année 1852.

Bientôt les trois compagnons se dispersèrent, car chacun d'eux poursuivait un but un peu différent des autres. Mme Blavatsky ne voulut pas se laisser guider par le *chéla* et s'obstina à essayer par elle-même d'entrer dans le Thibet en passant par le Népal. Pendant quelque temps, elle ne put réussir; en ce qui concerne les difficultés extérieures et tangibles, elle était surtout retenue, croit-elle, par l'opposition du résident britannique au Népal. Mme Blavatsky revint alors au sud de l'Inde, puis à Java et à Singapour. De là elle partit en Angleterre.

Mais l'année 1853 était mal choisie pour le voyage d'une Russe dans ce pays. Les préparatifs de la guerre de Crimée firent souffrir le patriotisme de Mme Blavatsky, et, à la fin de l'année, elle repartit pour l'Amérique. Elle alla cette fois à New York, puis vers l'Ouest: elle passa d'abord à Chicago, qui était alors un village, à côté du Chicago d'aujourd'hui; puis elle atteignit le Far West, traversa les Montagnes Rocheuses avec des caravanes d'émigrants, et enfin s'arrêta quelque temps à San Francisco. Son séjour en Amérique à cette époque dura environ deux ans. Ensuite, elle se mit en route pour la seconde fois vers l'Inde en passant par le Japon et les détroits, et elle arriva à Calcutta au milieu de l'année 1855.

Sa tante écrit, au sujet de ces voyages prolongés: «Pendant les huit premières années, elle ne donna aucun signe de vie à sa famille du côté maternel, de peur d'être retrouvée par son légitime «Seigneur et Maître!» Son père seul était au courant de sa vie. Mais il savait bien qu'il ne pourrait jamais la persuader de revenir à la maison; il accepta son absence, et lui fit parvenir de l'argent toutes les fois qu'elle fut dans des villes où elle pouvait le recevoir sûrement.»

En 1856, pendant qu'elle parcourait l'Inde, elle fut rejointe, à Lahore, par

un Allemand qui connaissait son père ; il était parti avec deux amis en Orient, avec un but mystique, que sa destinée ne lui permit pas d'obtenir avec le succès qui devait récompenser les efforts de Mme Blavatsky. Le colonel Hahn lui avait demandé s'il voudrait essayer de voir sa fille vagabonde. Les quatre compatriotes voyagèrent ensemble pendant quelque temps, et après avoir traversé le Cachemire, arrivèrent à Leli en Ladak avec un shaman tartare, qui leur fut utile en les rendant témoins des prodiges psychologiques accomplis dans un monastère bouddhiste. Mme Blavatsky raconte que ses compagnons avaient tous ce qu'elle appelle dans *Isis Dévoilée*, le « projet imprudent de pénétrer dans le Thibet grâce à divers déguisements, bien qu'aucun d'eux ne connût la langue du pays ; l'un d'eux, M. K…, se figurait la savoir parce qu'il avait appris quelques mots de Tartare de Kazan. Ce passage d'*Isis* est un peu trop long pour être cité ici ; il commence page 338, dans le quatrième volume de cet ouvrage, et décrit comment un enfant en bas âge fut animé par les véhicules psychiques du vieux Lama qui était le Supérieur du monastère. Le passage d'*Isis* reproduit un récit écrit par M. K… et donné par lui à Mme Blavatsky ; dans l'ensemble, cela rappelle des prodiges analogues racontés par l'abbé Huc dans la première édition de ses *Souvenirs de Voyages en Tartarie, au Thibet et en Chine*. Dans les éditions suivantes de ce livre, on a mutilé toutes les preuves que donne l'auteur des merveilles dont il fut témoin au Thibet. On trouvera que son histoire montrait d'une façon trop frappante des « miracles » produits sans que l'Église s'en soit mêlée, et les autorités ne voulurent pas le tolérer sous sa première forme. Mais l'édition originale de ce livre est encore au British Museum, où j'ai pu vérifier l'exactitude de la citation faite dans *Isis*. Au sujet de ce voyage, pendant lequel les voyageurs russes furent témoins du fait en question dans un monastère bouddhiste, Mme Blavatsky écrit : « Deux d'entre eux, les frères N…, furent très poliment reconduits à la frontière après avoir parcouru à pied seize milles à peine de la terre magique du Bod oriental, et M. K…, ex-ministre luthérien, n'arriva même pas à quitter son misérable village près de Leli, car dès les premiers jours la fièvre le prit, et il dut retourner à Lahore en passant par le Cachemire. »

Le shaman tartare, dont j'ai déjà parlé, donna une aide matérielle à Mme Blavatsky qui s'efforçait de pénétrer dans le Thibet, aide qu'il ne put donner à ses compagnons. Il lui fournit le déguisement nécessaire, lui fit franchir la frontière avec succès, et la conduisit loin dans un pays généralement inaccessible. C'est à ce voyage qu'elle fait vaguement allusion dans un passage frappant au dernier chapitre *d'Isis Dévoilée*. Ce récit, dans *Isis*, n'est accompagné d'aucune explication ; mais, comme il est à sa place dans cette histoire, je le cite en entier. Après

avoir parlé de certains talismans que chaque shaman porte sous le bras gauche, attaché par une corde, Mme Blavatsky ajoute :

« Nous demandions souvent à notre guide : “A quoi cela vous sert-il, et quelles en sont les vertus ? ” Il ne répondait jamais directement à cette question, il évitait toute explication, mais il nous promettait que dès qu'il s'en présenterait l'occasion, et que nous serions seuls, il demanderait à la pierre de *répondre elle-même*. Cette perspective très vague nous laissait livrés aux ressources de notre imagination.

« Pourtant, le jour où la pierre devait *parler* arriva vite. Ce fut à l'instant le plus critique de notre vie. Son âme vagabonde de voyageur avait alors entraîné l'auteur dans des pays où la civilisation est inconnue, et où la sécurité n'est jamais certaine, fût-ce pendant une heure. C'était pendant l'après-midi ; tous, hommes et femmes, avaient quitté la *yourte* (tente tartare) qui nous avait abrités pendant plus de deux mois, pour assister à la cérémonie lamaïque de l'exorcisme d'un Tshoutgour[3], qui était accusé d'avoir brisé et ensorcelé le pauvre mobilier et la vaisselle d'une famille qui vivait à deux milles de là. Alors, nous rappelâmes sa promesse au shaman, qui était devenu notre seul protecteur dans ces déserts désolés. Il soupira, et hésita ; mais, après un court silence, se leva de sa place sur la peau de mouton, sortit, mit une tête de bouc séchée sur un bâton, les cornes en avant, puis laissa tomber le rideau de peau de la tente, en déclarant que maintenant, nul être vivant n'oserait entrer, car la tête de bouc indiquait qu'il était “au travail”.

« Ensuite, il mit la main dans son sein, en tira la petite pierre, à peu près de la taille d'une noisette, la développa soigneusement, et se mit, selon toute apparence, à l'avaler. En quelques instants, ses membres se raidirent, son corps devint rigide, et il tomba, aussi froid et immobile qu'un cadavre. Si ses lèvres ne s'étaient pas crispées légèrement à chacune de nos questions, la scène aurait été pénible, terrible même. Le soleil se couchait, et sans les cendres mourantes qui donnaient une lueur vacillante au milieu de la tente, l'obscurité absolue se serait ajoutée au silence oppressant qui régnait parmi nous. Nous avons vécu, dans les prairies du Far-West, et dans les steppes sans bornes de la Russie du Sud ; mais on ne peut rien comparer au silence qui, le soir, envahit les déserts de sable de la Mongolie, pas même les solitudes des déserts d'Afrique ; bien que les premiers soient habités en partie, et que les derniers soient absolument sans vie. Et l'auteur était là, seule avec ce qui semblait n'être qu'un cadavre étendu par terre. Heureusement, cela ne dura pas longtemps.

---

[3] Démon élémental, auquel croit tout Asiatique.

“Mahaudù!” prononça une voix qui semblait sortir des entrailles de la terre sur laquelle le shaman était prostré. “Que la paix soit avec vous! Que voulez-vous que je fasse pour vous?”

« Si étonnantes que paraissent ces choses, nous y étions préparée, car nous avions vu d’autres shamans accomplir des prodiges analogues. Nous dîmes mentalement: “Qui que vous soyez, allez vers K… et essayez de transporter ici la pensée de cette personne. Voyez ce qu’elle fait, et dites-lui ce que je fais et où je suis.” La même voix déclara: “J’y suis. La vieille dame (*kokona*) est assise dans le jardin. Elle met ses lunettes et lit une lettre.”

“Le contenu de cette lettre, et vite!” tel fut notre ordre rapide pendant que nous préparions un carnet de notes et un crayon. Le contenu de la lettre fut donné lentement, comme si, tout en dictant, la présence invisible voulait nous donner le temps de noter les mots phonétiquement, car nous reconnûmes la langue valaque que nous ne parlions pas, mais que nous pouvions reconnaître. De cette façon, une page entière fut remplie.

“Regardez vers l’ouest, vers le troisième pieu de la *yourte*”, dit la voix normale du Tartare, avec un son creux, comme si elle venait de loin. “Sa pensée est ici.”

« Puis, avec un sursaut convulsif, la partie supérieure du corps du shaman fut soulevée, et sa tête tomba lourdement sur les pieds de l’auteur, qu’il saisit avec ses deux mains. La situation manquait décidément de charme, mais la curiosité venait en aide au courage. Dans un coin, vers l’ouest, se tenait une forme de grandeur naturelle, mais vacillante, incertaine, brumeuse. C’était celle d’une vieille amie tendrement aimée, une dame roumaine de Valachie, de tempérament mystique, mais qui ne croyait absolument pas à ce genre de phénomènes occultes.

“Sa pensée est ici, mais son corps est inconscient, dit la voix. Nous n’avons pas pu la transporter ici autrement.”

« Nous nous adressâmes à l’apparition, en la suppliant de répondre, mais en vain. Ses traits étaient mobiles, elle s’agitait comme si elle était en proie à la terreur, mais aucune parole ne s’échappait des lèvres spectrales; seulement, était-ce une illusion? nous crûmes entendre les mots roumains comme venus de très loin: “*Non sè pote* — Cela ne se peut pas.”

« Pendant plus de deux heures, nous eûmes les preuves les plus substantielles, les moins équivoques, que l’âme astrale du shaman voyageait sur l’ordre de ma volonté non exprimée. Dix mois plus tard, nous reçûmes de mon amie valaque une réponse à ma lettre à laquelle j’avais joint la page de mon carnet, lui demandant ce qu’elle avait fait ce jour-là, et lui décrivant toute la scène. Elle m’écrivit

que, ce matin-là[4], elle était assise dans le jardin, et prosaïquement occupée à faire bouillir des confitures ; la lettre que je lui avais envoyée était une copie textuelle de celle qu'elle avait reçue de son frère. Tout à coup, à cause de la chaleur, pensa-t-elle alors, elle s'évanouit ; et elle se rappelle distinctement avoir *rêvé* qu'elle voyait l'auteur dans un désert, qu'elle décrivit avec exactitude, et assise sous "une tente de bohémiens", comme elle dit. Et elle ajouta : "Maintenant, je ne puis plus douter."

« Mais notre expérience est une preuve encore meilleure. Nous avions envoyé l'Œil Intérieur du shaman à l'ami dont j'ai parlé dans ce chapitre, le Kutchi de Lha Ssa, qui voyage continuellement jusque dans l'Inde Britannique et retour. *Je sais* qu'il connut ma situation critique dans le désert ; car, quelques heures plus tard, je fus secourue par une troupe de vingt-cinq cavaliers qui avaient reçu de leur chef l'ordre de trouver où nous étions, chose que n'aurait pu faire aucun homme doué seulement de pouvoirs ordinaires. Le chef de cette escorte était un Shaberon, un "adepte, que je n'avais jamais vu encore, et que je ne vis jamais ensuite, car il ne quittait jamais son *soumay* (lamaserie) et je n'aurais pas pu y pénétrer… Mais c'était un ami personnel du Kutchi. " »

Cet incident mit fin pour le moment aux voyages de Mme Blavatsky à travers le Thibet. Elle fut reconduite à la frontière par des routes et des passages qu'elle ne connaissait pas, et après avoir parcouru une partie de l'Inde, elle reçut de son guide occulte l'ordre de quitter ce pays, peu de temps avant les troubles qui commencèrent dans l'Inde en 1857.

Elle alla, de Madras à Java, sur un vaisseau hollandais, puis revint en Europe, en 1858.

Pendant ce temps, la destinée qu'elle dut subir pendant tout le reste de sa vie commençait à la faire souffrir. Sans avoir défié l'antagonisme du monde en répandant sur son propre compte des histoires prodigieuses, elle, ou plutôt, en son absence, ses amis la virent en butte à toutes sortes de calomnies ; ce n'était pas moins insensé, d'une autre façon, que les accusations lancées contre elle tout récemment par des gens qui prétendent s'intéresser aux phénomènes psychiques, mais qui ne peuvent pas tolérer ce qui se passe sans leur entremise. Sa tante écrit : « Grâce à de vagues rumeurs, ses amis surent qu'on l'avait rencontrée au Japon, en Chine, à Constantinople, et dans l'Extrême-Orient. Elle traversa l'Europe plusieurs fois, mais ne s'y fixa jamais. Ses amis furent donc aussi surpris que peinés de lire, des années plus tard, des fragments de sa prétendue biographie où il était déclaré qu'elle était bien connue des *hautes* et des *basses* classes de la société,

[4] L'heure de Bucarest correspond parfaitement à celle du pays où cette scène eut lieu.

à Vienne, Berlin, Varsovie et Paris ; son nom était associé à des événements et à des anecdotes qui s'étaient passés dans ces villes à diverses époques, alors que ses amis avaient la preuve irréfutable qu'elle était loin de l'Europe. Ces anecdotes lui octroyaient indifféremment les prénoms de Julie, Nathalie, etc., qui appartenaient en réalité à d'autres personnes portant le même nom ; et ainsi, on lui attribuait toutes sortes d'aventures. La *Neue Freie Presse* parla de Mme Héloïse (?) Blavatsky, personnage qui n'a jamais existé, racontant qu'elle avait fait partie des Hussards de la Mort pendant la révolution hongroise, et que son sexe n'avait été découvert qu'en 1849. D'autres histoires, tout aussi peu fondées, furent mises en circulation plus tard. A ce propos, sa tante continue : « Un autre journal de Paris parle de Mme Blavatsky, « une Polonaise du Caucase (?) de la famille, prétendait-on, du baron Hahn de Lemberg, qui avait pris une part active à la révolution polonaise de 1863 (pendant tout ce temps, Mme Blavatsky vivait paisiblement avec sa famille à Tiflis), et qui ensuite fut réduite par la pauvreté à servir comme domestique dans un restaurant du faubourg Saint-Antoine[5]. » Bien d'autres histoires infâmes répandues par des bavardages, furent reprochées à Mme Blavatsky, l'héroïne de notre récit.

A son retour de l'Inde, en 1858, Mme Blavatsky ne retourna pas directement en Russie, mais, après avoir passé quelques mois en France et en Allemagne, elle rejoignit enfin les siens, le jour des noces d'un membre de sa famille, à Pskoff, dans le Nord-Ouest de la Russie, à 180 milles environ de Saint-Pétersbourg.

Nous avons d'amples détails sur les années de la vie de Mme Blavatsky qui vont suivre, grâce au récit écrit à cette époque par sa sœur, Mme V. de Jelihowsky, et publié en 1881, dans un périodique russe, le *Rébus*, sous la forme d'une série d'articles intitulés : « La Vérité sur H. P. Blavatsky. » C'est dans ce document que nous allons puiser maintenant.

---

[5] En français dans le texte.

CHAPITRE III
RETOUR EN RUSSIE, 1858

Dans ses *Souvenirs de ma Vie et de ma Famille*, Mme de Jelihowsky explique dans quelle atmosphère mentale elle fut élevée, ce qui nous intéresse par la lumière ainsi donnée à son récit et à l'histoire de la famille de Mme Blavatsky. Elle écrit : « Je suis née, et j'ai été élevée, dans une famille strictement orthodoxe, sincèrement pieuse, mais très éloignée du mysticisme. Mais si l'esprit mystique n'avait pas influencé ses membres, cela n'est dû à aucun effort pour nous imposer la négation *a priori* de tout ce qui est inconnu ; cela ne provient pas d'une tendance à railler l'incompréhensible seulement parce que nos capacités naturelles ne parviennent pas à le concevoir ; mais, comme on ne peut pas demander à "des gens très cultivés et distingués" d'avouer leurs faiblesses mentales et intellectuelles, ils font des efforts conscients pour se montrer incrédules et esprits forts. On ne trouvait rien de ce genre dans notre famille. Il n'y avait parmi nous ni superstition ni bigoterie, ces deux sentiments qui peuvent si bien faire naître et développer la croyance au surnaturel. Mais quand, à l'âge de seize ans, je dus quitter ma famille maternelle qui m'avait élevée depuis la mort de ma mère, et que j'allai vivre chez mon père, je trouvai en lui un homme d'un tempérament tout différent. C'était un sceptique ; sa croyance, s'il en avait une, était un déisme ; il était pratique, très intellectuel, savant même. Il connaissait la vie, il l'avait vue de près, mais son érudition et son savoir s'étaient développés en harmonie avec ses conceptions personnelles, et non dans un esprit d'humilité devant les vérités du christianisme, sans aucune croyance aveugle en l'immortalité de l'homme et la vie d'outre-tombe. »

En 1858, quand Mme Blavatsky revint en Russie, sa sœur, l'auteur des souvenirs que je viens de citer, portait le nom de Yahontoff. C'était le nom de son premier mari qui venait de mourir. Elle vivait à Pskoff, chez le général N. A. Yahontoff, père de son mari, et maréchal de noblesse de cette ville. On célébrait les noces de sa belle-sœur, et le colonel Hahn était au nombre des invités. Mme de Jelihowsky décrit ainsi la nuit de Noël : « Nous étions tous en train de souper, des voitures pleines d'invités arrivaient les unes après les autres, et la cloche du hall sonnait sans interruption. À l'instant où les témoins du mari se levèrent, leurs coupes de champagne à la main, pour adresser leurs vœux à l'heureux couple,

— moment solennel en Russie, — on entendit une fois de plus la cloche résonner impatiemment. Mme Yahontoff, la sœur de Mme Blavatsky, poussée par une impulsion irrésistible, et bien que le hall fût plein de domestiques, se leva brusquement de sa place à table, et, au grand étonnement de tous, se précipita pour aller ouvrir la porte. Elle dit plus tard qu'elle était sûre, sans savoir pourquoi, que c'était sa sœur perdue depuis longtemps. »

Pendant toute la période qui va suivre, mon histoire va suivre de très près le récit de Mme de Jelihowsky, qui est ici traduit en anglais pour la première fois. Mais je ne chargerai pas mes pages de citations. On comprendra que lorsque la première personne sera employée, il s'agira des paroles de Mme de Jelihowsky, — pourtant elle parle souvent d'elle-même à la troisième personne, car son récit fut d'abord publié en Russie anonymement. Quand j'aurai besoin d'ajouter des commentaires, je les mettrai entre parenthèses.

Le spiritisme commençait alors à apparaître à l'horizon de la pensée européenne. Pendant les voyages de Mme Blavatsky, ses facultés psychiques extraordinaires s'étaient développées, et elle revenait en possession de pouvoirs occultes qu'on attribua à cette époque à la médiumnité.

Ces pouvoirs se manifestaient étrangement par des coups incessants, et des sons, que beaucoup d'auditeurs prirent à tort pour des esprits frappeurs. Les meubles se déplaçaient sans être touchés, des objets variés augmentaient ou diminuaient de poids ; elle avait la faculté de voir (et parfois de faire voir à d'autres) des choses invisibles à la vue ordinaire, ou des personnes vivantes ou absentes qui, des années auparavant, avaient habité là où elle était alors, aussi bien que l'image spectrale de personnages morts à diverses époques.

Je connais beaucoup de faits extrêmement frappants qui sont arrivés à cette époque de sa vie ; mais cela ne dura pas longtemps, car elle parvint très vite à maîtriser les influences ou les forces qui l'entouraient. Je décrirai seulement les faits dont j'ai été témoin oculaire.

Pour cela, il faut revenir au soir de l'arrivée de Mme Blavatsky.

Depuis ce moment, tous ceux qui vivaient dans la maison remarquèrent qu'il s'y passait des choses étranges. On entendait continuellement des coups ou des murmures, des sons mystérieux, inexpliqués, partout où allait la nouvelle habitante. Cela n'arrivait pas seulement dans sa présence, ou près d'elle ; mais on entendait des coups, et on percevait des mouvements dans presque toutes les pièces de la maison, sur les murs, le plancher, les fenêtres, le sofa, les coussins, les glaces, les pendules, en un mot sur tous les meubles de la maison. Bien que Mme Blavatsky s'efforçât de dissimuler ces faits en s'en moquant, et en essayant de les tourner en plaisanterie, cependant elle ne pouvait nier l'existence de ces sons,

et leur signification occulte. Enfin, cédant aux questions incessantes de sa sœur, elle avoua que ces manifestations n'avaient jamais cessé de la suivre pendant son enfance et son adolescence. Elle reconnut aussi qu'elle pouvait augmenter ou diminuer, et même parfois supprimer ces coups simplement par la force de sa volonté ; et en général elle le prouvait aussitôt. Naturellement, les braves gens de Pskoff, comme tout le monde, savaient ce qui se passait et avaient entendu parler du spiritisme et de ses manifestations. Il y avait eu des médiums à Saint-Pétersbourg, mais ils n'avaient pas pénétré jusqu'à Pskoff, dont les habitants, ingénus, n'avaient jamais entendu les coups d'un soi-disant esprit.

(Tous ceux qui connaissent Mme Blavatsky au point actuel de son développement savent avec quelle conviction elle refuse d'attribuer en aucune façon à la médiumnité les phénomènes des dernières années. En 1858, il semble qu'elle ait passé par une période de transition : elle possédait déjà une force de volonté occulte qui lui permettait de réprimer les manifestations médiumniques lorsqu'il le fallait ; mais elle était encore exposée à les voir se produire spontanément, lorsqu'elle ne les réprimait pas ainsi. Lorsqu'on la questionnait directement, elle répondait toujours qu'elle n'était pas médium. Et vraiment, elle ne l'était pas, à strictement parler, puisqu'elle n'était pas *soumise* aux forces reconnues par le spiritisme, bien qu'elle laissât parfois se produire leurs manifestations. Mme de Jelihowsky répondit récemment à une question sur ce sujet : « Je me rappelle que, lorsqu'on s'adressait à elle comme à un médium, elle (Mme Blavatsky) riait, et nous assurait qu'elle n'était pas médium, mais qu'elle servait de médiatrice entre les mortels et des êtres sur qui nous ne savions rien. Mais je ne comprenais pas la différence. »

C'est ici le lieu de faire connaître au lecteur quelques passages des *Souvenirs sur moi-même et ma Famille* de Mme de Jelihowsky sur le sujet important pour tous les étudiants du psychisme, des phénomènes de Mme Blavatsky.

Sa sœur dit : « Tous croyaient que les manifestations qui se produisaient en présence de H. P. B. étaient dues à un pouvoir médiumnique ; mais elle l'a toujours nié obstinément. Pendant son absence de Russie, qui dura plusieurs années, ma sœur, H. P. Blavatsky, a passé presque tout son temps à voyager dans l'Inde, où, comme nous le savons maintenant, les théories spirites sont tenues en grand mépris, et où on assure que les phénomènes que nous appelons médiumniques sont causés par une force qui n'a rien de commun avec les esprits ; on dit, dans l'Inde, que les médiums sont en relation avec un monde que ma sœur trouve dégradant pour la dignité humaine. C'est pourquoi elle refuse de reconnaître cette force en elle. Je sais par des lettres que ma sœur m'a envoyées qu'elle n'est pas d'accord avec tout ce que j'ai dit sur elle dans ma *Vérité sur H. P. Blavatsky*.

Elle assure, maintenant comme elle faisait alors, qu'à cette époque (1860) elle était, et elle est encore, sous l'influence d'un pouvoir tout différent, celui des sages de l'Inde, les *raja yogis* et que les visions qu'elle a eues toute sa vie ne sont pas des fantômes, les spectres des morts, mais bien les manifestations de ses amis puissants dans leur corps astral. Quoi qu'il en soit, et quel que soit le pouvoir qui causa ces phénomènes, pendant tout le temps qu'elle vécût avec nous chez les Yahontoff, ces phénomènes se produisirent constamment aux yeux de tous, crédules et incrédules, parents et étrangers — et tous furent plongés dans une égale stupéfaction. »

(Comme ce livre est un récit, et non pas un traité occulte, je ne ferai pas une analyse détaillée du problème psychique soulevé par ces faits. Je désire seulement faire remarquer que l'état de choses indiqué par Mme de Jelihowsky n'est pas en contradiction avec la brève explication que dans le premier chapitre j'ai donnée au sujet de la théorie occulte du développement de Mme Blavatsky ; cette théorie montrait que ses facultés innées et physiques n'étaient soumises à sa volonté que lorsque le moi supérieur, s'unissant au corps physique — quand celui-ci, parvenu à maturité, lui permit de régler la croissance trop exubérante de ses pouvoirs extraordinairement fertiles.)

Quand Mme Blavatsky arriva à Pskoff, la nouvelle des phénomènes qu'elle produisit se répandit comme une traînée de poudre, et bouleversa toute la ville.

Le fait est que les sons n'étaient pas de simples coups, mais quelque chose de plus. Ils montraient une grande intelligence, dévoilant le passé et l'avenir à ceux qui s'entretenaient de cette manière avec ce que Mme Blavatsky appelait ses *kikimorey* (ou esprits). Bien plus, ils avaient le don de révéler les pensées inexprimées, de pénétrer librement dans les retraites les plus cachées de l'esprit humain, de divulguer les actions passées et les intentions présentes.

La famille de la sœur de Mme Blavatsky menait une vie mondaine et recevait beaucoup à cette époque. Sa présence attira un grand nombre de visiteurs, tous reçurent satisfaction, car les coups qu'elle évoquait donnaient des réponses, de longs discours en plusieurs langues, parfois inconnues à la médium, comme on l'appelait. La pauvre « médium » était mise à toutes sortes d'épreuves. Elle s'y soumettait de très bonne grâce, malgré l'absurdité des expériences qu'on lui demandait, pour prouver que ces phénomènes n'étaient pas des tours de prestidigitation. Elle avait l'habitude de s'asseoir tranquillement et avec indifférence sur le sofa ou sur un fauteuil, occupée par sa broderie, et ne semblant prendre aucun intérêt et aucune part active au tumulte qu'elle excitait. L'un des invités récitait l'alphabet, un autre écrivait les réponses à mesure qu'elle les recevait ; et les autres avaient pour mission de poser mentalement des questions qui recevaient tou-

jours aussitôt une réponse. Il arrivait pourtant que les forces inconnues et invisibles qui agissaient là fussent plus favorables à certaines gens, alors que d'autres ne pouvaient jamais avoir de réponse. Dans ce dernier cas, au lieu de répondre aux paroles exprimées tout haut, les coups répondaient à la pensée inexprimée d'une autre personne, en l'appelant d'abord par son nom. Pendant ce temps, on causait et on discutait bruyamment autour d'elle. Souvent on laissait voir de la méfiance et de l'ironie, parfois même, d'une manière blessante on exprimait des doutes sur la bonne foi de Mme Blavatsky. Mais elle supportait tout cela avec beaucoup de calme et de patience, répondant seulement par un étrange sourire énigmatique ou par un haussement d'épaules ironique aux questions d'une logique très douteuse qui lui étaient posées sans cesse.

« Mais comment *faites-vous* cela, et *qu'est-ce* qui frappe ? » lui demandait-on toujours. Ou bien : « Mais comment *pouvez-vous* si bien deviner les pensées des autres ? Comment *avez-vous* pu savoir, que j'ai pensé ceci ou cela ? »

Tout d'abord, H. P. B. s'efforça avec ardeur de leur prouver qu'elle ne produisait pas les phénomènes, mais bientôt elle changea de tactique. Elle déclara qu'elle était fatiguée de toutes ces discussions, et pendant quelque temps elle répondit seulement par le silence et un sourire méprisant. Puis brusquement elle changea encore ; quand elle était de bonne humeur, et que les gens exprimaient ouvertement et indiscrètement des doutes sur son honnêteté, au lieu de leur en vouloir, elle leur riait au nez. Les sceptiques proposaient des hypothèses les plus absurdes. Par exemple, on suggéra qu'elle pouvait produire des coups sonores en ayant une machine dans sa poche, ou bien qu'elle les frappait avec ses ongles. La théorie la plus ingénieuse était que « pendant que ses mains étaient visiblement occupées par un ouvrage, elle frappait avec ses doigts de pied ».

Pour mettre fin à tout cela, elle se soumit aux plus absurdes exigences ; on la fouilla, on attacha ses mains et ses pieds avec des cordes ; elle se laissa mettre sur un sofa moelleux, les souliers ôtés, les mains et les pieds attachés à un oreiller mou, aux yeux de tous ; puis on lui demanda de produire les coups à l'autre bout de la pièce. Elle déclara qu'elle allait essayer, mais qu'elle ne promettait rien ; malgré tout, ses ordres étaient exécutés immédiatement, surtout lorsque les gens éprouvaient un intérêt sérieux. Elle produisait les coups, à volonté, sur le plafond, sur l'appui d'une fenêtre, sur un meuble de la pièce voisine, en des endroits très éloignés d'elle.

Parfois elle se vengeait malicieusement de ceux qui avaient douté d'elle. Par exemple, un jour, les coups furent frappés à l'intérieur des lunettes d'un jeune professeur, M., si fort que les lunettes tombèrent de son nez, et qu'il pâlit de terreur ; pendant ce temps, elle était assise à l'autre bout de la pièce. Une autre fois

une dame coquette et poseuse, qui se disait esprit fort, avait demandé ironiquement quel était le meilleur conducteur des coups, et s'ils pouvaient être frappés partout. Elle reçut une réponse bizarre. Les coups donnèrent le mot : « L'or », puis la phrase : « Nous allons vous le prouver immédiatement. »

La dame souriait toujours, la bouche entr'ouverte. La phrase était à peine finie qu'elle devint très pâle, sauta de sa chaise et se couvrit la bouche avec sa main. Son visage était convulsé de peur et d'étonnement. Pourquoi ? Parce qu'elle avait senti des coups frappés dans sa bouche, comme elle l'avoua plus tard. Tous ceux qui étaient présents se comprirent d'un regard. Sans qu'elle ait rien dit, ils avaient deviné que cette dame éprouva une violente commotion pendant que des coups étaient frappés dans l'or de ses dents artificielles. Et quand elle se leva et quitta la pièce précipitamment, il y eut un rire homérique à ses dépens.

CHAPITRE IV
RÉCIT DE MADAME DE JELIHOWSKY

Il est impossible de raconter en détail même une partie des phénomènes qui se produisirent pendant que Mme Blavatsky demeura avec nous à Pskoff. Mais on peut les classer de la manière suivante :

1° Les réponses directes et parfaitement claires, écrites et verbales, à des questions mentales — c'est-à-dire la lecture de la pensée ;
2° Des remèdes pour diverses maladies, en latin, dont l'emploi était suivi de guérison ;
3° Des secrets, personnels, inconnus de tous, sauf de celui à qui ils appartenaient, étaient divulgués, surtout lorsqu'on avait exprimé des doutes insultants ;
4° Un changement de poids des meubles ou des personnes, à volonté ;
5° Des lettres écrites par des correspondants inconnus, des réponses immédiates à une question posée, étaient trouvées dans des endroits inattendus et mystérieux[6] ;
6° Des objets étaient apportés sans que personne le demande ;
7° On entendait des sons musicaux dans l'air partout où Mme Blavatsky le voulait.

Toutes ces manifestations surprenantes, inexplicables, produites par une force intelligente, et parfois même, pourrait-on dire, omnisciente, firent une impression sensationnelle à Pskoff ; il y a encore des gens qui s'en souviennent.

La sincérité nous oblige à déclarer que les réponses n'étaient pas toujours d'accord avec les faits, mais elles étaient souvent faussées ironiquement, surtout lorsque les questionneurs s'attendaient à entendre des prophéties infaillibles.

Il n'en est pas moins vrai qu'une force intelligente se manifestait, et pouvait connaître la pensée et les sentiments de n'importe qui ; cette force s'exprimait par des coups et par le déplacement d'objets inanimés. Les deux faits suivants

[6] Ainsi, une gouvernante, nommée Léontine, voulait savoir ce qui était arrivé à un certain jeune homme, qu'elle avait espéré épouser. Elle sut ce qu'il était devenu, son nom, qu'elle avait pris soin de cacher, était donné en entier dans une lettre, d'une écriture inconnue, qu'elle trouva dans une de ses boîtes fermées à clef, à l'intérieur d'une malle également fermée à clef.

eurent lieu en présence de nombreux témoins pendant que Mme Blavatsky était parmi nous.

Comme cela arrive généralement, ses parents les plus chers étaient les plus sceptiques sur ses pouvoirs occultes. Son frère Léonide et son père nièrent plus longtemps que les autres, malgré toutes les preuves, jusqu'à ce qu'enfin les doutes du premier fussent ébranlés par le fait qu'on va raconter.

Le salon des Yahontoff était plein de visiteurs. Les uns faisaient de la musique, d'autres jouaient aux cartes ; mais, selon notre habitude, la plupart d'entre nous s'occupaient des phénomènes. Léonide de Hahn ne s'arrêtait à rien en particulier, mais il allait tranquillement des uns aux autres, observant tout et tous. C'était un jeune homme vigoureux, saturé de la sagesse latine et allemande acquise à l'Université, et qui n'avait cru, jusqu'alors, à personne ni à rien. Il se tenait derrière la chaise de sa sœur pendant qu'elle disait que certaines personnes appelées médiums pouvaient rendre les objets légers si lourds qu'il était impossible de les soulever ; alors que d'autres objets, naturellement lourds, devenaient très légers.

— « Et vous dites que vous pouvez faire cela ? » demanda ironiquement le jeune homme à sa sœur.

— « Les médiums peuvent le faire, et cela m'est arrivé ; mais je ne peux pas assurer que cela réussisse », répliqua Mme Blavatsky avec calme.

— « Voulez-vous essayer ? » demanda quelqu'un, — et tous s'empressèrent d'insister auprès d'elle.

— « Je vais essayer, dit-elle ; mais rappelez-vous, je vous prie, que je ne promets rien. Je vais regarder fixement cette table d'échecs, et essayer. Celui qui veut faire l'expérience va la soulever maintenant, puis il essaiera de le faire *après que j'aurai fixé la table*.

— « Après que vous l'aurez fixée ? dit une voix, qu'est-ce qui se passera alors ? Vous ne prétendez pas que vous n'allez pas toucher la table du tout ? »

— « Pourquoi la toucher ? » répondit Mme Blavatsky avec un sourire tranquille.

En entendant cette affirmation, un jeune homme s'approcha avec décision de la petite table d'échecs et la souleva aussi facilement qu'une plume.

— « Très bien, dit-elle. Maintenant voulez-vous poser la table, et vous écarter ? »

On obéit aussitôt, et un grand silence suivit. Tous, retenant leur souffle, attendaient avec impatience ce qu'allait faire Mme Blavatsky. Elle avait l'air de ne rien faire du tout. Elle se contenta de fixer la table de ses grands yeux bleus, avec un regard intense. Puis, sans déplacer son regard, et en silence, elle fit signe au

même jeune homme de prendre la table. Il s'approcha, la saisit avec assurance. Mais *la table resta immobile*.

Alors, il l'empoigna des deux mains. La table semblait vissée au plancher.

Alors, le jeune homme s'accroupit, prit la table à pleines mains s'efforçant de la soulever à l'aide de ses larges épaules. Il était rouge et épuisé, mais cela ne servait à rien. La table était enracinée dans le tapis, il ne pouvait pas la remuer. On applaudit chaleureusement. Le jeune homme, très confus, abandonna la tâche en désespoir de cause et s'écarta. Il croisait les bras, d'un air napoléonien, en disant lentement : « Eh bien, c'est une bonne plaisanterie »

— « Tout à fait », dit Léonide. Il avait le soupçon que le jeune visiteur s'était entendu secrètement avec sa sœur et était en train de se moquer des autres.

— « Puis-je essayer aussi ? » demanda-t-il, tout à coup.

Elle répondit gaîment : « Je vous en prie, mon cher Léonide. »

Son frère sourit, s'approcha, et saisit à son tour le pied de la table minuscule, avec son bras musclé. Mais le sourire s'évanouit aussitôt et fit place à une expression d'étonnement muet. Il fit un pas en arrière pour examiner avec soin la table d'échecs qu'il connaissait bien. Puis il lui administra un formidable coup de pied, mais la table ne bougea pas.

Brusquement il appliqua dessus sa puissante poitrine, la prit dans ses bras pour la secouer. Le bois craquait, mais ne cédait pas à ses efforts. Les trois pieds semblaient vissés au plancher. Alors, Léonide Hahn, découragé, renonça à cet effort impossible, et en s'éloignant, les sourcils froncés, il s'exclama : « Comme c'est étrange ! » et ses yeux stupéfaits allaient de la table à sa sœur.

Nous convînmes tous que cette parole n'était pas exagérée.

Cette discussion animée avait attiré l'attention de plusieurs visiteurs, et ils venaient du salon dans la grande salle où nous étions. Beaucoup d'entre eux, jeunes et vieux, essayèrent de soulever la petite table d'échecs obstinée, ou de la faire bouger un peu. Ils ne réussirent pas mieux que les autres.

Mme Blavatsky, voyant la stupéfaction de son frère, et désirant peut-être détruire ses doutes, lui dit, avec son rire insouciant habituel : « Essayez maintenant de la soulever, une fois de plus. »

Léonide Hahn s'approcha de la petite chose, sans conviction, la saisit par le pied, et l'enleva en l'air, en risquant de se disloquer le bras dans un effort inutile ; cette fois la table était légère comme une plume[7].

---

[7] Mme Blavatsky a déclaré que ce phénomène peut être produit de deux façons différentes :

1° — Par sa propre volonté, en dirigeant les courants magnétiques de telle façon que la pression exercée sur la table fût plus forte que n'importe quelle force physique ;

2° — et par l'action des êtres avec qui elle était toujours en communication, et qui, tout en

Passons maintenant à l'autre cas. C'était à Saint-Pétersbourg, quelques mois plus tard ; Mme Blavatsky avait quitté Pskoff avec son père et sa sœur, et ils habitaient un hôtel tous les trois. Ils étaient venus à Saint-Pétersbourg pour affaires, avant d'aller dans la propriété de Mme Yahontoff, dans le district de Novorgeff, où ils devaient passer l'été. Ils consacraient l'après-midi aux affaires ; mais le matin et le soir, ils faisaient ou recevaient des visites ; et ils n'avaient même pas le temps de songer aux phénomènes.

Un soir, ils reçurent la visite de deux vieux amis de son père. C'étaient de vieux gentilshommes ; l'un était un de ses vieux camarades du *Corps des Pages*, le baron M…, l'autre était le bien connu K. W… Tous deux s'intéressaient au spiritisme contemporain, et désiraient vivement voir quelque chose [8].

Après avoir été témoins de plusieurs phénomènes, les visiteurs se déclarèrent ravis, stupéfaits, et incapables d'expliquer les pouvoirs de Mme Blavatsky. Ils ne pouvaient pas comprendre, disaient-ils, l'indifférence de son père en présence de telles manifestations. Il étalait tranquillement les cartes de sa « grande patience » pendant qu'il se passait autour de lui des phénomènes aussi prodigieux. Le vieillard, ainsi pris à partie, répondit que c'étaient des bêtises, et qu'il n'allait pas s'occuper d'absurdités pareilles, ajoutant que des gens sérieux ne devraient pas perdre leur temps ainsi. Ses deux amis ne se laissèrent pas influencer par ces reproches ; au contraire, ils insistèrent pour que le colonel Hahn fasse une expérience, par amitié pour eux, avant de nier l'importance, ou même la possibilité des phénomènes de sa fille. Ils lui proposèrent de mettre à l'épreuve les « intelligences » et leur pouvoir, en écrivant un mot dans une autre salle, loin d'eux tous, puis en demandant aux coups de répéter ce mot. Le vieillard finit par consentir, plus dans l'espoir d'un échec, qui lui donnerait le plaisir de se moquer de ses deux amis, que par le désir de faire ce qu'ils demandaient. Il laissa là ses cartes, s'en alla dans une salle voisine, écrivit un mot sur une feuille de papier ; après quoi il mit le papier dans sa poche, reprit sa patience, et attendit en silence, riant dans sa moustache grise.

— « Eh bien, la discussion sera terminée dans quelques instants, dit KW… Que diriez-vous donc, mon vieil ami, si le mot que vous avez écrit était répété correctement ? Ne seriez-vous pas obligé de croire, alors ? »

— « Ce que je dirais, si le mot était deviné correctement, je ne peux pas le dire maintenant, répondit le sceptique. Mais il y a une chose que je puis dire, pour-

restant invisibles, pouvaient maintenir la table malgré tous les efforts.

[8] Les sceptiques qui tiennent à connaître leurs noms peuvent s'adresser à l'auteur, Mlle de Jelihowsky, Saint-Pétersbourg, Perspective Zabalkansky, maison nº 10, appartement III. (Écrit en 1886.)

tant : c'est que dès que je me mettrai à croire à votre prétendu spiritisme et à ses phénomènes, je serai capable de croire au diable, aux ondines, aux sorciers et aux sorcières, en un mot à tout le bric-à-brac des superstitions de vieilles femmes ; et vous pourrez me faire entrer dans un asile d'aliénés. »

Après avoir ainsi donné son opinion, il reprit sa « patience », et ne fit plus attention à ce qui se passait. C'était un « voltairien », comme on appelait en Russie les positivistes qui ne croyaient à rien. Mais pour nous, cette expérience nous intéressait profondément, et nous écoutions les coups forts et incessants qui venaient d'une assiette apportée dans ce but.

La plus jeune sœur répétait l'alphabet ; le vieux général écrivait les lettres ; pendant que Mme Blavatsky ne faisait rien du tout — en apparence.

Nous dirions actuellement qu'elle était un « bon médium écrivain », c'est-à-dire qu'elle pouvait écrire les réponses elle-même tout en causant de choses banales avec ceux qui l'entouraient. Mais bien que ce mode de communication fût simple et plus rapide, elle ne voulut jamais consentir à l'employer : Elle craignait, disait-elle, d'être soupçonnée à tort par des ignorants qui ne comprendraient pas ce procédé.

(Dès le début, c'est-à-dire son enfance, et certainement à l'époque dont nous nous occupons, Mme Blavatsky voyait la pensée du questionneur, ou la réflexion plus pâle, mais encore bien distincte, d'un fait, ou d'un nom dans le passé, existant dans un monde invisible autour de cette personne, et généralement près de sa tête. Elle copiait cela consciemment, ou elle laissait sa main le faire mécaniquement. En tout cas, elle ne se sentit jamais aidée ou poussée par un pouvoir extérieur ; elle affirme qu'aucun « esprit » ne l'aida à accomplir ces choses quand elle fut revenue de son premier voyage. Cette action semble avoir été contrôlée entièrement par sa volonté, qu'elle exerçait toujours plus ou moins consciemment, avec plus ou moins de préparation.

Lorsqu'il fallait faire connaître la pensée d'une autre personne par des coups frappés, le procédé était différent. Il fallait d'abord qu'elle lise, parfois qu'elle interprète la pensée du questionneur, et ensuite qu'elle se la rappelle souvent bien après que cette pensée avait disparu ; il fallait écouter les lettres de l'alphabet à mesure qu'on les lisait, préparer le courant de volonté qui devait produire les coups signifiant la lettre nécessaire, puis frapper ces coups au moment voulu, dans une table ou dans tout autre objet choisi comme milieu de transmission. C'est là un procédé compliqué et bien plus difficile que l'écriture directe.)

Ce jour-là, les coups et l'alphabet nous donnèrent *un seul mot*. Mais c'était un mot étrange, une absurdité grotesque ; il ne semblait ne se rapporter à rien de ce que, selon nous, son père pouvait avoir écrit ; et nous tous, qui attendions une

phrase compliquée, nous nous regardions, en nous demandant s'il fallait lire cela tout haut. A notre question : « Est-ce tout ? » Les coups répondirent par des affirmations énergiques. Nous entendions trois coups, à plusieurs reprises, ce qui, d'après nos conventions, voulait dire : « Oui ! — Oui, oui, oui !!! »

Le père de Mme Blavatsky remarqua notre agitation et nos chuchotements. Il nous regarda par-dessus ses lunettes et dit : « Eh bien ! Avez-vous une réponse ? Cela doit être bien compliqué et bien profond ! »

Il se leva, et, riant dans sa moustache, s'approcha de nous. Sa plus jeune fille, Mme Yahontoff, alla vers lui et lui dit, un peu confuse : « Nous n'avons *qu'un seul mot.* »

— « Et qu'est-ce que c'est ? »

— « *Zaitchik*[9]. »

On vit alors les traits du vieillard changer brusquement en entendant ce seul mot. Il devint pâle comme la mort. De sa main tremblante, il assura ses lunettes sur ses yeux et voulut prendre le papier en balbutiant : « Laissez-moi voir cela ! Passez-le moi ! Est-ce bien vrai ? »

Il prit les feuillets et lut, d'une voix agitée : « Zaïtchik. Oui, Zaïtchik, c'est bien cela. Comme c'est étrange ! »

Il sortit de sa poche le papier sur lequel il avait écrit, dans la pièce voisine, et le tendit en silence à sa fille et à ses amis. Ils y trouvèrent à la fois la question posée et la réponse attendue. C'était : « Quel est le nom de mon cheval de guerre préféré, que je montais pendant ma première campagne de Turquie ? » — et, plus bas, entre parenthèses : (Zaïtchik).

Notre triomphe était complet, et nous étions enchantés.

Cet unique mot, Zaïtchick, produisit un immense effet sur le vieillard. Comme il arrive souvent aux sceptiques invétérés, maintenant qu'il avait découvert qu'il y avait vraiment « quelque chose » dans les prétentions de sa fille aînée, et qu'il n'y avait là ni supercherie ni escamotage, il fut convaincu par ce fait unique, et il se jeta dans les phénomènes avec tout le zèle d'un ardent chercheur. Et naturellement, dès qu'il se mit à croire, il ne songea plus à douter de sa raison.

Parce qu'il avait reçu de Mme Blavatsky une réponse correcte, il se mit passionnément à étudier les pouvoirs de sa fille. Un jour, il demanda la date d'un certain événement qui était arrivé dans sa famille, il y avait plusieurs centaines d'années. La date lui fut donnée. Alors, il s'imposa, ainsi qu'à Mme Blavatsky, la

---

[9] Zaïtchik signifie littéralement « un petit lièvre ». Zaitz, en russe, signifie lièvre. Dans la langue russe, tout substantif ou adjectif peut avoir un diminutif, qui ne change pas le sens du mot. Ainsi maison se dit *dom* et une petite maison est *domik*, etc.

tâche difficile de retrouver la chronologie de sa famille. L'arbre généalogique qui se perdait dans la nuit des premières Croisades, devait être reconstitué depuis les lointaines racines jusqu'à nos jours.

On lui promit volontiers les indications qu'il demandait, et il se mit au travail du matin au soir.

On lui donna d'abord la légende du comte von Rottenstern, le chevalier croisé ; l'année, le mois et le jour d'une certaine bataille contre les Sarrasins. On lui dit comment, pendant que le chevalier dormait sous sa tente, il fut réveillé par le cri d'un coq (Hahn), et fut ainsi prêt à tuer, au lieu d'être tué sournoisement par un ennemi qui s'était introduit dans sa tente. Cet exploit valut à l'oiseau, emblème de la vigilance, l'honneur d'être mis sur le blason des comtes de Rottenstern qui, depuis ce jour, portèrent le nom de Rottenstern von Rott Hahn ; plus tard une branche de la famille prit le nom de Hahn-Hahn.

Alors commença toute une série de chiffres, de dates d'années, de mois — des centaines de noms — parents par alliance, mariages collatéraux ; on demanda une longue généalogie depuis les Croisés jusqu'à la comtesse Ida Hahn-Hahn, cousine du père de Mme Blavatsky ; puis les noms et les dates concernant la famille de son père, ainsi qu'un grand nombre d'événements contemporains qui avaient intéressé les membres de cette famille, — tout cela fut donné *rapidement* et sans hésitation. Le plus grand historien, fût-il doué de la mémoire la plus phénoménale, n'aurait jamais pu accomplir une tâche pareille. Puisqu'elle était en mauvais termes avec la plus simple arithmétique et l'histoire depuis son enfance, comment pourrait-on l'accuser de supercherie dans un travail qui exigeait la plus grande précision chronologique, et souvent la connaissance de faits historiques sans importance, avec les noms et les dates qui s'y rapportaient ; et les vérifications les plus précises n'y trouvèrent pas une erreur d'un jour.

Il est vrai que les membres de la famille qui étaient venus d'Allemagne depuis le temps de Pierre III avaient beaucoup de lacunes dans leurs arbres généalogiques ; mais toutes les fois qu'on put consulter les documents conservés dans les diverses branches de la famille, en Allemagne et en Russie, on vit que c'étaient les originaux des copies fidèlement transmises par les coups frappés grâce à Mme Blavatsky.

Son oncle, haut fonctionnaire dans les Postes de Saint-Pétersbourg, dont l'ambition était alors de donner au fils aîné de sa race le titre de comte, prit le plus grand intérêt à ce travail mystérieux. Bien des fois il essaya d'embarrasser sa nièce et de surprendre une inexactitude historique ou chronologique ; il interrompait les réponses données par les coups pour demander un renseignement qui n'avait

rien à voir avec la généalogie, mais qui se rapportait à un fait de la même époque. Par exemple :

« Vous dites qu'en 1572 le comte Carl von Hahn-Hahn épousa la baronne Ottilia… Cela se passait en juin, au château de X…, dans le Mecklembourg. Eh bien, quel était le Kurfuerst régnant en ce temps-là ; quel prince régnait en… (un petit État allemand quelconque) ; quel était le confesseur du Pape et le Pape lui-même pendant cette année-là ? »

Et la réponse, toujours correcte, venait invariablement, sans un instant d'attente. Il était souvent bien plus difficile de vérifier l'exactitude de ces noms et de ces dates que de les obtenir. L'oncle de Mme Blavatsky, M. J. A. Hahn, alors directeur des Postes à Saint-Pétersbourg, devait parfois se plonger pendant des jours et des semaines dans les vieilles archives poussiéreuses, écrire en Allemagne, demander des renseignements dans des pays impraticables qui lui étaient indiqués quand il ne pouvait pas trouver ce qu'il cherchait dans des livres ou des documents plus accessibles.

Cela dura des mois. Et pendant tout ce temps, l'aide ou les aides invisibles de Mme Blavatsky ne se trompèrent jamais une seule fois [10]. Il leur arrivait seulement parfois de demander un jour ou deux pour se procurer des informations exactes.

Malheureusement, tout cela fut noté sur des feuillets, puis copié sur un livre, probablement perdu. Ces papiers furent confiés au père de Mme Blavatsky qui les conserva avec soin ; mais ils furent volés ou perdus après sa mort, en même temps que d'autres documents beaucoup plus précieux. Mais sa belle-sœur, tante de Mme Blavatsky, possède encore des lettres écrites par lui, dans lesquelles il raconte ses expériences avec enthousiasme.

Un phénomène des plus frappants se produisit peu de temps après le retour de Mme Blavatsky, au début du printemps de 1858. Les deux sœurs vivaient alors avec leur père dans leur maison de campagne, dans un village appartenant à Mme Yahontoff.

Elle raconte qu'un crime avait été commis non loin des bornes de sa propriété. On avait trouvé un homme tué dans un cabaret ; et les meurtriers étaient

---

[10] En effet, elle était aidée non par un ou des « esprits », mais par des hommes vivants qui peuvent mettre devant leurs yeux l'image de n'importe quel livre ou manuscrit, quel que soit le lieu où il se trouve, et même, au besoin, l'image d'un fait oublié depuis longtemps et non consigné. La lumière astrale est le dépôt des archives de toutes choses et les faits n'ont pas de secrets pour de tels hommes. On en a la preuve dans l'existence d'*Isis Dévoilée*. — (Note de H. P. Blavatsky).

inconnus. Le surveillant de la police du district passa par notre village un jour, et s'arrêta pour faire des recherches.

Cela fut fait très secrètement, et il n'en avait pas dit un seul mot aux habitants de notre maison, pas même à notre père. Nous le connaissions bien, il venait parfois nous voir, et s'arrêtait chez nous quand il allait surveiller son district ; aussi personne ne lui demandait pourquoi il était venu ; car il nous faisait de fréquentes visites, ainsi qu'à tous les autres propriétaires du voisinage.

C'est seulement le lendemain matin, lorsqu'il eut ordonné que les serfs du village paraissent devant lui pour être questionnés (mais en vain), que les habitants commencèrent à connaître sa mission.

Pendant que tous prenaient le thé, assis autour de la table, on entendit les coups frappés et tout le remue-ménage habituel sur les murs, le plafond et les meubles de la pièce. Notre père demanda au surveillant de la police pourquoi il n'essaierait pas de savoir le nom et la cachette de l'assassin, avec l'aide des agents invisibles de ma sœur ; et le fonctionnaire, le capitaine O…, se contenta de répondre avec un sourire incrédule.

Il avait entendu parler des esprits « omniscients », mais il était prêt à parier n'importe quoi que « ces messieurs, avec leurs cornes et leurs sabots », ne seraient pas de taille à accomplir une tâche pareille ; et il ajouta, avec un rire niais : « On ne peut pas leur demander de trahir et d'espionner leurs semblables. »

Quand elle entendit ainsi attaquer des « pouvoirs » invisibles, et qu'elle se vit en butte à ces railleries, Mme Blavatsky pâlit, et comme elle le dit, éprouva un désir irrésistible d'humilier cet imbécile ignorant qui ne savait pas de quoi il parlait. Elle se tourna avec emportement vers le policier.

— « Et si je vous prouvais le contraire ? » lui demanda-t-elle d'un ton de défi.

— « Alors, dit-il en riant toujours, je donnerais ma démission, et je vous offrirai mon poste, Madame ; ou plutôt, je recommanderais fortement aux autorités de vous mettre à la tête de la police secrète.

— « Eh bien, écoutez, capitaine, dit-elle, indignée, je n'aime pas me mêler de ces histoires louches, ni vous aider, vous autres, détectives ; mais puisque vous me mettez au défi, mon père va dire l'alphabet, vous écrirez les lettres, et vous noterez que vous indiqueront les coups frappés. Ma présence n'est pas nécessaire, et si vous permettez, je vais quitter cette pièce. »

Elle s'en alla avec un livre, sur le balcon, comme si elle ne prenait aucun intérêt à ce qui se passait.

Le colonel Hahn, qui désirait vivement faire une conversion, commença l'alphabet. On reçut une réponse accompagnée d'adjectifs rien moins que flatteurs pour le surveillant de la police.

Dans l'ensemble, on disait que, pendant qu'il débitait des sottises à Rougodevo (c'était le nom de notre nouvelle propriété), l'assassin, qui se nommait Samoylo Ivanof, avait passé avant l'aube dans le district voisin, et avait ainsi échappé aux griffes du surveillant.

« En ce moment, il se cache sous un tas de foin dans le grenier d'un paysan nommé André Vlassoff, dans le village d'Oreshkino. En y allant immédiatement, vous pourrez prendre le criminel. »

Cette déclaration produisit sur notre homme un effet formidable. Notre Stanovoy (surveillant de district) fut absolument confondu, et il avoua qu'Oreshkino était sur la liste des villages suspects. Mais il dit : « Permettez-moi une question », en se penchant sur la table d'où venaient les coups, d'un air sceptique : « Comment se fait-il que vous, qui que vous soyez, puissiez savoir le nom du meurtrier, ou de son complice, qui le cache dans son grenier ? Et qui est Vlassoff, car je ne le connais pas ? »

La réponse fut claire, et assez méprisante. « C'est bien probable que vous ne savez pas et que vous ne voyez pas beaucoup plus loin que votre nez. Mais nous, qui vous donnons ce renseignement, nous avons le pouvoir d'apprendre tout ce que nous voulons savoir. Samoyto Ivanof est un vieux soldat en permission. Il était ivre, et s'est querellé avec sa victime. Le meurtre n'était pas prémédité ; c'est un malheur, et non un crime. »

En entendant ces mots, le surveillant se précipita hors de la maison comme un fou, et se fit conduire à toute vitesse jusqu'à Oreshkino, qui était à plus de 30 milles de Rougodevo. Ce renseignement s'accordait admirablement avec certains faits qu'il avait appris à grand'peine, et éclairait le mystère des noms qui lui étaient donnés. Aussi il ne doutait plus que le reste ne soit vrai aussi, comme il l'avoua plus tard.

Le lendemain matin un messager à cheval, envoyé par le Stanovoy, apparut, avec une lettre pour mon père.

Ce qui s'était passé à Oreshkino avait prouvé l'exactitude de tout ce qui avait été révélé. Le meurtrier avait été trouvé et arrêté dans sa cachette, chez André Vlassoff ; c'était un soldat en permission nommé Samoylo Ivanof.

Cet événement fit beaucoup de bruit dans le district, et depuis ce jour on prit beaucoup plus au sérieux les messages qui furent transmis grâce à ma sœur. Mais quelques semaines plus tard, des complications pénibles survinrent. La police de Saint-Pétersbourg voulait savoir comment une femme qui était à peine de retour de pays étrangers, pouvait savoir quelque chose sur un meurtre [11].

---

[11] Mme Blavatsky nie absolument l'intervention d'esprits en cette affaire. Elle nous dit qu'elle

Le colonel Hahn eut beaucoup à faire pour arranger l'affaire, et pour assurer aux autorités soupçonneuses qu'il n'y avait pas eu là de machinations suspectes, mais seulement l'intervention de pouvoirs surnaturels, auxquels on pense bien que la police refusa de croire.

Les phénomènes les plus remarquables se passaient quand nous étions seuls, que personne ne cherchait à faire des expériences pour avoir des preuves inutiles, et qu'il n'y avait personne à éclairer ou à convaincre. Pendant ces moments-là, nous laissions les manifestations se produire comme il leur plaisait, et aucun de nous —*pas même l'auteur principal* des phénomènes, du moins autant que nous pouvions voir et juger d'après les apparences— aucun de nous ne jouait un rôle actif en essayant de les guider.

Nous fûmes bientôt convaincus que les forces en action pouvaient être classées en plusieurs catégories, comme Mme Blavatsky nous le disait constamment. La plupart des phénomènes physiques étaient produits par des êtres invisibles inférieurs, alors que les plus élevés condescendaient rarement à se mettre en relation avec des étrangers. Ils se faisaient sentir, voir et entendre, seulement quand nous étions seuls en famille, et quand une grande harmonie paisible régnait parmi nous.

On dit que l'harmonie aide beaucoup dans les manifestations de force appelée médiumnique, et que l'effet produit dans les manifestations physiques ne dépend que peu de la volonté du médium. Les faits aussi remarquables que ce qui s'était passé pour la petite table d'échecs à Pskoff étaient rares. En général les phénomènes étaient irréguliers, en apparence indépendants de sa volonté et des demandes que nous faisions, souvent même en contradiction directe avec les désirs exprimés par les personnes présentes. Nous étions tout à fait vexés quand il aurait été possible de convaincre un chercheur intellectuel et cultivé et que, par l'obstination ou le manque de volonté de H. P. B., il ne se passait rien.

Par exemple, si nous voulions faire entendre à un de ces intellectuels cultivés les profondes réponses que nous recevions si souvent entre nous, nous n'obtenions que des sottises impertinentes, et quand nous demandions instamment un des phénomènes qu'elle nous avait fait constater des centaines de fois, notre souhait était accueilli par des railleries.

Je me rappelle bien qu'un soir nous avions donné une grande réception, où plusieurs familles de nos amis étaient venues de très loin, même de centaines de

avait devant les yeux l'image de toute la tragédie et ce qui s'était ensuivi, depuis l'instant où le Stanovoy était entré dans la maison. Elle savait le nom des assassins, du complice et du village, car elle les voyait entremêlés, pour ainsi dire, avec ses visions. Alors, elle dirigea les coups, et donna le renseignement.

milles, pour être témoins de phénomènes, pour « entendre avec leurs oreilles et voir avec leurs yeux » les actes bizarres de Mme Blavatsky ; mais elle, tout en nous assurant ironiquement qu'elle faisait tout ce qu'elle pouvait, ne leur donna rien à méditer. Et cela dura plusieurs jours [12].

Les visiteurs étaient partis mécontents et dans des dispositions aussi sceptiques que peu charitables. A peine les grilles étaient-elles refermées derrière eux, les clochettes de leurs chevaux sonnant encore gaiement dans la dernière allée du parc d'entrée, que tous les objets de la pièce semblèrent animés. On aurait dit que tous les meubles pouvaient parler, et nous passâmes le reste de la soirée et la plus grande partie de la nuit comme si nous étions dans les murs enchantés du palais magique de quelque Schéhérazade

Il serait plus facile de dire les phénomènes qui n'eurent *pas lieu* pendant ces heures à jamais mémorables, que ceux qui eurent lieu. Toutes les manifestations étranges dont nous avions été témoins à différents moments recommencèrent pour nous seuls pendant cette nuit. Pendant que nous étions en train de souper dans la salle à manger, on entendit des accords sonores frappés sur le piano qui était dans la pièce voisine, fermé à clef, et placé de telle façon que nous pouvions tous le voir par les grandes portes ouvertes.

Puis au moindre signe de Blavatsky, on voyait se précipiter vers elle, en l'air, sa tabatière, sa boîte d'allumettes, son mouchoir, tout ce qu'elle demandait, ou que nous lui faisions demander.

Puis, au moment de nous asseoir, nous vîmes toutes les lumières de la pièce s'éteindre brusquement, lampes et chandelles, comme si un puissant souffle de vent avait balayé tout l'appartement. Aussitôt on prit une allumette — et tous les meubles les plus lourds, les canapés, les fauteuils, les tables, les armoires et un grand buffet étaient retournés, sens dessus dessous, comme si une main invisible les avait remués sans bruit ; et rien n'était cassé, pas même les fragiles ornements sculptés, pas même une assiette. A peine étions-nous remis de notre stupéfaction devant ce prodige miraculeux, que, de nouveau, nous entendîmes *quelqu'un* jouer fort sur le piano, un morceau de musique, une « marche de bravoure », cette fois. Nous nous précipitâmes vers le piano, avec des bougies ; je comptais mentalement le nombre de personnes présentes, pour m'assurer que tous étaient là ; mais, comme nous le pensions, le piano était fermé à clef, bien qu'on puisse entendre les dernières vibrations de l'accord final sous le lourd couvercle.

Après tout cela, oubliant l'heure tardive, nous nous étions réunis autour de

---

12 Elle explique cela en disant qu'elle était fatiguée et dégoûtée par cette soif toujours croissante du public pour des « miracles ».

la grande table familiale, pour commencer une séance. La table trembla violemment, puis remua en glissant très vite de tous les côtés, se soulevant même jusqu'à hauteur d'homme. Enfin, nous eûmes toutes les manifestations qui ne manquaient jamais de se produire quand nous étions seuls, c'est-à-dire quand les êtres les plus chers à H. P. B. parmi ses proches étaient présents, et qu'il n'y avait là aucun des étrangers qui venaient par simple curiosité, parfois avec des sentiments malveillants et hostiles.

Parmi tous les phénomènes variés et frappants dont nous fûmes témoins pendant cette nuit mémorable, je citerai deux faits seulement.

Et d'abord, il faut que je rappelle la question que nous faisait à cette époque ma sœur, Mme B…, toutes les fois qu'elle acceptait de produire des « communications par coups frappés ». Elle nous demandait de choisir ce que nous voulions. « Voulez-vous les coups médiumnistiques des esprits ; ou les coups produits par un intermédiaire clairvoyant ? » disait-elle.

Pour expliquer ces paroles, il est nécessaire de dire ce que Mme Blavatsky entendait par cette différence.

Elle ne chercha jamais à cacher le fait que depuis son enfance, et presque jusqu'à vingt-cinq ans, elle avait été un excellent médium ; mais ensuite, grâce à un entraînement psychologique et physiologique régulier, on lui fit perdre cette faculté dangereuse ; il n'y eut plus en elle de médium *en dehors de sa volonté* et de sa surveillance directe. Elle avait deux méthodes différentes pour produire des communications par coups frappés. L'une consistait pour elle à être presque passive et à laisser les *influences* agir selon leur gré — sans permettre aux coques d'approcher, ou au moins très rarement, à cause du danger d'une telle communication ; dans ce cas les élémentals, dénués de raison, comme des caméléons, reflétaient plus ou moins nettement les pensées des personnes présentes et suivaient d'une façon à demi-intelligente les suggestions qu'ils trouvaient dans l'esprit de Mme B. Elle se servait très rarement de l'autre méthode, parce qu'il lui déplaisait fort d'être en relation avec des entités réellement désincarnées, ou plutôt d'entrer dans leurs « courants de pensée ». Voici ce en quoi consistait cette méthode : elle se recueillait, les yeux fermés, et cherchait dans la lumière astrale le courant qui gardait l'empreinte d'une entité désincarnée bien connue ; elle *s'identifiait* un instant avec cette entité et guidait les coups pour leur faire épeler ce qu'elle avait dans son esprit, et qui était la réflexion du courant astral. Par exemple, si « l'esprit » frappeur prétendait être Shakespeare, ce n'était pas vraiment cette grande personnalité, mais seulement l'écho des pensées mêmes qui autrefois vécurent dans son cerveau, puis se cristallisèrent, pour ainsi dire, dans la sphère astrale d'où sa coque avait disparu depuis longtemps — et où les pensées impérissables

seules demeuraient. Chaque phrase, chaque mot frappé par les coups était formé d'abord dans son esprit qui avait copié fidèlement ce que son œil spirituel avait trouvé dan les Archives lumineuses de l'humanité disparue. Elle avait devant sa vision spirituelle l'essence cristallisée, si l'on peut dire, de l'esprit qui avait habité un cerveau physique ; et son cerveau vivant le photographiait, pendant que sa volonté en dictait l'expression aux coups, qui devenaient ainsi intelligents.

Et quoique peu d'entre nous, aucun peut-être, ne comprît bien clairement ce qu'elle voulait dire, cependant elle agissait toujours d'une manière ou de l'autre, sans jamais unir les deux méthodes.

Cette fois-là, nous avions choisi la première les coups frappés par les esprits, comme étant plus faciles à obtenir, en nous donnant plus d'amusement à nous, et moins d'efforts à elle.

Ainsi, parmi les nombreux fantômes invisibles et « distingués » qui vinrent nous visiter ce soir-là, le plus actif et le plus remarquable fut l'*esprit* prétendu de Pouchkine.

Je prie le lecteur de se souvenir que nous n'avons pas cru une seconde que ce fantôme était vraiment le grand poète, dont la dépouille terrestre repose dans le voisinage de notre Rougodevo, dans le territoire du moine, connu sous le nom de « Montagne Sainte ».

Nous avions été avertis par Mme Blavatsky, et nous savions à quel point nous pouvions croire aux communications et aux conversations de ces visiteurs invisibles. Nous avions choisi pour cette séance les coups « des esprits » ; mais cela n'empêche pas que, toutes les fois que nous voulions quelque chose de sérieux, nous n'ayons recours à la méthode d'« intermédiaire clairvoyant » ; ce qui nous procurait très souvent des communications d'une grande vigueur de pensée, profondément scientifiques, et remarquables à tous les points de vue, faites non *par* mais *dans* l'esprit du grand personnage décédé au nom de qui elles étaient faites.

C'est seulement lorsque nous demandions les coups frappés par les esprits que, malgré les noms fameux de personnages éminents dont les élémentals des séances aiment à se parer, nous recevions des réponses qui auraient fait honneur à un clown de cirque, mais guère à Socrate, Cicéron ou Martin Luther.

CHAPITRE V
RÉCIT DE MADAME DE JELIHOWSKY
(SUITE)

Je me rappelle qu'à cette époque, dans notre petit cercle familial, nous faisions la lecture à haute voix des *Mémoires* de Catherine Romanovna Dashkoff, qui venaient de paraître, et qui nous intéressaient vivement. Cet ouvrage historique remarquable nous frappait d'autant plus que notre lecture était très souvent interrompue par l'*esprit* prétendu de l'auteur elle-même. Ce livre avait été sérieusement transformé et abrégé par la plume et les ciseaux du censeur ; mais nous pouvions constamment remplir les vides grâce aux archives astrales. Mme B… refusait, comme d'habitude, de nous aider par l'écriture directe, et préférait reposer paresseusement dans son fauteuil. Grâce aux coups *guidés*, nous reçûmes, au nom de l'auteur, des remarques sans nombre, des additions, des explications, des réfutations. Dans certains cas, les opinions qu'elle semblait avoir eues en écrivant ses mémoires furent rectifiées et remplacées par des pensées plus sincères [13]. Tout ce qui fut ainsi corrigé et ajouté nous donna une profonde impression d'intelligence pénétrante, d'esprit et d'humour, avec, souvent, l'émotion naturelle qui était un des traits les plus frappants de ce personnage historique remarquable.

Reprenons mes souvenirs de cette nuit mémorable. C'est ainsi que, parmi d'autres visiteurs *post-mortem*, nous eûmes le plaisir de recevoir A. Pouchkine. Le poète était sombre et mélancolique ; et comme nous lui demandions quelle était sa souffrance, et ce que nous pouvions faire pour lui, il nous gratifia d'un poème impromptu que j'ai conservé, bien qu'il fût d'un ton et d'un style indignes d'une critique sérieuse.

Le sujet de ce poème, qui ne mérite pas d'être traduit, était qu'il n'y avait pas de raison pour que nous connaissions ses souffrances secrètes. Pourquoi essaierions-nous de savoir ce qu'il désirait ? Il ne souhaitait qu'une seule chose : reposer au sein de la Mort. Au lieu de cela, il souffrait dans une profonde obscurité, pour

---

[13] Il est facile d'expliquer le fait que plusieurs remarques furent différentes des mémoires originaux, et que des erreurs furent corrigées. Les pensées qu'avaient eues autrefois Catherine Romanovna étaient développées et corrigées, dans la sphère intellectuelle de Mme B. Les pensées exprimées ressemblaient toujours à celles de l'auteur ; et, dans la lumière astrale, l'ouvrage original tel qu'il fut conçu par le cerveau de l'historien, a certainement plus de valeur que l'ouvrage mutilé par le censeur ; enfin, le cerveau de Mme B… suppléait le reste.

ses péchés, il était torturé par des démons, il avait perdu tout espoir de parvenir à la joie d'être un chérubin ailé, etc[14].

— « Pauvre Alexandre Sergéitch ! s'écria le Colonel Hahn, à la lecture de cette œuvre lamentable ; et il se leva, comme pour chercher quelque chose.

— « Que cherchez-vous ? » lui dit un de nous.

— « Ma pipe longue. J'ai assez de ces cigares, et je ne trouve pas ma pipe. Où peut-elle être ? »

— « Vous venez de vous en servir, père, après le souper, » répondis-je.

— « C'est vrai ; et maintenant un des *esprits* d'Hélène doit s'être sauvé avec, ou l'avoir cachée quelque part. »

— « Un, deux, trois ! Un, deux, trois ! » affirmèrent des coups triples autour de nous, comme pour se moquer du vieillard.

— « Vraiment ? Eh bien, c'est une sotte plaisanterie. Est-ce que notre ami Pouchkine ne pourrait pas nous dire où il l'a cachée ? Dites-nous, car la vie serait insipide sans ma vieille et fidèle pipe. »

— « Un, deux, trois ! Un, deux, trois ! » frappa la table.

— « Est-ce vous, Alexandre Sergéitch ? »

A cette question ma sœur fronça les sourcils d'un air mécontent, et les coups s'arrêtèrent aussitôt.

— « Non, dit-elle après un instant d'arrêt, c'est quelqu'un d'autre. »

Elle mit la main sur la table et les coups reprirent.

— « Qui est-ce alors ? »

— « C'est moi, votre ancienne ordonnance, Votre Honneur : Voronof. »

— « Ah ! Voronof ! Très heureux de vous retrouver, mon ami… Tâchez donc de vous rappeler le vieux temps : apportez-moi ma pipe. »

— « Je voudrais bien mais je ne peux pas ; *quelqu'un* me tient solidement. Mais vous pouvez la prendre vous-même, Votre Honneur. Regardez, elle est suspendue au-dessus de votre tête, à la lampe. »

Tous nous levâmes la tête. Et vraiment, là où il n'y avait rien du tout une minute avant, nous vîmes l'énorme pipe turque, placée horizontalement sur l'abat-

---

[14] D'après les souvenirs de Mme Blavatsky, ce fut là une vraie manifestation d'esprit, c'est-à-dire la personnification maladroite du grand poète par les coques et les esprits qui passaient là, et qu'on laissa se mêler au cercle pendant quelques instants. La complainte rimée qui parle d'enfer et de démons était l'écho des sentiments et des pensées d'une pieuse gouvernante qui était présente ; certes, ce n'était pas un reflet du cerveau de Mme B… et son admiration respectueuse pour la mémoire du plus grand poète russe ne lui aurait jamais permis de faire une plaisanterie aussi déplacée en son nom.

jour d'albâtre, et oscillant là-dessus, pendant que les bouts retombaient des deux côtés de la lampe qui éclairait la table de notre souper.

Cette nouvelle démonstration physique stupéfia même ceux d'entre nous qui étaient habitués à vivre dans un monde fait de prodiges depuis des mois. Moins d'une année auparavant, nous n'aurions pas cru possible ce que nous considérions alors comme parfaitement prouvé.

Au début de l'année 1859, comme on l'a dit plus haut, peu de temps après son retour en Russie, Mme Blavatsky alla vivre avec son père et sa sœur à la campagne, dans un village appartenant à Mme de Jelihowsky, à Rougodevo [15].

Mon mari, qui était mort depuis, avait acheté la maison seulement l'année précédente à des propriétaires que nous ne connaissions pas, par l'entremise d'un agent; par conséquent, nous ne savions rien sur ceux qui nous y avaient précédés, pas même qui ils étaient. Après la mort soudaine de M. Yahontof, je m'étais décidée à m'y installer pour quelque temps avec mes deux fils encore bébés, mon père et mes deux sœurs, H. P. Blavatsky et Lisa, la plus jeune et la seule fille que mon père avait eue d'une autre femme.

Je n'avais aucune relation avec nos voisines, avec les propriétaires d'autres villages, ou avec la famille de l'ancien maître de mon domaine. Tout ce que je savais était que Rougodevo avait été vendu par un certain Statkowsky, mari de la petite-fille des anciens propriétaires, qui se nommaient Shousherin. Qui étaient ces Shousherin, possesseurs héréditaires de ces collines et de ces montagnes pittoresques, des profondes forêts de pins, des beaux lacs, du vieux parc, de la demeure presque aussi vieille, du haut de laquelle on avait une vue très étendue, sur plus de trente verstes à la ronde? Qui ils étaient, les propriétaires actuels n'en savaient absolument rien; et moins que tout autre, H. P. B., qui avait été absente de Russie pendant plus de dix ans, et qui venait d'arriver.

Le deuxième ou le troisième soir après notre arrivée à Rougodevo, nous marchions toutes deux le long des parterres de fleurs devant la maison. Les fenêtres du rez-de-chaussée donnaient sur ce jardin, et celles des trois autres façades étaient entourées par le vaste et vieux parc ombragé.

Nous nous étions installés au premier étage, qui se composait de neuf ou dix grandes pièces, pendant que notre père âgé occupait un appartement du rez-de-chaussée, à droite du long vestibule. Les pièces de gauche étaient inhabitées, et, en attendant des visiteurs futurs, elles étaient vides et fermées à clef. Les servi-

[15] Dans le district de Novorjef, dans le gouvernement de Pskoff, à 200 verstes à peu près de Saint-Pétersbourg. C'était alors une propriété privée, un village de plusieurs centaines de serfs; mais, peu de temps après l'émancipation, la terre appartint à d'autres propriétaires.

teurs habitaient l'autre côté de la demeure, et on ne pouvait pas les voir de l'endroit où nous étions ce soir-là. Les fenêtres de l'appartement vide se détachaient en un vif relief, surtout celles de la pièce à l'angle gauche ; les rayons du soleil, qui se couchait dans toute sa gloire, se reflétaient sur ces fenêtres, et les illuminaient de part en part.

Nous marchions de long en large sur l'allée de gravier devant ces fenêtres ; et, chaque fois que nous passions près de l'angle de la maison, ma sœur (H. P. B.) jetait sur les fenêtres un regard étrange et pénétrant, et s'attardait là, avec une expression et un sourire énigmatiques.

Je finis par remarquer ses regards furtifs et son sourire et je lui demandai ce qui attirait tant son attention dans une pièce voisine.

— « Faut-il vous le dire ? Eh bien, si vous me promettez de ne pas être effrayé, peut-être alors », dit-elle en hésitant.

— « Pourquoi donc serais-je effrayée ? Dieu merci, pour moi je ne vois rien. Et qu'est-ce que vous voyez ? Est-ce, comme d'habitude, des visiteurs de l'autre monde ? »

— « Je ne peux pas vous le dire maintenant, Véra, car je ne les connais pas. Mais si je ne me trompe pas, ils semblent être ; sinon les habitants eux-mêmes, du moins l'ombre des habitants d'un monde qui n'est certainement pas le nôtre. Je le reconnais à plusieurs signes. »

— « Quels signes ? Ont-ils l'apparence de gens morts ? » demandai-je, je l'avoue, avec une certaine inquiétude.

— « Oh ! non, dit-elle, car dans ce cas je les verrais morts dans leur lit, ou dans leur cercueil. Je suis habituée à voir de tels spectacles. Mais ces gens-là se promènent, et semblent être en vie. Il n'y a pas la moindre raison pour qu'ils me fassent souvenir de leur mort, puisque je ne les connais pas, et je ne les ai jamais rencontrés vivants. Mais comme ils sont surannés ! On ne voit ces costumes-là que sur de vieux portraits de famille. Pourtant, il y en a un qui fait exception !

— « Comment est-il ? »

— « Eh bien, on dirait un étudiant allemand, ou un artiste. Il porte une blouse de velours noir, avec une large ceinture de cuir… Ses cheveux longs tombent en lourdes boucles sur son dos et ses épaules. C'est un tout jeune homme… Il se tient à part, et semble regarder dans une autre direction que les autres. »

Nous nous étions approchées une fois de plus de l'angle de la maison, et nous regardions toutes deux dans la pièce vide, à travers les vitres brillantes de la fenêtre. Le soleil couchant les éclairait vivement de ses rayons. La pièce était évidemment vide, mais pour l'une de nous deux seulement. Pour ma sœur, elle

était pleine d'images, sans doute celles des anciens habitants, disparus depuis longtemps.

Mme Blavatsky regardait avec intensité et décrivait ce qu'elle voyait.

— « Là, là, il regarde de notre côté : Voyez ! murmurait-elle, il semble surpris de nous voir. Il a disparu. Comme c'est étrange ! On dirait qu'il s'est fondu dans ce rayon de soleil ! »

Je proposai :

— « Appelons-les ce soir, et demandons-leur ce qu'ils sont. »

— « Nous pouvons le faire, mais à quoi bon ? Est-ce qu'on peut avoir confiance en eux, croire à n'importe lequel d'entre eux ? Je paierais n'importe quel prix pour pouvoir leur commander et les gouverner comme *eux*… comme certains personnages que je pourrais nommer le font. Mais je ne peux pas. Il faut que j'échoue encore pendant des années », dit-elle avec regret.

— « Que voulez-vous dire ? Eux ? »

— « *Ceux qui savent et qui peuvent* — pas les médiums, ajouta-t-elle avec mépris. Mais regardez donc ! Quel spectacle ! Oh ! Quel affreux monstre : Que peut-il être ? »

— « Voyons, pourquoi me dire : "Regardez !" Comment pourrais-je regarder puisque je ne vois rien, et que je ne suis pas clairvoyante comme vous ? Dites-moi comment est cet autre personnage ? Seulement, si c'est quelque chose de trop horrible, arrêtez-vous », dis-je en sentant un frisson glacé s'emparer de moi.

Et comme elle allait parler, je m'écriai :

— « Non, je vous en prie, ne dites plus rien si c'est trop horrible. »

— « N'ayez pas peur, il n'y a rien d'horrible, j'avais seulement cru. Les voilà maintenant. Mais il y en a un que je vois très vaguement. C'est une femme, elle disparaît et reparaît tout le temps dans l'ombre de ce coin. Oh ! Voilà une vieille, vieille dame qui se tient là et qui me regarde comme si elle était vivante. Quelle bonne et grasse vieille personne elle a dû être ! Elle a un bonnet blanc plissé sur la tête, un fichu blanc croisé sur les épaules, une robe grise, courte et étroite et un tablier à carreaux. »

— « Mais c'est un portrait de l'école flamande que vous êtes en train de décrire », dis-je en riant. « Allons, je crois que vous voulez me mystifier. »

— « Je jure que non. Mais je regrette que vous ne puissiez pas voir. »

— « Merci. Mais je ne regrette pas du tout. Paix à tous ces fantômes. Comme c'est horrible ! »

— « Non, ce n'est pas horrible. Ils ont tous l'air de braves gens, très naturels, excepté, peut-être, ce vieil homme. »

— « Seigneur ! Quel vieil homme ? »

— « Un vieil homme très bizarre, grand, décharné, les traits fatigués, avec un air de souffrance. Et puis, ses ongles m'intriguent. D'affreux ongles longs, ou plutôt des griffes, de plus de deux centimètres. »

— « Dieu nous aide ! m'écriai-je. Qu'est-ce donc ? Sûrement ce doit être… » J'allais dire « le diable en personne », mais je m'arrêtai court, en tremblant.

Sans pouvoir réprimer ma terreur, je m'éloignai rapidement de cette fenêtre, à une distance rassurante. Le soleil était couché, mais la lueur rouge et or de ses derniers rayons s'attardait encore, répandant ses teintes chaudes sur toute la maison, les vieux arbres du jardin, et l'étang au loin.

Les fleurs avaient des couleurs merveilleuses dans cette lumière brillante ; et seul, l'angle de la vieille maison, coupant en deux la lueur dorée, semblait jeter une ombre sinistre sur toute cette gloire. H. P. Blavatsky était restée seule derrière l'angle obscur, sous le feuillage épais d'un chêne ; et moi, réfugiée dans la lumière d'un grand espace libre près des parterres de fleurs, je la suppliais de sortir de son coin, et de venir admirer le superbe panorama, et regarder les collines boisées, au loin, dont le sommet était encore baigné dans la lumière d'or, les tranquilles étangs lisses, et le grand lac endormi qui reflétait dans ses eaux la confusion verte et chaotique de ses rives, et l'antique chapelle somnolant dans son nid de bouleaux.

Ma sœur vint enfin, pâle et pensive. Elle me dit qu'elle voulait savoir qui étaient ceux qu'elle venait de voir. Elle croyait être sûre que ces ombres étaient le reflet attardé de ceux qui avaient un jour habité ces pièces vides. Elle répéta plusieurs fois :

— « Je me demande qui peut bien être ce vieux. Pourquoi a-t-il laissé pousser ses ongles comme un Chinois ? Et puis, autre bizarrerie, il porte un bonnet noir très étrange, très haut, et qui ressemble un peu au *klobouk*[16] de nos moines. »

— « Laissez donc ces horribles fantômes. N'y pensez plus. »

— « Pourquoi ? C'est très intéressant, d'autant plus que *maintenant je les vois très rarement*. Je voudrais être encore un vrai médium, puisqu'il paraît que les médiums sont toujours environnés par une foule d'esprits, et que je ne puis maintenant les voir que de temps en temps, et non comme je les voyais, il y a des années, pendant mon enfance… Pourtant, hier soir, j'ai vu, dans la chambre de Lisa, un grand individu à longs favoris. »

— « Comment dans la nursery, près des enfants ! Oh ! Je vous en prie, chassez-les au moins de là. J'espère bien que l'esprit n'a fait que vous y suivre, et qu'il n'y

[16] Tiare ronde, couverte d'un long voile noir, portée par les moines grecs orthodoxes.

a pas élu domicile ! Comment pouvez-vous rester aussi tranquille, et ne pas avoir peur quand vous voyez tout cela ? Je ne vous comprends pas.

— « Pourquoi avoir peur ? Ils sont inoffensifs en général, *si on ne les encourage pas*. Et puis, je suis trop habituée à ces spectacles pour éprouver même un malaise passager. Je ressens seulement un dégoût et une pitié méprisante pour ces pauvres esprits. En fait, je suis convaincue que, nous autres mortels, sommes tous constamment environnés par ces ombres, dernière image mortelle laissée par leurs anciens propriétaires. »

— « Alors vous croyez que ces fantômes sont tous le reflet des morts ? »

— « J'en suis convaincue, —*je le sais*. »

— « Si c'est ainsi, pourquoi donc ne sommes-nous pas toujours entourés de ceux qui ont été si près de nous et qui nous sont si chers, les parents et les amis que nous aimons ? Pourquoi sommes-nous importunés par une foule d'étrangers, pourquoi faut-il souffrir la présence encombrante des fantômes de gens que nous n'avons jamais connus, et qui ne nous intéressent pas ? »

— « Voilà une difficile question ! Combien de fois, et avec quelle ardeur ai-je cherché à voir et à reconnaître, parmi les ombres qui me hantaient, un parent aimé, ou même un ami ?… J'ai parfois reconnu des gens que j'avais rencontrés par hasard, des parents éloignés qui me sont à peu près indifférents ; mais ils n'ont jamais paru faire attention à moi, et quand je les ai vus, c'était toujours d'une façon inattendue, et en dehors de ma volonté. Comme je le désirais, de toute mon âme ! Comme j'ai essayé ! — mais toujours en vain ! D'après ce que je puis comprendre, ce ne sont pas les vivants qui attirent les morts, mais plutôt les pays qu'ils ont habités, le lieu où ils ont vécu et souffert, où leur personnalité et leur forme extérieure ont laissé leur empreinte dans l'atmosphère. Dites, voulez-vous faire venir un vieux serviteur, un de ceux qui sont nés ici, et qui y ont passé toute leur vie ? Je suis sûre que si nous leur décrivions quelques-unes des formes que j'ai vues, ils reconnaîtront des gens qu'ils ont connus, et qui sont morts ici. »

C'était une bonne idée, qui fut exécutée aussitôt. Nous prîmes des sièges sur les marches de la porte d'entrée, et un serviteur fut envoyé à la recherche des plus vieux serfs du domaine. On vit apparaître bientôt un vénérable tailleur, nommé Timothée, qui n'avait été obligé à aucun travail depuis des années à cause de ses services et de son grand âge, ainsi que le jardinier en chef, Oulyan, qui avait à peu près soixante ans. J'étais d'abord un peu embarrassée, et je leur posai des questions banales, leur demandant qui avait bâti un petit pavillon tout proche. Puis je leur demandai sans détour si jamais, dans cette maison, avait vécu un

vieillard, d'aspect étrange, avec une haute coiffure noire, des terribles ongles longs, portant habituellement un long manteau gris, etc.

A peine avais-je fini cette description que les deux vieux paysans, s'interrompant mutuellement déclarèrent avec volubilité qu'ils « savaient bien de qui parlait la jeune maîtresse ».

— « Si nous le connaissons ! Mais certainement, voyons, c'est notre dernier *barine* (maître) ! C'est tout à fait comme cela qu'il était, notre maître qui est mort, Nikolay Mihaijiovitch ! »

— « Statkovsky ? »

— « Non, non, maîtresse, Statkovsky était le jeune maître, et il n'est pas mort ; il était seulement notre maître nominal, par son mariage avec Natalya Nikolavna, la petite-fille de feu notre maître, Nikolay Mihaylovitch Shousherin. Et vous l'avez décrit comme il était, c'est sûr. Notre ancien maître, Shousherin. »

Ma sœur et moi échangions un regard furtif. Ne voulant pas mettre les serviteurs dans notre confidence, je leur dis : « Nous avons entendu parler de lui, mais nous n'étions pas sûres que c'était lui. Mais pourquoi portait-il cet étrange bonnet, et ne coupait-il jamais ses ongles ? »

— « C'est à cause d'une maladie, maîtresse. Un mal incurable, dit-on, que feu notre maître prit en Lituanie, où il avait passé plusieurs années. On l'appelle le *koltoun*[17], peut-être en avez-vous entendu parler. Il ne pouvait ni couper ses cheveux, ni limer ses ongles, et il était obligé de se couvrir toujours la tête d'un haut bonnet de velours, comme un bonnet de prêtre. »

— « Et comment était votre maîtresse, Mme Sousherin ? »

Le tailleur fit une description qui ne ressemblait aucunement à la vieille dame à l'aspect hollandais, que Mme Blavatsky avait vue. Mais grâce à d'autres questions, nous sûmes que cette femme au costume flamand était Mina Ivanovna, intendante allemande, qui avait vécu dans la maison pendant plus de vingt ans ; et que le jeune homme qui avait l'air d'un étudiant allemand avec sa blouse de velours, était vraiment un étudiant revenu de Göttingen. C'était le plus jeune frère de M. Statkowsky, il était mort de consomption à Rougodevo, trois ans environ avant notre arrivée.

Nous apprîmes que la pièce du coin où H. P. B. vit ce soir-là, et plus tard, bien des fois, le fantôme de tous les personnages morts à Rougodevo, avait servi pour chacun d'eux, de chambre mortuaire après leur dernier soupir, et qu'ils avaient

---

[17] La « plica polonica », terrible maladie de peau, qui est très commune en Lituanie, et qui ne se contracte que dans ce climat. Les cheveux, comme on le sait, sont gravement atteints, et on ne peut pas toucher aux ongles des mains et des pieds, car en les coupant on provoque une hémorragie mortelle.

été déposés là avant l'enterrement. Le corps avait toujours passé là trois ou cinq jours dans cet appartement, d'où on les avait transportés dans la vieille chapelle de l'autre côté du lac, que nous avions regardé des fenêtres de notre salon.

Depuis ce jour, non seulement H. P. B., mais aussi sa petite sœur Lisa, une enfant de neuf ans, virent plus d'une fois des formes étranges se glisser sans bruit le long des corridors de la vieille maison, pleine des souvenirs du passé et des images de ceux qui en étaient partis. L'enfant, chose curieuse, n'avait pas plus peur des fantômes agités que sa sœur aînée ; elle les prenait innocemment pour des personnes vivantes, et elle ne s'inquiétait que de ce problème intéressant : d'où venaient-ils, et pourquoi est-ce que personne excepté sa « vieille » sœur et elle ne consentait à s'occuper d'eux ? »

La petite dame trouvait cela très impoli.

Heureusement pour elle, et grâce, peut-être, aux efforts de Mme Blavatsky, elle perdit bientôt cette faculté et ne la retrouva jamais plus tard [18]. Mais Hélèna Petrovna la possédait depuis son enfance. Cette faculté étrange est si forte en elle qu'elle n'a généralement pas besoin d'apprendre par une lettre la mort d'un parent, d'un ami, ou même d'un vieux serviteur de la famille. Nous savons qu'il est inutile de lui faire savoir ces tristes événements ; car toujours les morts eux-mêmes nous devancent et lui annoncent leur décès ; et nous recevons une lettre, dans laquelle elle nous décrit comment elle a vu telle ou telle personne disparue, et cela souvent avant que le courrier qui lui apportait la nouvelle puisse être parvenu, comme on le montrera plus loin.

(J'ai recours maintenant à l'ouvrage de Mme de Jelihowsky : *Souvenirs de ma Vie et de ma Famille*, en ce qui concerne des incidents de la période dont nous nous occupons.)

Quand nous fûmes installés dans notre propriété à Rougodevo, nous eûmes l'impression d'avoir été brusquement transplantés dans un monde enchanté, où nous étions habitués à voir les meubles se déplacer d'eux-mêmes, les objets aller d'un endroit à un autre d'une façon inexplicable, et à sentir la présence dans notre vie quotidienne d'une force inconnue, mais *intelligente*, qui jouait un grand rôle parmi nous ; c'était si fréquent que nous finissions par y faire très peu attention, bien que ces phénomènes semblassent miraculeux à ceux qui les voyaient.

Vraiment, l'habitude est une seconde nature pour l'homme ! Notre père, qui

[18] Elle a maintenant plus de trente ans, et elle disait, l'année dernière encore, combien elle était heureuse de ne plus voir ces visiteurs transterrestres.

avait commencé par dire qu'on l'enferme dans un asile d'aliénés le jour où il croirait qu'une table puisse bouger, voler ou s'enraciner dans le parquet, selon le désir des personnes présentes, passait maintenant ses journées et une partie de ses nuits à causer avec les « esprits d'Hélène », comme il les appelait. *Ils* lui révélaient de nombreux faits, et toutes sortes de détails sur la vie de ses ancêtres, les comtes de Hahn von Rottenstern Hahn ; ils lui offraient de lui procurer certains documents, et ils nous racontaient des légendes si intéressantes et des anecdotes si spirituelles que tous, crédules et incrédules, ne pouvaient s'empêcher d'être captivés. Souvent, pendant que ma sœur était absorbée par une lecture, nous, — mon père, la gouvernante et moi — pour ne pas la déranger, nous communiquions avec la force invisible, *mentalement* et en silence, posant des questions en pensée, puis écrivant les lettres épelées par les coups frappés sur les murs, ou sur la table près de nous… Je me rappelle un phénomène de ce genre, tout à fait remarquable, dont nous fûmes témoins dans un village des « Swyatee Goree » (Montagnes Saintes), où le poète A. Pouchkine est enterré. Pendant que ma sœur était profondément endormie, on me dit des choses que personne au monde ne pouvait savoir, car j'étais seule dépositaire de ces secrets, avec un vieillard qui vivait depuis des années dans une propriété éloignée. Il y avait six ans que je ne l'avais pas vu ; ma sœur n'avait jamais entendu parler de lui, et j'avais fait sa connaissance deux ans après qu'elle eût quitté la Russie. Dans cette conversation mentale, on me donna les noms, les dates, le nom de sa propriété. J'avais pensé et demandé : « Où est celui qui m'a aimée plus que n'importe qui sur la terre ? » Il était facile de deviner que je songeai au mari que je venais de perdre. Mais je reçus comme réponse un nom que j'avais oublié depuis longtemps. Je fus d'abord surprise, puis indignée ; enfin, cette idée me parut comique, et j'éclatai de rire, ce qui réveilla ma sœur. Je demandai à mes compagnons invisibles : « Comment pouvez-vous me prouver que vous ne me dites pas un mensonge ? » On répondit : « Souvenez-vous du deuxième volume des poèmes de Byron. » Je me sentis glacée d'horreur. Personne ne l'avait jamais su, et j'avais oublié moi-même, depuis des années, ce fait qui m'était rappelé maintenant dans tous les détails : ce vieux monsieur, qui pourrait être mon grand-père, avait l'habitude de me prêter des livres, entre autres une série de classiques anglais ; il voulait me demander de l'épouser, et, pour cela, il n'avait pas trouvé de meilleur moyen que de glisser une lettre dans le deuxième volume des œuvres de Byron. C'était une mauvaise plaisanterie de la part de mes « informateurs » que de me rappeler cela ; mais ils me prouvèrent brillamment leur omniscience ce jour-là.

Fait extraordinaire, nos conversations *silencieuses* avec la force *intelligente* qui s'est toujours manifestée en présence de ma sœur, étaient le plus remarquables

quand elle était endormie ou très malade. Un jour, un jeune médecin qui venait chez nous pour la première fois fut tellement effrayé par les bruits inexplicables, et par les objets qui se déplaçaient dans sa chambre, pendant qu'elle était étendue, froide et inanimée, qu'il faillit s'évanouir lui-même. Il se passait souvent des scènes tragi-comiques dans notre maison ; mais les plus frappantes parmi celles qui eurent lieu pendant les deux années qu'elle passa auprès de nous ont déjà été racontées dans le *Rébus*, en 1883.

Pour moi, je puis seulement me déclarer témoin oculaire de *tous les faits* que j'ai décrits, sans chercher à connaître la force qui les produisit, ou les êtres qui mettaient cette force en action. Mais je puis me rappeler d'autres phénomènes inexplicables qui eurent lieu à cette époque, et dont plusieurs membres de notre famille furent témoin, bien que je n'aie pas toujours été présente. Tous ceux qui vivaient auprès de nous, ainsi que les habitants de la maison, voyaient constamment, parfois en plein jour, de vagues ombres humaines qui marchaient dans les chambres ou qui apparaissaient dans le jardin, dans les parterres de fleurs devant la maison, ou près de la vieille chapelle. Mon père, autrefois grand sceptique, et Mlle Léontine, la gouvernante de ma plus jeune sœur, m'ont dit souvent qu'ils venaient de rencontrer un de ces êtres, et de le voir très nettement. De plus, Léontine trouva souvent dans ses tiroirs fermés à clef, et dans ses malles, des lettres mystérieuses, contenant des secrets de famille connus d'elle seule, et qu'elle lisait en pleurant pendant des semaines ; et je dois dire qu'une ou deux fois, des événements qui lui avaient été prédits dans ces lettres se réalisèrent comme il avait été annoncé.

(On lira avec intérêt quelques explications données par Mme Blavatsky elle-même sur le récit qu'on vient de reproduire. Elle dit qu'elle a essayé, avec les médiums les plus renommés, d'évoquer ceux qui lui étaient le plus chers, et dont elle pleurait la perte, et d'entrer en communication avec eux ; mais elle n'y parvint jamais. Certes, elle reçut des « communications et des messages » ; elle obtint leur signature, et, deux fois, *leur forme matérialisée* ; mais ces communications étaient d'un style vague et emphatique très différent du style qu'elle connaissait si bien. Les signatures venaient de son cerveau, comme elle s'en est assurée ; et pas une seule fois, lorsque le médium, ignorant que Mme Blavatsky pouvait voir aussi bien que lui, annonçait la présence d'un parent, et le décrivait, pas une seule fois elle n'a reconnu « l'esprit » de ce parent dans la foule de coques et d'élémentaires qui l'entouraient (quand le médium était sincère, cela va sans dire). Au contraire, bien souvent elle vit avec dégoût que ses souvenirs et les images mentales tirés de sa mémoire, étaient déformés dans un amalgame confus produit par la réflexion

de ces images par le cerveau du médium, qui les projetait au dehors, et par les coques qui les *absorbaient*, comme une éponge, et qui se les assimilaient ; « c'était à mes yeux, dit-elle, une forme hideuse de masque ». Même la forme matérialisée de mon oncle chez les Eddy était une image ; c'est moi qui l'avais produite dans mon esprit, car j'étais venue pour faire cette expérience, sans le dire à personne. C'est comme si j'avais jeté une enveloppe extérieure de mon oncle, mais vide, sur le corps astral du médium. Je voyais tout cela, je savais que Will Eddy était un vrai médium, et que les phénomènes étaient *aussi réels que possible;* c'est pourquoi j'ai pris sa défense dans les journaux quand on l'a attaqué. Bref, après ces années d'expériences en Amérique, je n'ai jamais pu identifier ceux que je voulais voir. C'est seulement dans mes rêves et dans mes visions personnelles que j'ai été en contact direct avec mes proches parents et mes amis, avec ceux qui m'étaient unis par un puissant amour *spirituel.* » Sa conviction est donc basée autant sur son expérience personnelle que sur les enseignements de la doctrine occulte. En voici le résumé : « Pour certaines raisons psycho-magnétiques, qu'il serait trop long d'expliquer ici, *les coques des esprits* qui nous ont le mieux aimés ne s'approchent pas de nous, à de très rares exceptions. Ils n'en ont pas besoin, à moins d'avoir été foncièrement mauvais, puisqu'ils nous ont avec eux dans le Devachan. Dans ce lieu de félicité, les *monades* sont entourées de tous les êtres et de toutes les choses qu'elles ont aimés — de l'objet de leurs aspirations spirituelles aussi bien que d'entités humaines. Les « coques », une fois séparées des principes supérieurs, n'ont plus rien de commun avec eux. Elles ne sont pas attirées vers leurs parents et leurs amis, mais plutôt vers ceux pour qui elles ont les plus fortes affinités terrestres et sensuelles. Ainsi, la coque d'un ivrogne sera attirée par un homme qui est déjà ivrogne, ou qui a en lui le germe de cette passion ; dans ce cas, elle développera ce germe en se servant des organes de cet homme pour satisfaire son désir ; la coque d'un homme mort en proie à une passion sexuelle pour un être encore vivant, sera attirée par cet être, etc. Pour nous, théosophes, et surtout occultistes, nous ne devons jamais oublier le profond axiome de la doctrine ésotérique qui nous enseigne que c'est nous, les vivants, qui sommes attirés vers les esprits, mais que ceux-ci, même s'ils le voulaient, ne peuvent jamais descendre vers nous, ou plutôt dans notre sphère.)

CHAPITRE VI
RÉCIT DE MADAME DE JELIHOWSKY
(SUITE)

La vie paisible qu'elle menait avec ses sœurs à Rougodevo fut interrompue par une terrible maladie de Mme Blavatsky. Elle avait reçu une blessure mystérieuse des années auparavant, peut-être pendant ses voyages solitaires dans les steppes d'Asie. Nous n'avons jamais su comment cela s'était passé. Mais de temps en temps, cette blessure se rouvrait et lui causait d'atroces souffrances, souvent même des convulsions, des transes qui la faisaient passer pour morte. Cela durait trois ou quatre jours, puis la blessure se guérissait aussi brusquement qu'elle s'était rouverte, comme si une main invisible l'avait fermée, et il n'en restait plus trace. Mais sa famille affolée ne savait pas par quelles phases devait passer cette étrange maladie, et fut d'abord effrayée et désespérée. On envoya chercher un médecin à la ville voisine; mais il ne fut guère utile, non pas tant à cause de son ignorance de la chirurgie, que parce qu'un phénomène remarquable lui ôta toutes ses forces en le terrifiant. Sa patiente était prostrée devant lui, sans connaissance; il venait d'examiner la blessure, quand tout à coup il vit une large main sombre entre la sienne et la plaie qu'il allait panser. Cette plaie béante était près du cœur, et la main allait lentement du cou à la taille. Sa terreur augmenta encore quand il entendit dans la pièce un vacarme épouvantable, un chaos de bruits et de sons venant du plafond, du plancher, des fenêtres, de tous les meubles de l'appartement; si bien qu'il supplia qu'on ne le laissât pas seul dans la pièce avec la malade insensible.

Au printemps de 1860, les deux sœurs quittaient Rougodevo, pour aller dans le Caucase chez leurs grands-parents, qu'elles n'avaient pas vus depuis des années.

Pendant ce voyage de trois semaines, de Moscou à Tiflis, en voiture avec des chevaux de poste, il se passa bien des choses étranges. Nous nous arrêtâmes pour nous reposer à Zadonsk, territoire de l'armée Cosaque du Don, lieu de pèlerinage en Russie, où sont conservées les reliques de saint Tihon. Je décidai ma paresseuse sœur à m'accompagner à l'église pour entendre la messe. Nous avions appris que ce jour-là le service divin serait dirigé devant les reliques par le

Métropolitain[19] de Kiew (Kiev) (qui est maintenant, en 1884, Métropolitain de Saint-Pétersbourg), le célèbre et savant Isidore, que nous connaissions bien au temps de notre enfance à Tiflis, où il avait été pendant bien des années Exarque[20] de Géorgie, dans le Caucase. C'était un ami de notre famille depuis des années, et il était souvent venu nous voir. Pendant le service, ce vénérable vieillard nous reconnut, et il nous envoya un moine pour nous prier de lui faire une visite à la maison de l'Archevêque. Il nous reçut avec une grande bienveillance. Mais à peine avions-nous pris des sièges dans le salon du saint Métropolitain, qu'un terrible vacarme de coups frappés de tous les côtés se déchaîna sur nous avec une violence à laquelle nous-mêmes n'étions pas habituées ; tous les meubles de la grande salle d'audience craquaient et donnaient de grands coups, depuis le pesant lustre du plafond dont toutes les pendeloques de cristal semblaient douées de mouvement, jusqu'à la table, sous les coudes de Sa Sainteté qui s'y appuyait.

Inutile de dire notre confusion et notre embarras, bien que la vérité m'oblige à dire que mon irrévérente sœur laissait voir plus d'amusement que je n'aurais souhaité. Le Métropolitain Isidore vit notre confusion d'un coup d'œil, et, avec son habituelle sagacité, comprit ce qui la provoquait. Il avait lu beaucoup de récits de manifestations appelées « spirites » ; et quand il vit un lourd fauteuil se glisser vers lui, il se mit à rire, et s'intéressa beaucoup à ce phénomène. Il nous demanda laquelle de nous deux possédait un pouvoir aussi étrange, quand et comment il s'était d'abord manifesté. Nous lui expliquâmes tout cela aussi bien que possible ; il écouta avec beaucoup d'attention, puis, tout à coup, il pria Mme Blavatsky de lui laisser poser une question mentale à son « invisible ».

Naturellement elle répondit qu'elle accueillerait toutes les questions de Sa Sainteté. Nous ne nous sentons pas le droit de publier celle qui fut posée. Mais sa demande, très sérieuse, reçut immédiatement une réponse précise, et telle qu'il la désirait, et Sa Sainteté, frappée d'étonnement, éprouva un tel désir de connaître ces phénomènes, qu'il ne voulut pas nous laisser partir, et qu'il nous garda auprès de lui pendant plus de trois heures. Il oublia même son dîner. Ce personnage vénérable, ordonnant qu'on ne le dérange pas, continua sa conversation avec les visiteurs inconnus, répétant qu'il était stupéfait de voir leur « toute connaissance[21] ».

---

[19] Un des trois « Papes » de Russie, si l'on peut dire, le plus haut dignitaire dans la hiérarchie ecclésiastique de l'Église grecque orthodoxe.
[20] Chef spirituel de tous les archevêques, qui est à la tête de l'Église en Géorgie.
[21] *Vseznaïstvo*, mot qu'on ne peut traduire par omniscience. C'est un attribut moins absolu, qui concerne les choses de la terre.

En prenant congé de nous, le vénérable vieillard bénit les voyageuses ; puis il se tourna vers Mme Blavatsky, et lui dit ces paroles d'adieu :

« Pour vous, que votre cœur ne soit pas troublé par le don qui vous est accordé, et que ce ne soit pas pour vous plus tard une cause de malheur ; car sans doute il vous a été départi dans un but quelconque, et vous n'en êtes pas responsable. Bien au contraire ! Car si vous savez l'employer avec discrétion, vous pourrez faire beaucoup de bien à vos semblables. »

Telles sont les paroles authentiques que Sa Sainteté Isidore, Métropolite de notre église grecque orthodoxe de Russie, adressa, en ma présence, à ma sœur, Mme Blavatsky[22].

A l'un des relais, où nous devions changer de chevaux, le maître de poste nous dit très brutalement qu'il n'y avait pas de chevaux pour nous, et qu'il nous fallait attendre. Le soleil n'était pas encore couché, c'était la pleine lune, les routes étaient bonnes, et malgré cela il nous faisait perdre plusieurs heures. C'était insupportable. Pourtant, il n'y avait rien à faire, d'autant plus que le maître de poste, trop ivre pour discuter, avait jugé bon de disparaître, et refusait de venir s'entendre avec nous. Il fallait nous accommoder de ce contretemps de notre mieux, et nous installer tant bien que mal pour la nuit. Mais, là encore, cela n'allait pas comme nous voulions. La petite auberge n'avait qu'une chambre pour les voyageurs, près d'une cuisine chaude et sale ; cette unique chambre était fermée et verrouillée, et personne ne voulait nous ouvrir la porte sans avoir un ordre spécial. Mme Blavatsky commençait à perdre patience.

« C'est trop fort, disait-elle, on nous refuse des chevaux, et on nous empêche d'entrer dans la pièce à laquelle nous avons droit ! Et puis, pourquoi est-elle fermée ? Je veux savoir, j'y tiens absolument. » Mais il n'y avait personne là pour nous le dire, car la maison semblait vide, on n'y voyait pas une âme. H. P. B. s'approcha des petites fenêtres basses de la pièce fermée, et s'aplatit le visage contre les vitres. « Ah ! s'écria-t-elle tout à coup, c'est donc cela ! Très bien, alors je peux forcer cet ivrogne brutal à nous donner des chevaux dans cinq minutes. »

Et elle partit à la recherche du maître de poste. Curieuse de connaître le secret de la pièce mystérieuse, je m'approchai de la fenêtre à mon tour, m'efforçant de sonder ces régions inconnues. L'intérieur de la pièce était parfaitement visible à travers la fenêtre, mais mes yeux *non initiés* n'y voyaient rien d'autre que les meubles ordinaires d'un relais malpropre comme ils le sont tous.

Pourtant je fus suprise et ravie de voir qu'en moins de dix minutes, on nous avait amené trois excellents chevaux de poste, sous la surveillance du maître de

---

[22] Le censeur russe n'a pas laissé paraître cette lettre sous sa forme originale dans le *Rébus*.

poste lui-même, pâle et confus, qui était devenu, comme par magie, poli et obséquieux. Au bout de quelques instants, notre voiture fut prête, et nous reprîmes notre voyage.

Quand je lui demandai par quelle sorcellerie elle avait transformé le maître de poste ivre, qui ne faisait pas attention à nous quelques minutes plus tôt, Mme Blavatsky se contenta de rire.

« Profitez, et ne questionnez pas, dit-elle. Pourquoi êtes-vous aussi curieuse ? » Mais le lendemain, elle condescendit à me dire que le malheureux maître de poste l'avait certainement prise pour une sorcière. Elle le trouva dans une cour, et lui cria que la personne dont le corps avait été mis dans le cercueil, dans la « chambre des voyageurs », y était encore, et lui demandait de ne pas nous retenir, sans quoi nous insisterions pour entrer dans cette pièce et cela troublerait son esprit. Et comme, à ces mots, l'homme ouvrait de grands yeux, sans avoir l'air de comprendre ce qu'elle disait, Mme Blavatsky se hâta de déclarer qu'elle parlait de sa femme qu'il venait d'enterrer, qui était *là*, et qui y resterait tant que nous ne serions pas parties. Puis elle se mit, à décrire le fantôme avec tant de précision que le malheureux veuf devint pâle comme un mort, et se sauva à la recherche de nos chevaux.

On a publié tout récemment des détails intéressants sur l'intérieur de Mme Blavatsky dans sa famille à Tiflis, dans un mémoire russe, *Souvenirs du Prince A. T. Bariatinsky*, par le général P. S. Nikolaeff, autrefois son aide de camp à Tiflis. Ce mémoire a paru dans le *Vyestnick* (Messager) *historique*, revue russe très renommée, et consacrée, comme son nom l'indique, à des recherches historiques, des mémoires et des biographies. A propos de la famille Fadeef, le général Nikolaeff raconte les faits suivants, qui se passèrent pendant la visite de Mme Blavatsky à Tiflis.

« Ils habitaient alors l'antique demeure des princes Tchavtchavadzé, vaste bâtiment qui garde l'empreinte de quelque chose d'étrange, qui faisait songer à l'époque de la grande Catherine.

« Dans un long vestibule sombre et élevé étaient suspendus les portraits de famille des Fadeef et des princes Dolgorouky. Plus loin était le salon, aux murs couverts de tapisseries des Gobelins offertes par l'impératrice Catherine ; et près de là on voyait l'appartement de Mme N. A. Fadeef, l'un des plus remarquables musées privés. Les collections qui y étaient contenues attiraient l'attention par leur grande variété. On avait réuni là des armes de tous les pays du monde, des poteries anciennes, des coupes et des gobelets, des ustensiles de ménage archaïques, des idoles chinoises et japonaises, des mosaïques et des images de l'époque byzantine, des tapis de Perse et de Turquie, des tissus d'or et d'argent, des statues,

des dessins, des peintures, des fossiles pétrifiés et, enfin, une très rare et précieuse bibliothèque.

« L'émancipation des serfs n'avait rien changé à la vie quotidienne des Fadeef. La foule de leur *valetaille* (anciens serfs[23]) était restée dans la famille comme avant, mais ils recevaient des gages ; et les membres de la famille vivaient comme d'habitude, c'est-à-dire luxueusement et largement, continuant leur hospitalité ouverte.

J'aimais beaucoup passer mes soirées dans cette maison. A onze heures moins un quart, très ponctuellement, le vieux général, traînant sur les parquets ses pieds chaudement emmitouflés, se retirait dans son appartement. Au même moment, on apportait le souper sur des plateaux, en silence, dans les pièces intérieures ; aussitôt après, les portes du salon bien fermées, une conversation animée s'engageait sur toutes sortes de sujets. On passait en revue et on critiquait la littérature moderne, on discutait les questions sociales contemporaines de la vie russe ; parfois on écoutait avidement les récits d'un visiteur, d'un voyageur étranger, ou l'histoire d'un combat récent, raconté par l'un des héros, un officier hâlé qui revenait du champ de bataille du Caucase ; d'autres fois le vieux franc-maçon espagnol, Quartano, qui était alors officier dans l'armée russe, venait nous dire ses souvenirs émouvants des guerres de Napoléon. Ou bien, « Radda Bay », H. P. Blavatsky, petite-fille du général A. M. Fadeef, venait se joindre au cercle ; on lui faisait dire quelque épisode mouvementé de sa vie et de ses voyages en Amérique ; alors, on était sûr que la conversation arriverait vite à des sujets mystiques, et qu'elle se mettrait à « évoquer les esprits ». Et les longues bougies s'usaient, ne donnaient plus qu'une lueur mourante ; les silhouettes humaines de la tapisserie des Gobelins s'éveillaient, s'animaient, et chacun de nous éprouvait involontairement un étrange frisson ; en général cela durait jusqu'à ce que le ciel commence à pâlir vers l'est, dans la sombre nuit du sud. »

Mme Blavatsky résida à Tiflis pendant moins de deux ans, et pas plus de trois ans dans le Caucase. Elle passa la dernière année à voyager dans l'Imérétie, la Géorgie et la Mingrélie. Dans toute la Transcaucasie, et le long des bords de la Mer Noire, bien que les peuples soient chrétiens depuis le quatrième siècle, à D., ils sont aussi superstitieux que des païens, surtout les belliqueux Aspasiens, à demi sauvages, les Imérétiens et les Mingréliens ; ce sont peut-être les descendants des Grecs antiques qui vinrent avec Jason chercher la Toison d'Or ; car,

[23] Quarante hommes et femmes : et cela dura vingt-deux ans à Tiflis où le vieux général Fadeef était l'un des trois Conseillers Impériaux du Conseil sous les vice-rois, depuis le Prince Porontzoff jusqu'au Grand-Duc Michel.

d'après la légende historique, c'est là qu'était située la Colchide archaïque, et le fleuve Rion (Pharsis) roulait autrefois ses flots rapides sur du sable d'or et des minerais, au lieu du gravier et des pierres d'aujourd'hui. Les princes et les « nobles » vivent dans leurs « châteaux » enfouis dans un épais feuillage, dans les forêts profondes de la Mingrélie et de l'Imérétie, et il y a un demi-siècle, ils étaient presque tous à moitié brigands, quand ils n'étaient pas ouvertement des voleurs de grand chemin, fanatiques comme des moines napolitains, et ignorants comme des nobles italiens ; il est bien naturel qu'ils aient pris Mme Blavatsky pour une sorcière, et parfois pour une magicienne bienfaisante. A cette époque de sa vie, comme plus tard, partout où elle allait, elle trouvait des amis en grand nombre, des ennemis en plus grand nombre encore. Elle aidait et guérissait ceux qui se croyaient ensorcelés par d'autres ; mais c'était pour se faire des ennemis cruels de ceux qui avaient, disait-on, ensorcelé et dépouillé les victimes en question. Elle refusait les présents et les remerciements de ceux qu'elle avait délivrés du « mauvais œil », mais en même temps elle repoussait avec un égal mépris ce que leurs ennemis lui offraient pour la gagner. Quelques défauts qu'elle ait pu avoir, personne n'a réussi à la faire passer pour intéressée. Ainsi, pendant que des gens de la classe des princes Gouriel et des princes Dadiani et Abashedsé étaient parmi ses meilleurs amis, d'autres qui avaient tous une haine séculaire pour ceux qu'on vient de nommer, étaient naturellement ses ennemis jurés. A cette époque, et nous croyons qu'il en est encore ainsi, ces pays, la Mingrélie et l'Imérétie, étaient de vraies pépinières de nobles sans le sou, de princes qui descendaient de souverains déposés et vaincus ; et les luttes faisaient rage entre eux comme au moyen âge. Ceux-là sont encore ses ennemis. Quelques années plus tard, leur nombre s'augmenta de tous les fanatiques, bigots, missionnaires, sans compter les spirites américains et anglais, les Français et leur foule de médiums. On inventa sur son compte des histoires qui se répandaient et qui étaient tenues pour vraies par tous, — excepté par ceux qui la connaissaient bien. Les calomnies avaient beau jeu, et ses ennemis n'hésitaient devant aucun mensonge pour ruiner sa réputation.

Elle les bravait tous et ne se laissait jamais arrêter par leurs attaques ; elle ne voulait jamais s'abaisser à prendre une méthode qui puisse lui concilier l'opinion publique. Elle évitait la société, montrait le peu de cas qu'elle faisait de ses idoles ; on la traitait donc en iconoclaste dangereuse. Toutes ses sympathies allaient vers cette partie de l'humanité que la société prétend laisser de côté et éviter tout en courant secrètement après ses membres plus ou moins renommés : les nécromanciens, les obsédés, les possédés, et autres personnages mystérieux. Les Koodiani de son pays (magiciens, sorciers), les thaumaturges persans, les vieilles sorcières arméniennes, guérisseuses et diseuses de bonne aventure, — tels étaient ceux

qu'elle recherchait d'abord, et qu'elle prenait sous sa protection. Enfin, l'opinion publique s'indigna, et la société, — cette mystérieuse force collective qui existe dans son ensemble, et qui n'est personne en particulier, — la société partit en campagne contre celle qui, née dans son sein, osait défier ses lois vénérables et agir comme un être responsable ne voudrait jamais le faire. Elle errait seule dans les forêts, à cheval, aimant mieux les huttes enfumées et leurs habitants crasseux, que les salons brillants et leurs frivoles habitués.

Pendant tout ce temps, ses pouvoirs occultes, loin de s'affaiblir, étaient chaque jour plus forts, et enfin il sembla qu'elle pouvait dominer par sa volonté n'importe quelle manifestation. Tout le pays parlait d'elle. Les superstitieux Gooriel, et les nobles mingréliens la considéraient comme une magicienne, et on venait de loin la consulter pour des affaires privées. Elle avait depuis longtemps renoncé aux communications par coups frappés, et elle préférait la méthode plus rapide et plus satisfaisante qui consistait à répondre verbalement ou par écriture directe [24]. Parfois, en agissant de cette façon, Mme Blavatsky semblait tomber dans une sorte de coma, ou sommeil magnétique les yeux grands ouverts bien que, même alors, sa main ne cessait pas de remuer et de continuer à écrire [25]. Quand elle répondait ainsi aux questions mentales, il était rare qu'elle ne donne pas une réponse satisfaisante. En général elle stupéfiait les questionneurs, amis ou ennemis.

Pendant ce temps, les phénomènes isolés se produisaient de plus en plus rarement en sa présence, bien qu'ils fussent toujours très remarquables. Nous allons en citer un.

Mais il faut d'abord expliquer que, quelques mois avant cet événement, Mme Blavatsky tomba très malade. Grâce au témoignage verbal de ses proches, écrit sous leur dictée, nous savons qu'aucun docteur ne pouvait comprendre ce qu'était sa maladie. C'était un de ces mystérieux troubles nerveux qui échappent

---

[24] Elle était toujours absolument consciente, et elle se contentait, comme elle l'explique elle-même, de regarder la pensée de son interlocuteur, sortant de la tête sous forme de fumée lumineuse en spirale, parfois en jets de matière rayonnante, et formant des images et des tableaux précis autour de lui. Souvent ces pensées ainsi que leur réponse s'imprimaient dans son propre cerveau, en paroles et en phrases comme des pensées originales. Mais, d'après ce que nous pouvons tous comprendre, les premières visions sont toujours plus sûres, car elles sont indépendantes, et distinctes des impressions de la voyante ; c'est là de la clairvoyance pure, et non de la « transmission de pensée », procédé qui peut toujours être brouillé par les impressions mentales, plus vives de la voyante.

[25] C'est très naturel, dit-elle, puisqu'il ne s'agit ni d'un « sommeil magnétique », ni d'un coma, mais simplement d'un état de concentration intense ; l'attention n'est que trop nécessaire, pendant cette concentration, car la moindre distraction peut faire commettre une erreur. Ceux qui connaissent seulement la clairvoyance médiumnique, et non notre philosophie et nos procédés, se trompent souvent à ce sujet.

aux efforts de la science et ne peuvent être pénétrés que par un psychologue très expert. Peu de temps après avoir subi les premières atteintes de ce mal, elle commença — comme elle le dit souvent à ses amis, — « à mener une vie double ». Ce qu'elle voulait dire par là, aucun des braves gens de la Mingrélie ne pouvait le comprendre. Mais voici comment elle décrit elle-même son état :

« Quand on m'appelait par mon nom, j'ouvrais les yeux en l'entendant, et j'étais moi-même ma propre personnalité dans tous les détails. Mais dès qu'on me laissait seule, je retombais dans mon état habituel, dans une sorte de rêve, et je redevenais « quelqu'un d'autre » (dont Mme B. ne veut pas dire le nom). J'avais seulement une fièvre qui me consumait lentement mais sûrement, de jour en jour ; j'avais entièrement perdu l'appétit, et même la faim, que je n'éprouvais pas pendant plusieurs jours de suite ; et il m'arriva de ne prendre aucune nourriture pendant une semaine, excepté un peu d'eau ; si bien qu'au bout de quatre mois j'étais réduite à l'état de squelette vivant. Lorsqu'on m'interrompait, pendant que j'étais mon *autre Moi*, en prononçant mon nom actuel, alors que je causais dans ma vie de rêve — si, par exemple j'étais au milieu d'une phrase dite par moi ou par ceux qui étaient alors mon second moi, — j'ouvrais les yeux pour répondre à mon nom, et je répondais avec toute ma raison, car je n'avais jamais le délire. Mais dès que j'avais refermé les yeux, la phrase interrompue était terminée par mon autre Moi, et reprise au mot, ou même à la moitié du mot qui avait été arrêté. Quand j'étais éveillée, et que j'étais *moi-même*, je me rappelais très bien *qui j'étais* dans mon deuxième rôle, ce que j'avais été et ce que je faisais. Quand j'étais *quelqu'un d'autre*, c'est-à-dire le personnage que j'étais devenu, je sais bien que je n'avais pas la moindre idée de ce que pouvait être H. P. Blavatsky. J'étais dans un autre pays lointain, j'avais une individualité absolument différente de la mienne, et qui n'avait aucun rapport avec ma vie actuelle. »

C'est ainsi que Mme Blavatsky analysait son état à cette époque. Elle résidait alors à Ozoorgetty, station militaire en Mingrélie, où elle avait acheté une maison. C'est une petite ville perdue au milieu d'antiques forêts et de bois, et qui n'avait en ce temps-là ni routes, ni moyens de communication qui ne soient pas des plus primitifs ; et jusqu'à la dernière guerre russo-turque, elle était restée inconnue au-delà du Caucase. Le seul médecin du pays, le chirurgien de l'armée, ne comprenait rien à ces symptômes ; mais comme il était visible qu'elle déclinait rapidement, il l'expédia à ses amis de Tiflis. Incapable d'aller à cheval, car elle était faible, et craignant le danger d'un voyage en voiture, elle fut envoyée sur un grand bateau indigène, par la rivière, avec quatre serviteurs indigènes seulement pour s'occuper d'elle. C'était un voyage de quatre jours jusqu'à Kutais.

Nous ne pouvons décrire avec précision ce qui se passa pendant ce voyage ;

et Mme Blavatsky elle-même ne le sait pas bien, car la faiblesse était telle qu'elle resta étendue, comme morte, jusqu'à son arrivée. Dans ce bateau solitaire, sur une étroite rivière, bordée de chaque côté de forêts centenaires, sa position doit avoir été précaire.

Le petit courant qu'ils suivaient, bien qu'il fût navigable, n'était presque jamais employé comme moyen de transit, en tout cas pas avant la guerre. Toutes nos informations viennent des serviteurs, et sont très confuses. Il paraît, cependant, que, lorsqu'ils glissaient lentement sur l'étroite rivière, se frayant un chemin entre deux rives boisées à pic, pendant trois nuits consécutives, les serviteurs mouraient de peur en voyant *ce qu'ils juraient être leur maîtresse* se glisser hors du bateau et traverser l'eau dans la direction des forêts, pendant que le corps de cette même maîtresse était prostré au fond du bateau. Deux fois l'homme qui halait le bateau, en voyant cette « forme », s'enfuit avec des cris de terreur. Sans un vieux serviteur fidèle qui prenait soin d'elle, le bateau et la malade auraient été abandonnés au milieu de la rivière. Le dernier soir, le serviteur jura qu'il avait vu deux formes, pendant que la troisième, — sa maîtresse en chair et en os — dormait devant ses yeux. A peine furent-ils arrivés à Koutais, où Mme Blavatsky avait un parent éloigné, que tous les serviteurs, excepté le vieil intendant, la quittèrent pour ne jamais revenir.

C'est avec bien des difficultés qu'elle fut transportée à Tiflis. On envoya à sa rencontre une voiture et un ami de la famille ; et quand elle arriva à la maison de ses amis, elle semblait morte.

Elle ne parla jamais de cela à personne. Mais aussitôt qu'elle retrouva la vie et la santé, elle quitta le Caucase et alla en Italie. Pourtant, c'est avant son départ de ce pays, en 1863, que la nature de ses pouvoirs semble avoir entièrement changé.

Un après-midi après la maladie que nous venons de décrire, Mme Blavatsky, encore très faible et délicate, entra dans la chambre de sa tante, N. A. Fadeef. Après avoir causé pendant quelques instants, elle dit qu'elle était fatiguée et qu'elle avait sommeil, et on lui offrit un sofa pour se reposer. A peine sa tête avait-elle touché le coussin qu'elle tomba dans un profond sommeil. Sa tante avait tranquillement continué ce qu'elle était en train d'écrire quand sa nièce l'avait interrompue, lorsque tout à coup des pas légers, mais très distincts se firent entendre dans la pièce, derrière sa chaise. Elle tourna aussitôt la tête pour voir qui était l'intrus, car elle ne voulait pas qu'on dérange Mme Blavatsky. La pièce était vide ! Il n'y avait pas d'autre personne vivante qu'elle-même et sa nièce endormie ; et pourtant elle entendait des pas, comme si une personne lourde marchait doucement, et que le plancher craque sans cesse. Les pas s'approchèrent du sofa, et

cessèrent. Puis elle entendit des sons plus forts, comme si quelqu'un parlait à voix basse près de Mme Blavatsky. Et N. A. Fadeef vit un livre placé sur une table près du sofa, s'ouvrir, et les pages se mirent à tourner, comme si une main invisible le parcourait. Un autre livre fut brusquement ôté de la bibliothèque, et vola dans la même direction.

Plus étonnée qu'effrayée — car chacun, dans la maison était habitué à ces manifestations, devenues familières, — N. A. Fadeef se leva de son fauteuil pour réveiller sa nièce, espérant ainsi faire cesser les phénomènes ; mais au même instant un lourd fauteuil se déplaça à l'autre bout de la pièce, et glissa avec bruit sur le plancher vers le sofa. Cela réveilla Mme Blavatsky, qui ouvrit les yeux, et demanda à la présence invisible ce qui se passait. Après quelques chuchotements, tout retomba dans le calme et le silence, et rien de semblable ne se produisit pendant le reste de la soirée.

A cette époque, tous les phénomènes indépendants de sa volonté avaient cessé, depuis plus de vingt ans, excepté ceux du même genre que celui que nous venons de décrire, et que Mme Blavatsky attribue à une cause très différente de celle qui produit les manifestations des esprits. A quel moment s'est produit ce changement complet dans ses pouvoirs occultes, nous ne pouvons le dire ; elle était trop loin de nous pour que nous puissions l'observer, et elle n'en parlait que rarement, — jamais à moins que nous ne la questionnions directement à ce sujet dans notre correspondance. Par ses lettres nous savions qu'elle voyageait toujours et ne se fixait jamais longtemps au même endroit. Et nous croyons à la vérité de sa déclaration, à propos de ses pouvoirs, quand elle nous écrivit :

« Maintenant (en 1866) je ne serai jamais soumise aux influences extérieures ». *Ce n'est pas H. P. B. qui fut depuis lors victime des influences qui auraient sans doute triomphé d'une nature moins forte que la sienne ; mais, au contraire, c'est elle qui soumit ces influences, quelles qu'elles fussent, à sa volonté.*

(Mme Blavatsky écrit, dans une lettre à un membre de sa famille : « Les derniers vestiges de ma faiblesse psychophysique sont partis, pour ne plus revenir. Je suis débarrassée et purifiée de l'horrible attraction qu'avaient pour moi les coques errantes, et des *affinités éthérées*. Je suis libre, libre, grâce à *Ceux* que je bénis maintenant toutes les heures de ma vie. » « Je crois à cette déclaration », dit sa sœur, Mme de Jelihowsky, dans une conversation à Paris, en mai 1884, « d'autant plus que pendant presque cinq ans nous avons pu suivre personnellement les phases variées et graduées des transformations de cette force. A Pskoff et à Rougodevo, il arrivait très souvent qu'elle ne puisse pas en contrôler les manifestations ni même les arrêter. Après, il semblait qu'elle les maîtrisait plus complètement chaque jour ; enfin, après sa longue et extraordinaire maladie à Tiflis, elle les défiait, et les

soumettait entièrement à sa volonté. Elle le prouva en interrompant n'importe quel phénomène à sa volonté, et en les arrêtant à l'avance pour des jours et des semaines. Puis, quand la période fixée était terminée, elle pouvait les reproduire à son gré, laissant aux personnes présentes le soin de choisir ce qui allait se passer. En un mot comme on l'a déjà dit, c'est la ferme conviction de tous que *là où une nature moins forte aurait sûrement péri dans la lutte, sa volonté indomptable trouva d'une manière quelconque le moyen de soumettre à son contrôle le monde invisible, — aux habitants duquel elle a toujours refusé le nom d'« esprits » et d'âmes*. Mais il faut bien comprendre qu'H. P. B. n'a jamais prétendu être capable de contrôler de *réels esprits*, c'est-à-dire les monades spirituelles, mais seulement les Elémentals ; elle ne peut pas non plus écarter les coques des morts.)

CHAPITRE VII
DE L'APPRENTISSAGE À L'ŒUVRE

Les années de 1867 à 1870, si l'on pouvait bien en dire l'histoire, seraient probablement de beaucoup les plus intéressantes dans la vie mouvementée de Mme Blavatsky, mais il m'est à présent impossible de faire plus que de remarquer qu'à ce moment ses connaissances occultes prirent une grande extension, et qu'elle vécut en Orient. Entre sa résidence à Tiflis et la période dont je parle, elle passa deux ou trois ans à voyager en Europe, et il n'y aurait aucune raison de ne pas divulguer les détails de sa vie à cette époque — qui vit ses dernières courses errantes ; mais elle n'avait plus de parents attentifs à noter ce qui se passait, et ses souvenirs personnels nous donnent seulement les grandes lignes de son histoire.

En 1870 elle revint d'Orient sur un steamer, en passant par le canal de Suez, qui venait d'être percé ; et après avoir passé quelques instants au Pirée, elle s'embarqua pour La Spezia sur un vaisseau grec qui fut victime d'une terrible catastrophe : la poudre à canon et les matières inflammables qui faisaient partie de la cargaison, firent explosion, et le bateau sauta. Mme Blavatsky fut parmi le petit nombre de passagers qui eurent la vie sauve. Les rescapés n'avaient que les vêtements qu'ils portaient lorsqu'on les sortit de l'eau, et ils furent recueillis par le gouvernement grec, qui les dirigea vers diverses destinations. Mme Blavatsky alla à Alexandrie, puis au Caire ; et là au prix de bien des difficultés, elle attendit qu'une somme d'argent fût envoyée de Russie.

J'ai intitulé ce chapitre « De l'apprentissage à l'œuvre » parce qu'une grande transition est marquée par la date du retour de Mme Blavatsky en Europe, en 1870. Jusque-là, sa vie s'était passée en une recherche passionnée de la connaissance occulte, recherche à laquelle elle était poussée par ses instincts innés depuis son plus jeune âge. Elle avait obtenu amplement ce qu'elle cherchait. Ses pouvoirs naturels de médium, qui avaient éclairé ses premières années de brillants prodiges, avaient fait place, maintenant, à une puissance pour laquelle les étudiants occidentaux des mystères psychiques n'avaient pas de nom à cette date.

Le moment n'était pas venu de révéler, même en partie, le grand mystère d'initiation occulte qui existait en Orient, et dont parlent les livres publiés pendant ces dernières années. Mme Blavatsky savait déjà qu'elle avait une tâche à accom-

plir : celle de commencer à faire connaître au monde ces mystères ; mais elle était fort embarrassée pour débuter. Il lui fallait de son mieux faire comprendre au monde l'idée qu'il y avait dans la nature humaine des potentialités latentes — sur lesquelles des phénomènes psychiques avaient déjà attiré l'attention de certaines classes dans les deux hémisphères — et que, si leurs possesseurs savaient s'en servir, ils pourraient s'élever à des hauteurs spirituelles infinies, tandis que, s'ils s'en servaient mal, ils risquaient des désastres presque impossibles à imaginer. Elle seule, à cette époque, comprenait la grandeur de sa mission ; et si elle ne jugea pas à leur valeur réelle les difficultés qui l'attendaient sur son chemin, il faut se rappeler aussi qu'elle n'avait pas de compagnon qui puisse partager avec elle la pensée que ces difficultés étaient très grandes. Peut-être, si elle examinait maintenant les procédés qu'elle employa alors, serait-elle plus disposée que n'importe qui à reconnaître qu'elle s'y est mal prise ; mais ils sont peu nombreux, ceux qui ont eu à livrer une lutte ardente et longue dans la vie surtout quand cette lutte a des adversaires moraux comme la bigoterie et l'ignorance — et qui, parvenus au terme de leurs efforts, peuvent songer à leurs premiers pas avec satisfaction.

Mme Blavatsky pensa trouver le seul appui possible pour son travail dans les croyances toujours plus largement répandues que beaucoup de gens civilisés avaient pour les phénomènes du spiritisme, et ses théories trop hâtives. Elle se mit au travail en Égypte — parce qu'elle s'y trouvait à ce moment-là — et fonda une Société qui devait étudier les phénomènes spirites, et qu'elle avait l'intention de guider plus tard vers les sentiers d'une connaissance plus élevée. Cette décision était pleine de bonnes intentions ; mais de là vinrent quelques-unes des nombreuses erreurs sur son compte, qui firent de sa vie, depuis lors, une longue lutte contre la calomnie. Comme elle avait créé une société quasi-spirite, on a considéré qu'elle avait accepté à cette date la théorie des spirites sur les phénomènes psychiques. On a vu cependant en lisant les passages que j'ai cités dans le récit de sa sœur que, dès son premier retour d'Orient, en 1858, elle avait nettement répudié cette conception.

L'une des personnes qui cherchèrent à faire la connaissance de Mme Blavatsky à propos de cette société avortée fut Mme Coulomb, qui devait être célèbre plus tard ; elle faisait alors partie du personnel d'un petit hôtel au Caire. Ensuite elle alla dans l'Inde avec son mari au prix de bien des difficultés et, dans une pénible misère, elle s'accrocha à Mme Blavatsky à Bombay pour payer son hospitalité en servant d'instrument aux attaques infâmes qu'un magazine missionnaire lança contre la Société Théosophique dans la personne de sa fondatrice. J'aurai l'occasion de parler de tout cela plus tard.

Je passe maintenant au récit de la période qui commence en 1871 ; je l'ai

préparé avec l'aide de Mme Blavatsky elle-même, grâce aux écrits de ses parents et des amis intimes de ses dernières années. Il serait fatigant pour le lecteur de séparer les différents témoignages ; je préfère donc — excepté dans certains cas spéciaux — fondre tous ces récits en un seul ; et l'usage du pronom pluriel « nous » montrera aisément les passages dus à plusieurs auteurs.

En 1871, Mme Blavatsky écrivit du Caire à ses amis pour leur dire qu'elle revenait de l'Inde, et qu'elle avait fait naufrage quelque part « en passant » près de La Spezia. Elle avait dû attendre quelque temps en Égypte avant de revenir chez elle, et elle avait décidé de créer une *Société spirite* pour étudier les médiums et les phénomènes d'après les théories et la philosophie d'Allan Kardec, puisqu'il n'y avait pas d'autre moyen d'aider les gens à voir par eux-mêmes combien ils se trompaient. Elle donnerait libre jeu à l'enseignement déjà établi et accepté ; puis, quand le public verrait que cela ne mène à rien, elle offrirait les explications qu'elle avait à donner. Pour arriver à ce but, disait-elle, elle était prête à subir n'importe quels ennuis — même à se laisser prendre pendant quelque temps pour une médium impuissante. « Ils ne savent rien d'autre, et cela ne me fait pas de mal, expliquait-elle, car je leur montrerai bientôt quelle différence il y a entre un médium passif et celui qui agit activement. »

Quelques semaines plus tard arrivait une nouvelle lettre. Elle se montrait pleine de dégoût pour son entreprise qui était un échec complet. Elle avait écrit, semble-t-il, en Angleterre et en France, pour se procurer un médium, mais sans succès. « En désespoir de cause », elle s'entoura de médiums amateurs, de spirites françaises, pour la plupart des femmes dans la misère, quand ce n'étaient pas des aventurières venues à la suite des ingénieurs et des ouvriers amenés par M. de Lesseps pour la construction du canal de Suez.

Elle écrivait : « Ces femmes volent l'argent de la Société, elles boivent comme des éponges, et je viens de les surprendre en train de tromper honteusement nos membres, qui viennent étudier les phénomènes, en faisant de fausses manifestations. J'ai subi des scènes très désagréables avec plusieurs personnes qui me croient seule responsable de tout cela. Alors, je les ai renvoyées…

« La *Société Spirite* n'a pas duré quinze jours ; c'est un amas de ruines majestueuses, mais aussi suggestives que celle des tombes des Pharaons… Pour conclure la comédie par un drame, j'ai failli être victime du pistolet d'un fou, un Grec, qui avait assisté à nos deux seules séances publiques, et qui a dû, je suppose, être possédé par une vile coque[26]. »

---

[26] Cette traduction littérale d'une lettre écrite par Mme Blavatsky à sa tante, il y a quatorze ans, montre qu'elle n'a jamais changé d'opinion au sujet des communications avec des « esprits » pour obtenir des phénomènes physiques, comme on l'en a accusée lorsqu'elle était en Amérique.

Elle brisa toutes relations avec les « médiums », ferma sa Société, et s'en alla vivre à Boulak près du Musée. Alors, il semble qu'elle ait repris contact avec son vieil ami, le Copte mystérieux dont il a été question au début de ses voyages, au moment de son premier séjour en Égypte. Pendant plusieurs semaines il fut le seul visiteur de Mme Blavatsky. Il avait une étrange réputation en Égypte, et le peuple le considérait comme un magicien. Quelqu'un, qui le connut à cette époque, déclara qu'il avait raconté d'avance et prédit presque toute la vie de son interlocuteur, jour par jour pendant les vingt-cinq ans qui suivirent, jusqu'au jour de sa mort. Les hauts fonctionnaires égyptiens qui prétendaient se moquer de lui en son absence, le craignaient et allaient le voir secrètement. Ishmaïl Pacha, le Khédive, le consulta souvent, et plus tard ne voulut pas suivre son conseil et donner sa démission. On discuta beaucoup ces visites d'un vieillard, qu'on savait ne jamais sortir de sa maison (à peu près à dix milles de la ville), à une étrangère. Cela fut l'occasion de nouvelles calomnies et de scandales. Les sceptiques qui s'étaient occupés de la Société par curiosité pure, et qui avaient vu l'échec, s'emparèrent de cette histoire. Ils se moquaient de l'idée qu'il existait des phénomènes, et naturellement ils avaient déclaré qu'il n'y avait là que des fraudes et du charlatanisme. Ils transformaient les faits à leur manière, et allaient même jusqu'à dire qu'au lieu de payer les médiums et toutes les dépenses de la Société, c'est Mme Blavatsky elle-même qui avait été payée, et qui avait essayé de faire passer des tours de passe-passe pour de véritables phénomènes. Les inventions et les bruits sans fondement qui étaient répandus par ses ennemis, et surtout par les « médiums françaises » renvoyées, n'empêchaient pas Mme Blavatsky de poursuivre ses études et de prouver à tout chercheur honnête que ses pouvoirs extraordinaires de clairvoyance et de clairaudience étaient des *faits*, indépendants des simples manifestations physiques sur lesquelles elle avait un contrôle indéniable.

Son pouvoir de faire mouvoir et vibrer les objets en les regardant, sans contact direct, parfois à une grande distance, ce pouvoir, loin de disparaître ou même de diminuer, avait augmenté avec les années. Un Russe, qui connaissait Mme Blavatsky, et qui passa en Égypte à cette époque, envoya à ses amis les lettres les plus enthousiastes sur elle. Ainsi, il écrivit à un officier de son régiment une lettre qui appartient maintenant à la famille de Mme Blavatsky, et dont nous traduisons ce passage : « Elle est merveilleuse, c'est un mystère insondable. Ce qu'elle fait est tout à fait phénoménal, et sans croire aux esprits plus que jamais, je suis disposé à croire à la magie. Si c'est de la prestidigitation, alors Mme Blavatsky bat par son adresse tous les Boscos et les Robert Houdin de ce siècle… Un jour je lui ai montré un médaillon fermé qui contenait le portrait d'une personne et les cheveux

d'une autre ; j'avais cet objet en ma possession depuis quelques mois seulement ; il avait été fait à Moscou, et très peu de gens en avaient entendu parler. Elle me dit sans le toucher : « Oh ! C'est le portrait de votre marraine et les cheveux de votre cousine. Toutes deux sont mortes ». Et elle se mit aussitôt à les décrire, comme si elle les avait toutes deux devant les yeux. Or, marraine, comme vous le savez, qui a laissé toute sa fortune à ma fille aînée, est morte il y a quinze ans. Comment pouvait-elle savoir cela ?… etc. »

Dans un journal illustré de l'époque, on trouve une histoire sur Mme Blavatsky racontée par un autre personnage. Il la rencontra à la « table d'hôte » avec des amis, dans un hôtel d'Alexandrie. Ils refusèrent d'aller au théâtre avec ces amis après le dîner, et restèrent seuls pour causer, assis sur un sofa. Devant le sofa il y avait une petite table, sur laquelle le garçon avait mis pour M. N. une bouteille de liqueur, du vin, un verre et un gobelet. Il portait le verre plein à sa bouche, quand, sans raison visible, le verre se brisa en plusieurs morceaux dans sa main. Elle rit, d'un air enchanté, disant qu'elle avait horreur des liqueurs et du vin et supportait avec peine ceux qui en usaient trop librement. L'histoire continue…

« Vous ne voulez pas dire que c'est *vous* qui avez cassé mon verre… ? C'est simplement un accident… Le verre était très fin, il était peut-être craqué et je l'ai serré trop fort !… Je mentais exprès, car je venais de penser que c'était étrange et incompréhensible, ce verre étant fort et épais, comme peut l'être un verre à liqueur. Mais je voulais la faire parler.

« Elle me regarda très sérieusement, ses yeux étincelaient. « Voulez-vous parier, dit-elle, que je ne le ferai pas une deuxième fois ? »

« Eh bien, nous allons essayer à l'instant même. Si vous le faites, je serai le premier à proclamer que vous êtes une vraie magicienne. Sinon, nous allons bien nous moquer de vous demain au Consulat… » En parlant ainsi j'avais à demi rempli le gobelet de vin, et je me disposais à le boire. Mais à peine avait-il touché mes lèvres qu'il était en miettes entre mes doigts, et que ma main saignait, blessée par un éclat de verre dans l'acte instinctif de serrer le gobelet quand je l'avais senti m'échapper.

« *Entre les lèvres et la coupe, il y a quelquefois une grande distance*[27], » dit-elle sentencieusement, et elle sortit en me riant au nez d'une façon très impertinente.

« Pendant les dernières années, déclare Mme de Jelihowsky, il y avait eu bien des changements dans notre famille : notre grand-père et le mari de notre tante, qui avaient de hautes situations officielles à Tiflis, étaient morts tous deux, et toute la famille avait quitté le Caucase pour s'installer à Odessa. H. P. Blavatsky

[27] En français dans le texte.

n'avait pas revu le pays depuis des années, et il ne restait plus à Tiflis que moi avec ma famille et plusieurs vieux serviteurs, autrefois des serfs qui, une fois libérés, n'avaient pu être gardés sans salaire dans la maison où ils étaient nés, et qu'on avait renvoyés peu à peu. Ces gens, dont quelques-uns, très vieux, ne pouvaient pas gagner leur vie, venaient constamment me demander de les aider. Ils étaient trop nombreux pour que je leur fasse des pensions, et je faisais tout ce que je pouvais pour eux ; par exemple, j'avais obtenu que deux vieillards, anciens serviteurs de la famille, vivent à la maison de refuge de la ville : c'étaient un cuisinier nommé Maxim et son frère Piotr qui avait été autrefois un excellent valet de pied, mais qui, à l'époque dont je parle, était devenu un ivrogne incorrigible, ce qui lui avait causé la perte d'un bras.

« Cet été-là, nous avions été passer les mois chauds de l'année à Manglis — quartier général du régiment d'Erivan — à trente milles environ de la ville, et Mme Blavatsky était en Égypte. Je venais d'apprendre la nouvelle que ma sœur était revenue de l'Inde, et qu'elle resterait quelque temps au Caire. Nous correspondions très rarement, à de longs intervalles, et en général nos lettres étaient courtes. Mais après un silence prolongé, je reçus de H. P. B. une lettre très longue et intéressante.

Cette lettre était faite en partie de feuillets arrachés à un carnet, et couverts d'écriture au crayon. Les événements étranges qu'elle racontait avaient été notés aussitôt, les uns à l'ombre de la grande pyramide de Chéops, et le reste dans la chambre du Pharaon.

Il paraît que Mme B… avait été là plusieurs fois, et une fois avec une nombreuse compagnie, où il y avait quelques spirites [28].

« Elle écrivait : « Faites-moi savoir, Véra, s'il est vrai que le vieux Piotr soit mort. Il doit être mort la nuit dernière, ou bien hier (la date marquée sur le timbre de l'enveloppe montrait qu'elle avait quitté l'Égypte dix jours avant d'arriver à destination). Figurez-vous ce qui est arrivé ! Une de mes amies, une jeune dame anglaise qui est médium, écrivait machinalement sur des bouts de papier, appuyée sur un vieux tombeau égyptien. Le crayon avait d'abord tracé un vrai baragouin, en caractères qui n'ont jamais existé ici, comme nous le dit un philologue ; tout à coup, comme je regardais par-dessus son épaule, il me sembla voir des lettres russes. J'avais été attirée autre part, et je l'avais quittée, quand je l'en-

---

[28] Quelques-uns de ses compagnons décrivirent des phénomènes très remarquables qui se produisirent en plein jour dans le désert pendant qu'ils étaient assis sous un rocher ; et d'autres notes écrites par Mme Blavatsky racontent le spectacle étrange qu'elle vit dans l'obscurité cimmérienne de la chambre du Roi, où elle passa une nuit seule, confortablement installée dans un sarcophage.

tendis dire qu'elle venait de tracer des caractères qui devaient exister, mais que ni elle, ni personne d'autre ne pouvait lire. Je revins juste à temps pour l'empêcher de détruire cette feuille de papier comme elle l'avait fait pour les autres, et je fus bien récompensée. Je m'emparai de la feuille dédaignée et représentez-vous mon étonnement en voyant qu'elle contenait une apostrophe qui m'était adressée en russe !

« *Barishnya* (petite demoiselle), chère *barishnya*, disait celui qui avait écrit, aidez-moi, oh, aidez-moi, misérable pécheur que je suis… Je souffre : à boire, à boire, donnez-moi à boire !… Je souffre, je souffre ! » D'après ce mot barishnya — titre que nos vieux serviteurs nous donneront, à ce que je vois, même quand nos cheveux seront blanchis par l'âge —, je compris immédiatement que cet appel venait d'un de nos vieux serviteurs, et je me mis à étudier ce point en m'armant d'un crayon *pour noter ce que je pourrais voir moi-même*. Je trouvai distinctement dans mon esprit l'écho du nom Piotr Koutcheroi, et je vis devant moi une masse indécise de fumée grise, colonne sans forme, et il me sembla l'entendre répéter les mêmes paroles. De plus, je vis qu'il était mort à l'hôpital du Dr Gorolevitch, qui est annexé au Refuge de la ville, l'hospice de Tiflis où vous les aviez fait entrer tous les deux. Je compris aussi que c'est vous qui l'aviez mis là ainsi que son frère, notre vieux Maxim, qui est mort quelques jours avant lui. Vous ne m'aviez pas écrit que Maxim était mort. Je vous en prie, dites-moi si tout cela est vrai. »

« Puis venait la description de toute la vision qu'elle eut plus tard, le soir, quand elle fut seule, et les paroles prononcées par l'esprit de Pietro, comme elle l'appelait. L'« esprit » (?) se plaignait amèrement de la soif et se désespérait. C'était une punition, disait-il, et il semblait le savoir très bien, pour son ivrognerie pendant la vie de cette personnalité !… « La torture d'une soif que rien ne pouvait apaiser, un feu toujours vivant », c'est ainsi qu'elle l'expliquait.

La lettre de Mme Blavatsky se terminait par un post-scriptum, dans lequel elle apprenait à sa sœur que tous ses doutes étaient expliqués. Elle vit la forme astrale des deux frères, l'une offensive et passive, l'autre active et dangereuse [29].

[29] On vit aussitôt combien la dernière était dangereuse. Miss O., la médium, jeune fille de vingt ans à peine, et gouvernante dans une riche famille de banquiers, qui était très douce et modeste, avait à peine écrit les paroles russes adressées à Mme Blavatsky, qu'elle fut saisie d'un tremblement, et demanda à boire. On lui apporta de l'eau ; elle la refusa, et demanda encore à boire. On lui offrit du vin, elle le but avidement, but plusieurs verres l'un après l'autre, et enfin, à l'horreur de tous, elle tomba en convulsion, en criant « du vin, à boire ! », et finit par s'évanouir. Il fallut la transporter chez elle en voiture. Elle fut malade après cela pendant plusieurs semaines (H. P. B.)

En recevant cette lettre, sa sœur fut très surprise. Elle ignorait la mort des deux serviteurs ; elle télégraphia aussitôt à la ville, et la réponse du Dr Gorolevitch confirma la nouvelle annoncée par Mme Blavatsky dans tous ses détails. Piotr était mort au jour indiqué dans la lettre de H. P. Blavatsky, et son frère deux jours plus tôt.

Dégoûtée par l'échec de sa Société spirite, et le scandale qu'elle avait provoqué, Mme Blavatsky revint bientôt chez elle en passant par la Palestine ; elle s'attarda encore quelques mois, fit un voyage à Palmyre et dans d'autres ruines, où elle alla avec des amis russes. Des journaux français et même américains publièrent le récit de quelques incidents de son voyage. A la fin de 1872, elle revint, selon sa coutume, sans prévenir, et surprit sa famille à Odessa.

CHAPITRE VIII
SÉJOUR EN AMÉRIQUE

Au début de 1873, Mme Blavatsky quitta la Russie et alla d'abord à Paris. A cette époque, les relations psychiques qui existaient entre elle et ses maîtres occultes orientaux, étaient déjà devenues intimes au point de mettre toute sa vie sous leur direction pratique. Il est inutile de chercher pourquoi elle a pris telle ou telle décision ; nous trouverons rarement un motif banal à ses actes, et souvent elle-même n'aurait pas été plus capable que le premier étranger venu de dire « pourquoi », à un moment donné, elle se préparait à aller ici ou là. Le motif direct de ses faits et gestes était l'ordre qu'elle recevait par des canaux de perceptions occultes ; elle avait été rebelle et intraitable dans sa vie jusque-là, mais un « ordre » de son « maître » suffisait maintenant à lui faire accomplir les actes les plus pénibles, dans l'espoir confiant qu'il y aurait de bons résultats, et que, quel que soit l'ordre reçu, tout serait assurément pour le mieux.

C'est là une position si différente de tout ce que présentent les expériences de la vie ordinaire du monde, que je puis être utile en essayant d'expliquer les relations qui existent, en Orient, grâce à l'initiation occulte, entre un disciple, ou *chéla* de la doctrine ésotérique ou occulte, et son instructeur, maître ou *gourou*. J'ai connu beaucoup de *chélas* pendant ces dernières années et je puis même donner à ce sujet des informations qui ne sont pas seulement dues à cette source.

Le premier motif qui pousse ceux qui deviennent des *chélas* est le désir de parvenir à une hauteur morale et spirituelle qui leur fasse atteindre directement un état plus élevé que tout ce qu'on peut espérer par la seule opération des lois normales de la Nature. Si on se reporte à la théorie ésotérique du progrès de l'âme humaine, on verra que certains êtres peuvent souvent, comme Mme Blavatsky par exemple, être poussés dès leur enfance par un désir inné d'instruction occulte et de développement psychique. Ces êtres recherchent l'initiation sous la conduite, pour ainsi dire, d'un instinct impérieux, très différent du projet intellectuel de parvenir à un développement spirituel, qui est, comme je l'ai dit plus haut, le premier motif des *chélas*. Mais en réalité ce motif serait considéré par des occultistes comme étant le même à différents stades. Car la loi normale de la Nature est qu'une âme ayant accompli un certain progrès sur le sentier de l'évolution spirituelle dans une vie physique (une incarnation), renaîtra sans perdre les qua-

lités acquises. Tout cela constitue ce qu'on appelle vaguement tendances innées, goûts naturels, inclinations, et ainsi de suite. Donc, soit qu'un *chéla* recherche l'initiation pour la première fois, ou qu'il soit sous la direction d'un *gourou* à sa dernière naissance, le motif primordial de son effort est toujours le même.

Et comme il s'agit de son avancement spirituel, si les circonstances ne le forcent pas à jouer un rôle actif dans le monde, il est possible que son devoir consiste en grande partie à se concentrer dans sa vie intérieure. La principale obligation d'un tel homme envers le grand public sera de cacher le fait qu'il est un *chéla*, car, d'après cette théorie, il n'a pas encore le droit de choisir qui sera ou non initié aux « mystères ». Il devra seulement garder les secrets qu'on lui a confiés comme tels. D'un autre côté, son service peut exiger de lui qu'il accomplisse certaines tâches dans le monde et le forcer à expliquer en partie ses relations avec ses maîtres ; alors, il est en face d'une œuvre beaucoup plus embarrassante.

En effet, si parfaites que soient ses communications occultes avec ses maîtres, par le canal de ses propres facultés psychiques, ce *chéla* n'a jamais le droit de se considérer pendant un seul instant comme un automate aveugle entre leurs mains. Au contraire, c'est un agent responsable qu'on laisse accomplir sa tâche à l'aide de sa propre sagacité, et jamais il ne recevra d'« ordres » en conflit avec ce principe. Ces ordres seront seulement généraux, ou, s'ils touchent à des détails, ils ne pourront pas, comme disent les occultistes, entraver le Karma, c'est-à-dire, supprimer la responsabilité morale de l'agent.

Enfin, il faut comprendre, en ce qui concerne les « ordres » parmi les initiés en occultisme, que l'ordre d'un *gourou* occulte à son *chéla* diffère, d'une manière très importante, de l'ordre d'un officier à son soldat. C'est un avis qui, dans la nature des choses, ne sera jamais imposé ; sa non-exécution n'entraîne aucune punition directe ou ordonnée, et son unique autorité aux yeux d'un *chéla* consiste en ce que, si un ordre n'est pas exécuté, il est probable qu'il ne sera suivi d'aucun autre. On peut le considérer comme un ordre à cause de l'ardeur d'obéissance du *chéla*, dont les aspirations, par hypothèse, sont entièrement centrées sur les maîtres. Un tel service est analogue à celui qui a été appelé une liberté parfaite.

Tout cela doit être présent à l'esprit si le lecteur veut comprendre Mme Blavatsky et la fondation de la Société Théosophique ; et il faut appliquer rigoureusement ces principes au récit de la fin de sa vie. Ceux qui connaissent mal les circonstances de sa vie sont troublés par les erreurs qu'elle a fréquemment commises dans l'organisation de la Société Théosophique. Comment les Mahatmas — ses instructeurs occultes et ses maîtres dont on nous dit que l'intuition est si vaste, dont l'intérêt pour le mouvement est si vif, dont la sagesse est vantée avec tant d'enthousiasme par leurs adhérents — comment ont-ils permis à leur agent,

Mme Blavatsky, qui prétend être en communication constante avec eux, de faire des fautes que bien d'autres à sa place auraient évitées, de se fier à des gens dont l'infamie, était presque évidente, d'accepter des procédés qui peuvent diminuer la dignité de son entreprise, de perdre sa colère et son temps pour des ennemis qu'elle aurait pu laisser de côté avec calme, et d'employer son énergie psychique hors de propos, ou quand il n'aurait pas fallu le faire. La solution de l'énigme est dans le haut aspect spirituel de cet effort. La Société Théosophique est non seulement l'instrument grâce auquel les Mahatmas travaillent dans le monde pour favoriser l'éclosion de la spiritualité parmi les hommes ; mais c'est aussi en grande partie l'entreprise qui a été confiée à Mme Blavatsky. Si elle avait échoué, l'énergie des Mahatmas se serait consacrée, non pas à essayer de renflouer son épave, mais dans une toute autre direction. Si elle réussit, sa responsabilité morale demande qu'on la laisse lutter comme elle l'entend. Un général en campagne, qui envoie un officier remplir une mission, s'occupe surtout du résultat à obtenir. S'il croit y parvenir mieux par l'intervention de nouveaux ordres, il le fait. Mais, d'après notre théorie, un Mahatma qui intervient dans la mission de *son* officier trouble l'exécution des lois de la Nature en ce qui concerne les causes (qui agissent sur un plan supérieur à celui de l'incarnation physique) générées par ce que nous appelons la responsabilité morale. Certes, il est facile à ceux qui ne connaissent rien de l'occultisme oriental, et des plans supérieurs de la Nature, et du reste, de laisser tout cela de côté et de juger les actes de Mme Blavatsky de façon banale et prosaïque. Mais il y a un grand nombre de gens qui, de bien des manières, sont tout prêts à déclarer qu'ils croient aux Mahatmas et à la réalité de ce monde occulte dans lequel la plupart des théosophes pensent que Mme Blavatsky a été initiée ; il n'est pas raisonnable pour ceux-là de dire, malgré leurs croyances, que les Mahatmas ont agi de façon incompréhensible en laissant Mme Blavatsky faire des erreurs, avoir confiance en des gens indignes, etc. Ce n'est pas incompréhensible en principe, bien que, comme je l'ai dit une ou deux pages plus haut, elle puisse recevoir quelquefois des ordres dont elle ne comprend pas le motif immédiat, mais auxquels elle obéit quand même. Cela ne viole pas la règle qui veut qu'un *chéla* responsable ne soit pas transformé en automate aveugle. De telles interventions ne se produisent jamais dans des conditions qui ôteraient à l'agent sa responsabilité morale en ce qui concerne sa manière de reprendre la direction de l'entreprise au point où son obéissance à l'ordre reçu l'aurait amené ou entraîné.

Il n'y a rien de spécialement intéressant dans le bref séjour de Mme Blavatsky à Paris en 1873. Elle descendit chez un de ses cousins, Nicolas Hahn, rue de

l'Université, pendant deux mois. Elle devait aller dans les États-Unis, et travailler quelque temps dans ce pays.

Elle arriva à New York le 7 juillet 1873, et resta plus de six ans dans ce pays — excepté quelques semaines ou mois passés dans d'autres villes ; après cette période, elle obtint ses lettres de naturalisation.

Comme nous l'a prouvé le témoignage de Mme de Jelihowsky, elle tenait beaucoup, déjà en 1858, à assurer que la plupart des phénomènes qui avaient lieu en sa présence avaient une origine très différente de celle que leur attribuent en général les spirites ; cependant, l'expérience du spiritisme et des médiums, qu'elle acquit en Amérique, élargit beaucoup ses conceptions à ce sujet. En 1875 elle écrivit à sa famille :

« Plus je vois de médiums — car les États-Unis en sont une vraie pépinière, la plus prolifique serre de médiums et de sensitifs de toutes sortes, réels et artificiels — plus je vois le danger qui environne l'humanité. Les poètes parlent de la mince cloison qui sépare ce monde de l'autre. Ils sont aveugles : il n'y a pas de cloison du tout, excepté la différence d'état entre les vivants et les morts, et la grossièreté des sens physiques de la majorité de l'humanité. Pourtant, les sens nous sauvent. Ils nous ont été donnés par une mère et une nourrice prudente et sagace : la Nature ; car autrement *l'individualité* et même la *personnalité* seraient devenues impossibles ; les morts se seraient toujours mêlés aux vivants, et ces derniers les auraient assimilés. S'il n'y avait autour de nous qu'une sorte d'« esprits » (on pourrait aussi bien appeler « esprit » la lie du vin), le résidu des mortels qui sont morts et partis, on pourrait encore s'y habituer. Nous ne pouvons pas éviter d'*assimiler* nos morts d'une façon ou d'une autre, et peu à peu, inconsciemment de notre part, nous devenons *eux*, même physiquement, surtout dans l'occident sans sagesse, où la crémation est inconnue. *Nous respirons et nous dévorons les morts*, hommes et animaux, chaque fois que nous aspirons l'air, et le souffle humain qui s'échappe de nous crée le corps et nourrit dans l'air les créatures sans forme, qui seront un jour des hommes. Voilà pour le procédé physique ; au point de vue mental, intellectuel, et aussi spirituel, c'est tout à fait pareil ; nous échangeons graduellement nos molécules mentales, nos auras intellectuelles et même spirituelles, donc nos pensées, nos désirs et nos aspirations, avec ceux qui nous ont précédés. Cela se passe ainsi dans toute l'humanité en général. C'est une chose *naturelle*, selon l'économie et les lois de la nature, si bien que votre fils peut devenir graduellement son propre grand-père, et sa tante en même temps, en s'imprégnant de leurs atomes combinés, ce qui peut expliquer en partie les ressemblances ou l'atavisme. Mais il y a une autre loi, une loi d'exception, et qui se manifeste dans l'humanité par des faits isolés et périodiques : la loi d'as-

similation post-mortem *forcée*. Pendant cette épidémie les morts viennent de leurs sphères respectives, envahir le domaine des vivants ; mais heureusement, ils viennent seulement dans les régions où ils sont enterrés. Dans ce cas la durée et l'intensité de l'épidémie dépendent de la bienvenue qu'ils reçoivent ; ils trouvent les portes larges ouvertes devant eux, ou fermées ; et la peste nécromantique peut être aggravée par l'attraction magnétique, le désir des médiums et des sensitifs et même des curieux ; ou bien enfin si le danger est signalé, l'épidémie peut être sagement conjurée.

« Ce fléau périodique vient de s'abattre sur l'Amérique. Cela commença avec des enfants innocents, les petites Misses Fox, qui jouaient inconsciemment avec cette arme terrible. Et, comme on l'accueillait, et qu'on l'invitait passionnément à « entrer », toute la foule des morts semble s'être précipitée et s'être emparée des vivants avec plus ou moins de force. J'ai été exprès voir une famille de forts médiums, les Eddys, et je les ai examinés pendant plus de quinze jours, en faisant des expériences que, naturellement, j'ai gardées pour moi… Vous vous rappelez, Véra, que j'avais fait des expériences pour vous à Rougodevo, quand je voyais souvent les fantômes de ceux qui avaient vécu dans la maison, et que je vous les décrivais, car vous ne pouviez jamais les voir… Eh bien, c'était la même chose, nuit et jour, à Vermont. Je voyais et j'examinais ces créatures sans âme, l'ombre de leurs corps terrestres, hors desquels presque toujours l'âme et l'esprit s'étaient enfuis depuis longtemps, mais qui s'efforçaient de conserver leurs ombres à demi-matérielles, aux dépens des centaines de visiteurs qui allaient et venaient, ainsi que des médiums. Et je remarquai, grâce aux conseils et à la direction de mon Maître, que : 1° les apparitions réelles étaient produites par les « fantômes » de ceux qui avaient vécu et qui étaient morts dans une certaine étendue de ces montagnes ; 2° ceux qui étaient morts au loin étaient moins parfaits, c'est un mélange de l'ombre réelle et de ce qui restait dans l'aura personnelle du visiteur pour qui elle avait l'intention de venir ; et 3° les apparitions purement fictives, que j'appelle la réflexion des vrais fantômes ou ombres de la personnalité décédée. Pour m'expliquer plus clairement, ce ne sont pas les coques qui assimilaient le médium, mais c'est le médium, W. Eddy, qui assimilait inconsciemment en lui-même l'image des parents et des amis morts formée dans l'aura des personnes présentes…

« C'était horrible de voir ce qui se passait. J'étais souvent écœurée et malade ; mais il fallait que je regarde, et tout ce que je pouvais faire était d'écarter à bout de bras ces créatures dégoûtantes. Mais il fallait voir quel accueil les spirites faisaient à ces *umbræ*. Ils pleuraient et ils se réjouissaient autour du médium, entouré de ces ombres vides matérialisées ; ils se réjouissaient et ils pleuraient

encore, parfois brisés d'émotion, pleins d'une joie sincère et d'un bonheur qui faisait saigner mon cœur pour eux. Je me disais souvent : « S'ils pouvaient voir ce que je vois ! ». S'ils savaient que ces simulacres d'hommes et de femmes sont entièrement faits des passions terrestres, des vices, des pensées mondaines, du résidu de la personnalité qui existait autrefois ; car ce que peuvent voir un médium ordinaire et le public c'est seulement cette lie qui n'a pu suivre l'âme et l'esprit libérés et qui est restée dans l'atmosphère terrestre pour subir une seconde mort. Parfois je voyais un de ces fantômes, quittant le corps astral du médium, se jeter sur l'un des assistants, se dilater pour l'envelopper entièrement, puis disparaître peu à peu dans le corps vivant comme absorbé par tous les pores. »

Sous l'influence de ces idées et de ces pensées, Mme Blavatsky déclara ouvertement qu'elle protestait contre le titre de médium qu'on lui donnait. Elle refusa avec énergie le nom de « spirite » que lui donnaient ses correspondants étrangers. Ainsi, en 1877, elle dit dans une lettre :

« Quelle sorte de spirite voyez-vous en moi, ou faites-vous de moi, je vous en prie ? Si j'ai travaillé pour réunir la Société Théosophique par une alliance offensive et défensive avec l'Arya Samaj de l'Inde (dont nous sommes en train de faire une section de la Société Théosophique) c'est parce que dans l'Inde tous les Brahmines, orthodoxes et autres, sont terriblement contre les *bhoots*[30], les médiums et toutes les évocations nécromantiques, et toutes les façons d'attirer les morts, quelles qu'elles soient. Nous avons fondé notre Société pour combattre, sous la bannière de la Vérité et de la Science, toutes sortes de superstitions et de préjugés. Nous voulons lutter contre les idées préconçues des sceptiques, aussi bien que contre les abus de pouvoir des faux prophètes, anciens et modernes, nous voulons renverser les grands prêtres, les Calchas, avec leur faux tonnerre de Jupiter, et montrer certaines erreurs des spirites. Si nous sommes quelque chose, c'est plutôt des *Spiritualistes*, seulement pas à la façon des Américains modernes, mais comme dans l'ancienne Alexandrie avec ses *Theodadiktoi*, ses Hypatie et ses Porphyre… »

La Société Théosophique fut fondée en octobre 1875 à New York, avec le Colonel Olcott pour président à vie. Mme Blavatsky préféra prendre le titre relativement insignifiant de secrétaire correspondant.

Le Colonel Olcott fit la connaissance de Mme Blavatsky, dans une ferme de Vermont, la maison de deux frères, médiums spirites nommés Eddy, célèbres dans les annales du spiritisme américain. C'était en octobre 1874. Il parle d'elle dans son livre intitulé *Gens de l'autre monde*, publié en 1875, et dit :

---

30 Le simulacre ou fantôme d'une personne morte, un « élémentaire », ou coque.

« Cette dame a eu une vie très mouvementée… Les aventures qu'elle a rencontrées, les personnages étranges qu'elle a vus, les dangers qu'elle a courus sur terre et sur mer, feraient la plus romanesque des histoires qu'ait jamais racontée un biographe. Dans toute mon expérience, je n'ai jamais trouvé une personne qui soit aussi intéressante et, si je puis le dire sans offense, un caractère aussi excentrique. »

Pendant l'année qui s'écoula entre sa première rencontre avec Mme Blavatsky et l'inauguration de leur entreprise commune, il eut des relations intimes avec elle, et des expériences personnelles remarquables. Nous ne les donnerons pas ici en détail, excepté celles qui mettent en lumière les circonstances de la vie de Mme Blavatsky à cette époque. Il suffit de dire que ces faits le décidèrent à renoncer à sa carrière d'« homme de loi » (on se rappelle que les distinctions entre les différentes branches de cette profession n'existent pas en Amérique comme en Angleterre), et il consacra sa vie à la recherche du développement occulte, comme « *chéla* » du Maître à qui Mme Blavatsky est liée ; il se mit au service du mouvement théosophique.

Comme le Colonel Olcott a eu sa part des calomnies répandues sur Mme Blavatsky tout récemment, il peut être utile d'insérer un paragraphe écrit sur lui par M. A. O. Hume, C. B., autrefois Secrétaire du gouvernement de l'Inde, du département de l'Agriculture. Ce passage se trouve dans une lettre adressée par M. Hume à un journal anglais, et il est cité dans la Préface du *Monde Occulte :*

« En ce qui concerne le titre du Colonel Olcott, les papiers imprimés que je vous envoie par le même courrier vous prouveront qu'il est officier dans l'armée américaine, qu'il a rendu de grands services pendant la guerre (comme vous le verrez dans la lettre du Juge Avocat Général, du Secrétaire de la Marine, et des Secrétaires adjoints de la Guerre et des Finances) ; il était assez bien connu et estimé dans son pays pour que le Président des États-Unis lui donne une lettre autographe d'introduction et de recommandation pour tous les ministres et consuls des États-Unis, quand il quitta l'Amérique pour aller en Orient, à la fin de 1878. »

Le Colonel Olcott écrivit ces mots pour servir d'introduction à des notes, réunies pour être publiées dans ce livre :

« Un étrange enchaînement de circonstances nous rapprocha, et unit nos vies dans ce travail, sous la haute direction d'un groupe de Maîtres, d'Un surtout, dont le sage enseignement, les nobles exemples, la patience bienveillante et la sollicitude paternelle nous ont appris à avoir pour lui le respect et l'amour qu'un véritable Père inspire à ses enfants. Je dois à H. P. Blavatsky de m'avoir fait connaître l'existence de ces Maîtres, et leur Philosophie ésotérique, et ensuite

d'avoir été ma médiatrice avant que j'aie été en relations directes et personnelles avec eux. »

On trouve dans les premiers rapports de la Société Théosophique le but de cette création ; et les informations publiées depuis sur la mission de Mme Blavatsky montrent que ce but a été présent à son esprit dès le début ; mais les moyens d'action étaient alors pour elle très vagues et nébuleux. Elle semble avoir été embarrassée par la difficulté de faire comprendre sa position à des gens qui ne connaissaient rien sur l'existence, et encore moins sur la Nature et les pouvoirs des grands êtres de la Science occulte dont on a tant parlé depuis : les Adeptes et les Mahatmas. Elle semble avoir choisi pour procédé d'employer les pouvoirs occultes qu'elle possédait elle-même, ou qu'elle pouvait parfois emprunter à ses Maîtres, pour imiter les phénomènes du spiritisme, qui absorbaient alors en Amérique l'attention de tous ceux que le mysticisme attirait ; et elle comptait sur la sagacité des observateurs pour leur montrer qu'elle entourait ses phénomènes de circonstances très différentes de celles auxquelles ils étaient habitués. De cette façon, elle semble avoir cherché à dépayser ceux qui basaient des théories trop hâtives sur les faits spirites ; elle voulait les persuader que les preuves sur lesquelles ils fondaient leurs opinions étaient insuffisantes, et les amener à une recherche plus vraiment philosophique et théosophique. C'était, certes, un mauvais moyen ; elle s'en servit sans mesure, avec un gaspillage d'énergie psychique que déplorent maintenant les étudiants en occultisme, qui savent les conséquences de cette perte. Mais je critiquerai les actes de Mme Blavatsky dans ce récit, seulement autant qu'il est nécessaire pour faire comprendre ce qu'elle venait d'entreprendre — et je renonce à parler des moyens d'action qui auraient pu avoir plus de succès.

Le petit groupe d'amis qui organisa la Nouvelle Société, en 1875, se proposait un vaste ensemble de buts impossibles à atteindre. Ils sont énumérés comme suit dans un de leurs premiers programmes :

a) Faire épanouir en l'homme ses intuitions spirituelles ;

b) S'opposer et lutter contre la bigoterie sous toutes ses formes (après en avoir prouvé la nature irrationnelle par les recherches nécessaires), soit qu'il s'agisse de l'intolérance religieuse sectaire, ou de la croyance au miracle et au surnaturel ;

c) Créer un sentiment de fraternité entre les nations et aider l'échange international des arts et des produits utiles, par des avis, des informations, et la coopération avec tous les individus et les associations qui en sont dignes ; pourvu cependant que la Société n'accepte aucun bénéfice ni tant pour cent pour ses services ;

d) Chercher à obtenir la connaissance de toutes les lois de la Nature, et aider à la répandre ; et surtout encourager l'étude des lois qui sont le plus mal connues par les peuples modernes, appelées pour cela Sciences occultes. Les superstitions populaires et le folklore, si fantastiques soient-ils lorsqu'on les connaît à fond, peuvent faire découvrir des secrets de la Nature longtemps oubliés mais importants. La Société s'efforce donc d'étudier ces faits, dans l'espoir d'élargir le champ d'observation des sciences et de la philosophie ;

e) Réunir pour la Bibliothèque de la Société, et noter par écrit des informations correctes sur toutes les traditions philosophiques et les légendes anciennes ; et lorsque le Conseil en donnera l'autorisation, les répandre de toutes les façons possibles : par exemple, traduire et publier les ouvrages originaux de valeur, en tirer des extraits, les commenter ; les faire enseigner oralement par des personnes versées dans certains sujets d'étude ;

f) Aider à répandre l'éducation libre de toute entrave sectaire, de toutes les façons possibles, dans les pays où cela est nécessaire ;

g) Enfin et surtout, encourager et aider les individus dans leur développement personnel, intellectuel, moral et spirituel. Mais aucun individu n'emploiera pour des fins égoïstes la Connaissance qui lui sera donnée par un membre de la Première Section ; toute infraction à cette règle sera punie par l'expulsion. Et avant de recevoir une telle Connaissance, la personne s'engagera par un serment solennel à ne pas s'en servir pour des fins égoïstes, et à ne pas la révéler sans la permission de l'instructeur.

On peut facilement discerner, dans ce projet formidable, le but encore imprécis de Mme Blavatsky : faire connaître au monde entier quelques idées sur la Doctrine ésotérique, ou « Grande Sagesse » de l'Orient. On devine ce but à travers le programme trop ambitieux de ses nouveaux disciples, qui ne voulaient rien moins que réformer et guider toutes les actions en général — programme qui n'aurait guère pu être lancé sérieusement ailleurs qu'en Amérique, où l'immensité d'une entreprise ne refroidit pas le courage de ceux qui y prennent part, et ne leur semble pas ridicule.

Ce livre doit à M. W. Q. Judge, l'un des premiers amis de Mme Blavatsky pendant ce séjour en Amérique, le récit des prodiges de toute sorte dont il fut témoin pendant la période que nous étudions en ce moment. Il écrit :

« Je fis la connaissance de H. P. Blavatsky pendant l'hiver de 1874. Elle vivait alors dans un appartement de plusieurs pièces à Irving Place, New York City, États-Unis.

« Les pièces du devant donnaient sur Irving Place, et les autres sur le jardin. Je lui fis ma première visite un soir, et je la vis au milieu d'un grand nombre de personnes qui étaient toujours attirées par sa présence. On parlait là plusieurs langues, et Mme Blavatsky, tout en causant avec volubilité en russe, d'un air très absorbé, se retournait brusquement et lançait un mot anglais dans une discussion entre d'autres personnes, sur un sujet très différent de celui qui l'occupait. Cela ne la gênait pas, et elle reprenait sa conversation en russe, à l'endroit même où elle l'avait laissée.

« Elle dit, ce soir-là, beaucoup de choses qui retinrent mon imagination. Je vis qu'elle lisait mes pensées secrètes et qu'elle connaissait mes affaires privées. Sans que je lui demande rien, et certainement sans avoir pu se renseigner sur moi, elle fit allusion à plusieurs détails personnels et spéciaux qui montraient qu'elle connaissait à fond ma famille, mon histoire, mon milieu et mon tempérament. Ce soir-là, j'avais amené avec moi un ami, qui lui était inconnu. Il était né dans les îles Sandwich, il étudiait le droit à New York, et il avait l'intention de passer toute sa vie dans cette cité. C'était un jeune homme, et il ne songeait pas à se marier. Mais elle lui dit tranquillement, au moment où nous prenions congé, qu'avant six mois il aurait traversé le continent de l'Amérique, puis qu'il ferait un long voyage, et, chose plus étrange pour lui, qu'avant tout cela, il serait marié. Naturellement, cette idée lui parut ridicule. Mais la destinée l'emporta. A quelques mois de là, il obtint un poste officiel dans son pays natal, et avant de partir il épousa une dame qui n'était pas en Amérique au moment de cette prédiction.

« Le lendemain, je voulais faire une expérience sur Mme Blavatsky. Je pris un scarabée antique qu'elle n'avait jamais vu ; je le fis envelopper et le lui fis envoyer par la poste, par un employé qui remplaçait un ami. Ma main n'avait pas touché le paquet, et je ne savais pas où on l'avait mis à la poste. Mais quand j'allai la voir une seconde fois, à la fin de la semaine, elle m'accueillit en me remerciant de lui avoir envoyé le scarabée. Je fis semblant de ne pas comprendre. Mais elle me dit que c'était inutile de feindre, et elle m'expliqua comment je l'avais envoyé, et où l'employé l'avait mis à la poste. Entre notre première rencontre et l'envoi du paquet, je n'en avais parlé à personne.

« Bientôt après, elle alla habiter la 34e rue, et j'allai la voir là très souvent. Dans ces pièces, j'entendis les coups frappés dans les meubles, dans les verres, les miroirs, les fenêtres et les murs, chose qui se passe généralement dans l'obscurité des séances « spirites ». Mais chez elle, cela se produisait à la lumière, et jamais sans son ordre. Et cela ne continuait jamais quand elle ne le voulait pas.

Les coups montraient aussi de l'intelligence, et, sur sa demande, ils devenaient faibles ou forts, fréquents ou rares.

« Elle resta seulement quelques mois dans la 34e rue, puis elle déménagea pour aller dans la 47e rue, où elle resta jusqu'à son départ pour l'Inde, en décembre 1878. Je la voyais souvent, et je sais, comme tous ceux qui ont été aussi intimes avec elle que moi, que les soupçons et les calomnies qu'on a répandus contre elle sont d'une noire injustice ou de la plus vive ingratitude. Parfois, ces choses la mettaient en colère et elle déclarait qu'au prochain incident de ce genre, elle renoncerait à tout phénomène ; mais toujours elle s'apaisait, et pardonnait à ses ennemis.

« Lorsqu'elle fut installée confortablement dans la 47e rue, où, comme d'habitude, elle était entourée de toutes sortes de visiteurs du matin au soir, des faits mystérieux continuèrent à se produire, ainsi que des spectacles et des sons extraordinaires. J'ai passé là plus d'une soirée, et j'ai vu, à la pleine lumière du gaz, de grandes balles lumineuses se glisser sur les meubles ou sauter légèrement d'un endroit à un autre ; et, de temps en temps, de splendides sons de cloches liquides se faisaient entendre dans l'air de la pièce. Ces sons imitaient souvent le piano, ou une gamme sifflée par moi ou par quelqu'un d'autre. Pendant que tout cela se passait, H. P. Blavatsky lisait sans s'occuper de rien, ou écrivait *Isis Dévoilée*.

« Il faut remarquer ici que Mme Blavatsky n'était jamais en état d'hystérie ou de transe quelconque. Elle était toujours en pleine possession de toutes ses facultés, et sans doute de plus de facultés que les autres gens, quand elle produisait des phénomènes.

« En novembre, ou peut-être au début de décembre de ce même hiver, le colonel Olcott reçut d'un correspondant à Boston une photographie qui donna lieu à deux phénomènes très frappants. C'était, prétendait-on, le portrait d'une personne qui avait écrit les livres intitulés : *l'Art Magique et le Pays des Fantômes*. On demandait au colonel Olcott de le renvoyer presque immédiatement, ce qu'il fit le lendemain, et c'est moi qui fus chargé de le mettre au bureau de poste voisin. Deux ou trois jours plus tard, on demanda à Mme Blavatsky une copie de ce portrait, pensant que cela dépasserait ses pouvoirs puisqu'elle n'avait pas de modèle. Mais elle le fit ; elle coupa un morceau de carton de la dimension voulue, elle le mit sous un buvard, posa sa main dessus, et, en un instant, elle exécuta la copie demandée. Le colonel Olcott s'empara du portrait et le posa dans un livre qu'il était en train de lire, et qu'il emporta en allant se mettre au lit. Le lendemain matin, le portrait était entièrement effacé ; il ne restait que le nom, écrit au crayon. Une ou deux semaines plus tard, voyant ce carton blanc dans la chambre du colonel Olcott, je le portai à Mme Blavatsky, et lui demandai de faire

reparaître le portrait. Elle accepta, mit le carton sous une autre feuille de papier comme la première fois, posa la main dessus, et bientôt un visage d'homme fut imprimé comme avant, mais cette fois, il fut ineffaçable.

« Dans la pièce du devant, où elle écrivait, il y avait une bibliothèque qui fut placée pendant quelque temps juste en face de son bureau. Sur le sommet, se tenait un hibou empaillé, dont l'œil vitreux et toujours ouvert semblait souvent suivre nos mouvements. Vraiment, je pourrais raconter bien des choses sur cet oiseau mort, mais, comme dit Jacolliot : « Nous avons vu de ces choses qu'on ne raconte pas, de peur que les lecteurs ne vous croient fou… Pourtant, nous les avons vues. » Eh bien ! Au-dessus des portes de la bibliothèque, il y avait un panneau plat, large de cinq centimètres environ, d'un bout à l'autre du meuble. Un soir, nous parlions de magie, comme d'habitude, et des « Frères », quand Madame dit : « Regardez la bibliothèque ! »

« Nous levâmes les yeux aussitôt, et nous vîmes apparaître sur le panneau plat dont j'ai parlé, plusieurs lettres qui semblaient en or, et qui se détachaient sur la surface du bois. Le panneau en était presque couvert. Quand nous regardâmes de plus près, nous vîmes qu'elles étaient bien en or, et ressemblaient à celles que j'avais souvent vues sur ses papiers.

« Cette précipitation de messages ou de phrases se produisait souvent, et je vais en raconter une qui prit place, sous mes yeux et dans mes mains, de façon indiscutable pour moi.

« Un jour, vers quatre heures, je lisais un livre de P. B. Randolph qui venait d'être apporté par un ami du colonel Olcott. J'étais assis à une distance de six pieds de H. P. Blavatsky, qui était occupée à écrire. J'avais soigneusement lu la couverture du livre, mais j'avais oublié le titre exact. Je savais qu'il n'y avait pas un seul mot écrit sur cette page. Comme je commençais à lire le premier paragraphe, j'entendis un son de cloche dans l'air ; je regardai, et je vis les yeux de Mme Blavatsky fixés sur moi.

« Quel livre lisez-vous ? » dit-elle.

« Je regardai la couverture, et j'allai lire tout haut le nom, quand mes yeux furent arrêtés par un message écrit à l'encre à travers le haut de la page que j'avais regardée quelques minutes plus tôt, et que je savais blanche. C'était un message de sept lignes à peu près, et l'encre n'était pas encore sèche. Il contenait un avertissement au sujet du livre. Je suis sûr que lorsque je pris ce volume en mains, il n'y avait pas un mot d'écriture dedans.

« Une autre fois, on avait besoin de l'adresse d'une maison de commerce, à Philadelphie, pour envoyer une lettre par la poste ; personne ne pouvait se rappeler le nom de la rue et le numéro, et on ne pouvait pas trouver d'annuaire de

Philadelphie dans le voisinage. Comme il s'agissait d'une affaire très urgente, quelqu'un proposa d'aller à quatre milles de là, à la grande poste, pour consulter l'annuaire de Philadelphie.

Mais H. P. B. dit : « Attendez un instant, peut-être aurons-nous l'adresse d'une autre façon. » Elle fit un geste de la main, et nous entendîmes aussitôt le signal des cloches dans l'air au-dessus de nos têtes. Nous nous attendions à voir un lourd annuaire se précipiter de l'espace vide sur nos têtes, mais il n'arriva rien de semblable. Elle s'assit, et prit un coupe-papier plat en métal laqué noir des deux côtés, sans aucune peinture. Elle le tenait dans sa main gauche et le touchait doucement de sa main droite, tout en nous regardant avec une expression intense. Quand elle l'eut ainsi frotté quelques instants, des lettres apparurent faiblement sur la surface noire et brillante ; et bientôt l'annonce complète de la maison dont nous désirions l'adresse fut imprimée nettement sur le coupe-papier en lettres dorées, exactement pareille à celle qui était sur les petits buvards qu'on distribue largement en Amérique comme moyen de publicité, — chose que je sus plus tard. En regardant de près, nous vîmes que la rue et le numéro, que nous avions oubliés, étaient précipités très brillamment, alors que les autres mots et les chiffres étaient plus ternes. Mme Blavatsky dit que c'était parce que la pensée de l'opérateur avait été concentrée presque entièrement sur la rue et le numéro, si bien qu'ils étaient reproduits avec beaucoup plus de netteté que le reste de l'annonce, qui était venu par surcroît.

« Tous les objets transportés mystérieusement autour de sa chambre, ou ceux qui y étaient apportés de façon surnaturelle gardaient pendant plus ou moins longtemps une odeur spéciale et agréable. Ce n'était pas toujours la même. Parfois, c'était du bois de santal mélangé à ce que je pris pour de l'essence de roses ; ou bien c'était un parfum oriental inconnu, puis cela ressemblait à l'encens qu'on brûle dans les temples.

« Un jour, elle me demanda si je voudrais sentir encore ce parfum. J'acceptai ; elle prit mon mouchoir dans sa main, le tint quelques instants, et quand elle me le rendit, il était chargé de l'odeur bien connue. Puis, pour me montrer que sa main n'était pas couverte de quelque chose qui aurait pu adhérer au mouchoir, elle me permit d'examiner ses deux mains. Il n'y avait aucun parfum. Mais lorsque je me fus assuré par moi-même qu'aucun objet odoriférant n'était caché dans ses mains, je m'aperçus qu'une de ses mains exhalait un parfum spécial très fort, et que de l'autre s'échappait des volutes d'encens.

« Sur la table où elle écrivit *Isis Dévoilée*, il y avait un petit secrétaire chinois avec beaucoup de petits tiroirs. Quelques tiroirs contenaient des bagatelles, mais d'autres étaient toujours vides. Ce petit meuble était banal, et je l'ai souvent

examiné pour m'assurer qu'il n'y avait pas dedans de trucs ou de systèmes mécaniques ; mais souvent l'un ou l'autre des tiroirs vides servit à faire disparaître plus d'une chose, et souvent aussi, au contraire, fut le lieu d'arrivée de quelque objet qu'on n'avait jamais vu dans l'appartement. J'ai souvent vu H. P. B. y mettre de petites pièces de monnaie, un anneau ou une amulette ; j'y ai mis des choses moi-même, j'ai fermé le tiroir, et, quand je l'ai ouvert presque aussitôt, je n'ai plus rien vu. C'était devenu invisible.

« Des prestidigitateurs habiles ont pu donner cette illusion, mais il faut qu'ils soient aidés par quelqu'un d'autre, ou bien ils vous trompent en vous faisant croire qu'ils ont mis l'objet, sans rien mettre en réalité. Avec H. P. B., il n'y avait aucune préparation. J'ai bien des fois examiné ce secrétaire, et je puis assurer qu'il n'y avait aucun moyen de faire tomber les objets hors des tiroirs ou de les cacher ; ce meuble avait quatre pieds, et il était à quatre centimètres environ au-dessus du bureau, qui était tout à fait plat au-dessous. Plusieurs fois elle a mis devant moi un anneau dans un des tiroirs, puis elle est sortie de la pièce. J'ai regardé le tiroir, j'ai vu que l'anneau y était, et je l'ai refermé. Alors, elle est rentrée et, sans s'approcher du cabinet, elle m'a montré le même anneau à son doigt. J'ai regardé dans le tiroir avant qu'elle le touche, et l'anneau n'y était plus.

« Un jour, Mrs. Elisabeth Thompson, la philanthrope, qui avait beaucoup d'estime pour H. P. B., vint la voir. J'étais présent. Au moment de sortir, la visiteuse demanda à Madame de lui confier un objet qu'elle avait porté sur elle, comme souvenir et comme talisman. Elle accepta, et laissa le choix à la dame, qui hésita un instant. Alors Madame lui dit : « Prenez cette bague. » Et elle ôta l'anneau de son doigt pour le donner à son amie qui le prit et le mit à sa main en admirant les pierres précieuses. Mais je regardais les doigts de H. P. B. et je vis que la bague était toujours à sa main. Pouvant à peine en croire mes yeux, je regardai l'autre. Il n'y avait pas d'erreur, il y avait maintenant deux bagues ; mais la dame ne s'en aperçut pas, et s'en alla, persuadée qu'elle avait la vraie. Quelques jours après, elle la rendit à Madame, qui me dit alors qu'une des deux bagues était une illusion, en me laissant deviner laquelle. Mais je ne pus pas le trouver, car elle glissa l'anneau qu'on lui avait rendu à son doigt, contre l'autre, et les deux ne firent plus qu'un.

« Un soir, plusieurs personnes étaient là après le dîner, et parlaient, naturellement, de théosophie et d'occultisme. H. P. B. était assise à son bureau. Pendant que nous étions tous en train de causer, l'un de nous dit qu'il entendait de la musique, et sortit dans le vestibule, d'où il croyait que cela venait. Pendant qu'il examinait le vestibule, la personne qui était assise près du feu dit qu'au lieu d'être dans le vestibule, une boîte à musique jouait dans le tuyau de la cheminée. Le

visiteur qui était allé dans le corridor revint et dit qu'il n'entendait plus rien ; mais il fut bien étonné de nous trouver tous écoutant près de la cheminée, où il entendit nettement à son tour. Il avait à peine commencé à écouter que la musique entra dans la pièce, et finit très distinctement dans l'air au-dessus de nos têtes. A diverses reprises, j'ai entendu cette musique de bien des façons, et il n'y avait jamais aucun instrument qui puisse la produire.

« Ce soir-là, un peu après, Madame ouvrit un des tiroirs de son secrétaire chinois et en tira un collier oriental fait de perles curieuses. Elle le donna à l'une des dames présentes. Un des visiteurs laissa échapper un regret de ne pas avoir reçu aussi un souvenir. Là-dessus, H. P. B. reprit le collier que la dame tenait toujours dans ses mains, tira une des perles qui se détacha entre ses doigts. Elle la tendit au visiteur, et celui-ci s'écria que ce n'était pas seulement une perle, mais une épingle de cravate, puisqu'une épingle d'or y était solidement attachée. Pendant ce temps, le collier était resté intact, et la dame s'émerveillait de voir qu'une des perles avait pu être arrachée sans le casser.

« J'ai entendu dire que lorsque H. P. B. était une jeune femme, et qu'elle revint dans sa famille après des années d'absence, tous ceux qui l'entouraient étaient stupéfaits et effrayés de voir des objets matériels tels que des tasses, des livres, sa tabatière, une boîte d'allumettes, etc., venir en l'air jusqu'à ses mains quand elle se contentait de les regarder avec attention. Ces histoires de sa jeunesse paraîtront facilement croyables à ceux qui l'ont vue en faire autant chez elle à New York. Ces transports aériens ont été accomplis par de nombreux objets sur son ordre en ma présence. Un soir, j'étais pressé, car je voulais copier un dessin que j'avais fait et je cherchais sur la table un coupe-papier pour frotter le dos du dessin et faire passer l'excès de fusain sur une feuille blanche.

« Pendant que je cherchais, quelqu'un me dit que le dos rond et lisse d'une cuiller serait le meilleur instrument, et je me levai pour aller en chercher une dans la cuisine, à l'autre bout du vestibule. Mais Mme Blavatsky dit : « Ne sortez pas, vous n'avez pas besoin de vous déranger, attendez un instant. » Je m'arrêtai à la porte, et elle, assise dans son fauteuil, leva la main gauche. Aussitôt, une grande cuiller à bouche apparut dans l'air sur le mur d'en face, traversa la pièce et vint dans sa main. Personne n'avait pu la lui lancer, et la salle à manger d'où elle venait était éloignée d'une trentaine de pieds, et deux murs en briques la séparaient de la pièce de devant.

« Dans la pièce voisine, qui avait des murs solides, un portrait à l'aquarelle était suspendu près de la fenêtre, dans un cadre avec un verre. Je venais d'aller dans cette pièce et j'avais regardé le tableau. Il n'y avait que moi dans cette pièce, et ensuite personne n'y entra avant moi. Quand je revins à l'endroit où se tenait

H. P. B., je restai avec elle un moment ; puis elle prit un papier, écrivit quelques mots, et me le donna pour le mettre de côté sans le regarder, ce que je fis. Ensuite, elle me demanda de retourner dans l'autre pièce. J'y allai, et je vis aussitôt que le tableau, que j'avais regardé quelques instants plus tôt, avait été, je ne sais comment, déplacé et cassé. Le verre était en miettes, et le dos du tableau, qui était solidement attaché, avait été ouvert, si bien que l'aquarelle était tombée sur le plancher. Je la vis par terre. Je retournai dans l'autre pièce, et là, je lus ce qui était écrit sur le papier

« Le tableau de … dans la salle à manger vient d'être ouvert ; le verre est en miettes, et la peinture est par terre.

« Un jour, pendant que nous causions ensemble, elle s'arrêta brusquement et me dit : « Un tel est en train de parler de moi à X…, et lui dit ceci… » Je notai l'heure ; à la première occasion, j'appris qu'elle avait vraiment entendu la personne en question dire exactement ce qu'elle m'avait répété, et à l'instant même où elle m'en avait fait part.

« Mon bureau était à trois milles au moins de son appartement. Un jour, vers deux heures de l'après-midi, j'étais assis dans mon bureau en train de lire un document légal, et toute mon attention était fixée sur ce que je lisais. II n'y avait personne d'autre dans le bureau, et d'ailleurs la pièce la plus rapprochée était séparée de moi par une sorte de petite cour ménagée dans la maison pour donner de la lumière aux pièces intérieures. Brusquement, je sentis sur ma main un picotement spécial, qui précédait toujours les choses étranges qui se passaient en présence de H. P. B. ; à ce moment, il tomba du plafond sur le bord de mon bureau, et de là sur le parquet, une note pliée en triangle, que Madame m'envoyait. Elle avait écrit sur l'envers blanc d'un *sutra* ou texte *Jain* imprimé. Le message était de son écriture, et elle avait mis l'adresse elle-même sur le côté imprimé.

« Je me rappelle un phénomène qui fut produit à propos d'un dessin à l'aquarelle représentant un sujet égyptien, que je fis pour elle ; cela illustre ce que les spirites appellent *apport*, ou phénomène qui consiste à faire venir des objets d'un endroit éloigné. Il me fallait certaines couleurs sèches qu'elle n'avait pas dans sa boîte, et comme je devais finir le dessin pendant cette séance, et qu'il n'y avait dans les environs aucune boutique où je puisse les acheter, je me trouvais en face d'un dilemme. Mais elle s'approcha du piano droit, et, tenant la jupe de sa robe de chambre des deux mains, elle reçut dedans dix-sept tubes de couleurs sèches de Winsor et Newton, parmi lesquelles étaient celles qui me manquaient. Il me fallait encore de la poudre d'or ; elle me fit chercher une soucoupe dans la salle à manger, ainsi que la clé de métal de la porte. Elle frotta la clef sur le dessous de

la soucoupe pendant une minute ou deux, puis me rendit le tout, et je trouvai la couleur que je désirais adhérant à la porcelaine. »

Je n'aurais guère osé donner au public le récit qu'on vient de lire, si je n'étais pas convaincu qu'un livre sur Mme Blavatsky est forcément rempli de faits qui dépassent les limites de ce qu'on peut croire en général. Certainement, aucun de ceux qui observèrent les phénomènes qu'elle produit ne peuvent espérer que le public les croira sensés et sincères, lorsqu'ils raconteront leurs expériences. Mais chaque témoin s'appuie sur le témoignage de tous les autres ; et la situation est pleine de difficultés pour les critiques, qui prétendent que tous, sa famille, ses vieux amis, les gens qu'elle a rencontrés par hasard, les intimes de ses dernières années, furent mordus par le désir d'inventer des histoires fausses sur Mme Blavatsky ; ainsi, dans plusieurs parties du monde et à des époques très différentes, tous auraient été victimes d'une hallucination épidémique auprès d'elle, bien qu'ils soient dans un état d'esprit normal pour tout le reste. Pour M. Judge, je l'ai connu intimement pendant ces dernières années, longtemps après les incidents racontés ci-dessus ; et je puis dire que c'est un homme très droit, simple, et convaincu, fidèlement dévoué à la cause théosophique, et, comme il est arrivé à bien d'autres personnes qui avaient été attirées d'abord par Mme Blavatsky, il a obtenu ensuite des expériences personnelles et indépendantes. Beaucoup de personnes qui s'intéressent au mouvement théosophique à Londres le connaissent, et, j'en suis sûr, seraient d'accord avec moi pour parler de lui avec le plus grand respect.

A l'époque fiévreuse pendant laquelle il écrivit ce qu'on a lu, il fit une déposition sous serment devant un magistrat, à l'occasion d'un certain phénomène. Voici ce document :

« Cité et district de New-York, S. S.

« William Q. Judge, après avoir dûment prêté serment, déclare qu'il est avoué et avocat à la barre de l'État de New York ; et qu'il était présent chez Madame H. P. Blavatsky, n° 302, 470 rue Ouest, New York City, quand une discussion s'éleva sur la magie orientale, et en particulier sur le pouvoir que possède un adepte de produire par l'exercice de sa volonté, des phénomènes égalant ou surpassant ceux des médiums. Pour éclairer la discussion, comme elle l'a souvent fait en présence du déposant par d'autres expériences, Mme Blavatsky, sans préparation et en pleine lumière, en la présence et à la vue du déposant, du colonel Olcott et du Dr L. M. Marquette, déchira en deux une feuille de papier ordinaire, et nous demanda quel sujet elle devait y représenter. Ensuite, posant le

papier sur la table, Mme Blavatsky mit dessus la paume de sa main, et, après avoir frotté plusieurs fois le papier d'un mouvement circulaire (pendant moins d'une minute), elle leva la main et donna le papier à examiner au déposant. Sur la surface, blanche un instant plus tôt, il y avait maintenant le portrait remarquable et frappant d'un Fakir hindou représenté en contemplation. Il est maintenant en la possession du colonel Olcott, et le déposant l'a souvent revu. Il affirme que le papier blanc est bien celui sur lequel apparut le portrait, et qu'aucune substitution d'un autre papier n'a été faite et n'était possible. W. Q. Judge. »

« ÉCRIT AVEC SERMENT DEVANT MOI CE 20 MARS 1878,
SAMUEL F. SPEYER, NOTAIRE PUBLIC, DE NEW-YORK. »

A cette déclaration s'ajoute l'attestation d'un autre témoin, par la note suivante :

« Le soussigné, qui est un médecin exerçant sa profession, et qui habite au no 224 de Spring Street, dans la cité de New York a lu la déclaration ci-dessus de M. Judge, et certifie qu'elle contient un exposé exact des faits. Comme il l'a décrit, ce portrait fut exécuté en pleine lumière, et sans fraude possible. De plus, le soussigné déclare que le pouvoir que possède Mme Blavatsky de rendre instantanément objectives les images imprimées dans son cerveau, a été prouvé en d'autres occasions, devant de nombreux témoins, y compris le soussigné ; et, ayant connu intimement cette dame depuis 1873, lorsqu'elle vivait à Paris, chez son frère, le soussigné peut assurer sans réserves que sa moralité est au-dessus de toute critique, et que ses phénomènes ont toujours été produits en dehors de tous les procédés médiumniques, que le soussigné connaît à fond.

« L. M. MARQUETTE, M. D. »

Voilà donc tous les détails au sujet de la production de ce portrait. Voyons maintenant quelle est sa valeur artistique. Les témoins sont bien qualifiés : M. O. Donovan étant l'un des plus célèbres sculpteurs d'Amérique, et, comme on l'assure, un critique d'art expérimenté, et M. Le Clear ayant comme peintre la plus grande renommée.

« A l'éditeur du *Spiritualiste*,

Monsieur, pour rendre service à ceux de vos lecteurs qui seront capables d'en comprendre l'importance, je désire vous faire connaître mon opinion sur un

ouvrage remarquable, que le Colonel Olcott et Mme Blavatsky déclarent avoir été exécuté par elle sans l'aide des moyens physiques habituellement employés par ceux qui veulent parvenir au même résultat. L'œuvre en question, est le petit portrait en blanc et noir d'un Fakir hindou, et Mme Blavatsky assure qu'elle l'a fait uniquement à l'aide de sa force de volonté. Mais les moyens employés ne me regardent pas ; je veux seulement parler, en artiste, et donner aussi le témoignage de M. Thomas Le Clear, l'un de nos plus grands portraitistes, qui a l'expérience de son art depuis plus de cinquante ans : cette œuvre n'aurait pu être exécutée par aucun artiste vivant que nous connaissions. Elle possède toutes les qualités essentielles qui font la beauté des portraits du Titien, de Masaccio, et de Raphaël : c'est-à-dire l'individualité la plus profonde, et par conséquent la largeur et l'unité ; et cela, au plus haut degré de perfection que je puisse concevoir. Je crois pouvoir assurer qu'aucun artiste, après avoir examiné ce portrait avec intelligence, ne serait pas d'accord avec M. Le Clear et moi pour admirer cette œuvre remarquable ; et si elle a été exécutée comme on l'assure, je suis tout à fait incapable d'expliquer ce fait. J'ajoute que ce dessin, ou tout ce qu'on voudra l'appeler, semble à première vue avoir été fait par un lavis à l'encre de Chine ; mais en l'examinant mieux, M. Le Clear et moi n'avons pu l'assimiler à aucun procédé de dessin qui nous soit connu ; les tons noirs semblent faire partie intégrante du papier. J'ai vu bien des dessins qu'on disait avoir été faits grâce à l'influence des esprits ; le moyen employé était très évident, et leur mérite artistique était médiocre ; et certainement aucun de ces dessins ne pourrait soutenir la comparaison avec l'œuvre remarquable que j'ai étudiée.

« WM. R. DONAVAN,
STUDIO BUILDING, 51, 10E, RUE OUEST, NEW-YORK. »

Au Président de la Société Théosophique.

« Cher Monsieur, mon expérience ne m'a guère fait connaître la magie, mais j'ai vu souvent ce qu'on appelle des phénomènes spirites, entre autres les soi-disant dessins d'esprits, que les médiums et leurs amis trouvent très beaux, mais qui, à mon avis, manquent de tout élément artistique.

« Je ne veux pas paraître trop sévère ; mais les cinquante années que j'ai passées à peindre des portraits m'ont peut-être rendu exigeant quand il s'agit de peintures qu'on prétend tenir de source surnaturelle. Cela dit pour servir de préface au sujet de cette lettre.

« J'ai vu en votre possession un portrait noir et blanc, représentant un ascète religieux hindou, qui est absolument unique en son genre. Seul un artiste de valeur extraordinaire pourrait atteindre le degré d'habileté que montre cette œuvre. Il y a là une unité d'exécution très difficile à obtenir, et une originalité prononcée, ainsi qu'une grande largeur. Dans l'ensemble, c'est *original*. Cela donne l'impression d'avoir été fait instantanément, résultat inséparable du grand art. Je ne peux pas découvrir quelle substance a été déposée sur le papier. J'ai cru que c'était du graphite, puis du crayon, puis de l'encre de Chine ; mais à la suite d'un examen minutieux, je ne puis décider. Et tout cas, ce n'est rien de tout cela.

« Si, comme vous me le dites, Mme Blavatsky l'a fait instantanément, tout ce que je peux dire est qu'alors elle possède des pouvoirs artistiques inexplicables autrement que par la magie. Les teintes ne semblent pas avoir été déposées à la surface du papier ordinaire dont elle s'est servie, mais on dirait qu'elles font partie des fibres mêmes du papier. Aucun être humain, quel que soit son génie, n'aurait pu exécuter cette œuvre sans y consacrer beaucoup de temps et un travail opiniâtre ; et, si je suis capable de juger ces choses, aucun médium n'a jamais rien donné qui mérite d'être cité à côté de ceci.

« THOMAS LE CLEAR,
STUDIO BUILDING, 51, 10°, RUE OUEST, NEW-YORK. »

Pendant son séjour en Amérique, le premier fait qui ait attiré l'attention des journaux sur Mme Blavatsky fut la mort et la crémation, sous les auspices de la Société Théosophique, d'un personnage excentrique connu à New York sous le nom de « Baron de Palm ». Parmi ses autres excentricités, il fit peu de temps avant sa mort un testament dans lequel il léguait une fortune considérable à la Société Théosophique ; mais les recherches prouvèrent que la somme indiquée dans ce document n'existait que dans son imagination. Les journaux accusèrent la Société d'avoir acquis une grande richesse en attirant la sympathie de ce millionnaire confiant ; alors qu'en réalité ce qu'il laissa ne suffit pas à payer la cérémonie qu'on fit pour brûler son corps. Mais la Société et Mme Blavatsky furent brusquement célèbres dans la ville.

« Figurez-vous ma surprise… » écrivait-elle à sa sœur.

« Je suis — Dieu me pardonne ! — en train de devenir à la mode, à ce qu'il paraît. J'écris des articles sur l'Esotérisme et le Nirvâna, et on me les paie plus que je n'aurais jamais cru, bien que je n'aie presque pas le temps d'écrire pour de l'argent… Vous pouvez me croire, car *vous* me connaissez, je ne peux pas m'ha-

bituer à l'idée que je puisse écrire convenablement… Si j'étais inconnue, jamais aucun éditeur n'aurait fait attention à moi… Tout cela, c'est de la pose, et de la mode. Heureusement pour les éditeurs, je n'ai jamais été vaniteuse.»

Elle écrit, dans une autre lettre à sa famille:

«Ma parole je ne comprends pas pourquoi vous et les autres gens en général font tant de bruit autour de ce que j'écris, en russe ou en anglais! C'est vrai, pendant les longues années que j'ai vécues loin de la maison, j'ai constamment étudié, et j'ai appris certaines choses. Mais quand j'ai écrit *Isis*, c'était si facile, que ce n'était certes pas un travail, mais un vrai plaisir. Pourquoi me louer pour cela? Quand *on me dit d'écrire*, je m'assieds et j'obéis, et alors j'écris facilement presque sur n'importe quoi, sur la métaphysique, la psychologie, la philosophie, les religions anciennes, la zoologie, les sciences naturelles, que sais-je encore! Je ne me demande jamais: «Est-ce que je peux écrire sur ce sujet?» ou «Suis-je capable d'accomplir cette tâche?» mais seulement je m'assieds et *j'écris*. Pourquoi? Parce que *quelqu'un qui sait tout* me dicte…, mon *maître*, et parfois d'autres que j'ai connus dans mes voyages, il y a longtemps… Je vous en prie, ne croyez pas que j'ai perdu la tête. Vous savez que j'ai déjà fait allusion à ces choses… et je vous le dis sincèrement, toutes les fois que j'écris sur un sujet que je connais peu, ou pas du tout, je m'adresse à *Eux*, et l'un d'eux m'inspire; c'est-à-dire qu'il me permet de copier simplement ce que j'écris sur des manuscrits, et même des imprimés qui passent dans l'air devant mes yeux; et, pendant que cela se passe, je n'ai jamais été *inconsciente* un seul instant… C'est parce que je suis sûre de Sa protection et que j'ai foi en Sa puissance, que j'ai pu devenir si forte mentalement et spirituellement… Et même, je n'ai pas toujours besoin de Lui (le Maître); pendant son absence, lorsqu'il est occupé d'un autre côté, Il éveille en moi ce qui répond à sa science… Alors, ce n'est plus *moi* qui écris, mais mon *Ego intérieur*, mon *moi lumineux* qui pense et qui écrit pour moi. Pensez donc… vous qui me connaissez. Quand ai-je été assez instruite pour écrire de telles choses? D'où vient toute cette science?…

Une autre fois elle écrivit encore à sa sœur:

«Vous ne me croirez peut-être pas, mais je vous assure que je vous dis la stricte vérité; je passe tout mon temps, non pas à écrire *Isis*, mais avec *Isis* elle-même. Je vis comme dans un enchantement continuel; c'est une vie de visions, les yeux ouverts, sans être dans un état de transe qui trompe mes sens. Je suis là, et je

contemple sans cesse la belle déesse. Et pendant qu'elle me découvre la signification secrète de ses secrets, perdus depuis longtemps, d'heure en heure le voile devient plus léger et plus transparent ; il tombe peu à peu, devant mes yeux, je retiens mon haleine, et je peux à peine en croire mes sens !… Pendant plusieurs années, pour que je n'oublie pas ce que j'ai appris ailleurs, on m'a fait avoir toujours sous les yeux ce qu'il faut que je voie. Ainsi, nuit et jour, les images du passé se déroulent à ma vue intérieure. Lentement, glissant en silence comme des images d'un panorama enchanté, les siècles apparaissent l'un après l'autre devant moi… On me fait situer ces vastes périodes par rapport à certains faits historiques, et je *sais* qu'il ne peut y avoir d'erreur. Les races et les nations, les pays et les cités émergent pendant un siècle lointain, puis s'effacent et disparaissent pendant un autre siècle, et la date précise m'est donnée par… L'antiquité la plus reculée cède la place à l'époque historique ; les mythes s'expliquent par des faits réels, et des personnages qui ont réellement existé ; et tous les événements importants, souvent aussi ceux qui n'ont pas d'importance, toutes les révolutions, chaque feuille nouvelle dans le livre de la vie des nations, avec ses débuts, et ses résultats naturels, tout cela reste photographié dans mon esprit comme imprimé en couleurs indélébiles… Quand je pense, et que je regarde mes pensées, je les vois semblables à ces petits bouts de bois de formes et de couleurs diverses, dont on se sert dans le jeu appelé casse-tête ; je les ramasse une par une, et je tâche de les emboîter l'une dans l'autre ; j'en prends une puis je la mets de côté, jusqu'à ce que je trouve celle qui va avec ; et tout cela finit par faire quelque chose de géométriquement correct… Et certes, je refuse tout à fait d'attribuer cela à ma propre science ou à ma mémoire, car je n'aurais jamais trouvé seule ni les prémisses ni les conclusions… Je vous dis sérieusement que je *suis aidée*. Et celui qui m'aide est mon *gourou*… »

A propos du séjour de Mme Blavatsky en Amérique, on peut citer un incident remarquable qui la touche de très près, bien que le fait ne se soit pas produit grâce à ses pouvoirs anormaux.

Le Prince Émile Wittgenstein, un officier russe, et un vieil ami qui la connaissait depuis son enfance, était en correspondance avec elle au moment où elle fonda la Société Théosophique.

Il avait été averti dans des séances spirites qu'une destinée fatale l'attendait s'il prenait part à la guerre sur les bords du Danube, qui était alors menaçante ; Mme Blavatsky reçut de son chef spirituel invisible l'ordre de lui faire savoir qu'au contraire, il serait spécialement protégé pendant cette campagne, et que l'avertissement spirite serait démenti. Ce qui se passa ensuite sera mieux décrit dans

la lettre ci-dessous, que le Prince envoya à un journal anglais dévoué à la cause spirite.

« A l'éditeur du *Spiritualiste*.

« Permettez-moi, pour aider ceux qui croient aux prédictions des esprits, de vous raconter l'histoire de ce qui m'est arrivé l'année dernière, et dont je désire vous parler depuis des mois, sans avoir trouvé le temps de le faire jusqu'à maintenant. Mon récit servira peut-être d'avertissement à quelques personnes trop crédules pour qui n'importe quel message transmis par un médium est parole d'évangile, et qui acceptent trop souvent pour vrai ce qui est peut-être le mensonge d'un esprit espiègle, ou la réflexion de leurs propres pensées et de leurs souhaits. Je crois que la réalisation d'une prédiction est chose tellement exceptionnelle qu'en général on ne devrait jamais ajouter foi à ces prophéties ; on devrait même les éviter autant que possible, de peur qu'elles ne prennent trop d'importance sur notre esprit, notre foi et notre libre volonté.

« Il y a un an et quelques mois, je me préparais à rejoindre notre armée sur le Danube, quand je reçus d'abord une lettre, puis plusieurs autres, envoyées par un excellent ami et par un médium américain puissant ; ils me suppliaient avec instance de ne pas aller à la guerre, car un esprit avait prédit que cette campagne me serait fatale, et avait ordonné à mon correspondant de m'écrire les paroles suivantes : « Prenez garde à la selle de guerre ! Elle causera votre mort, ou pis encore ! »

« J'avoue que ces avertissements répétés n'avaient rien d'agréable, surtout au moment de me mettre en route ; mais je me forçai à ne pas les croire. Ma cousine, la baronne Adelina von Vay, à qui j'avais écrit à ce sujet, m'encouragea dans ma résolution, et je partis.

« Il paraît que cette prédiction fut connue de mes amis théosophes à New York, qui en furent indignés, et décidèrent de faire tous leurs efforts pour qu'elle ne se réalise pas. En particulier l'un des principaux frères de la Société, qui vivait loin de l'Amérique, promit de me protéger contre tout danger par la force de sa volonté.

« Le fait est que, pendant toute la campagne, je n'ai pas vu un seul obus éclater près de moi, et qu'en fait de danger j'aurais aussi bien pu rester à Vevey. J'en étais honteux, et je cherchais plusieurs fois à entendre le mugissement et le sifflement familier qui étaient une musique habituelle pour moi pendant ma jeunesse. Peine perdue ! Toutes les fois que j'arrivais sur le champ de bataille, le feu de l'ennemi s'arrêtait. Je me rappelle le troisième sanglant assaut de Plevna ;

j'étais avec mon ami, votre Colonel Wellesley ; nous nous étions détachés de l'état-major impérial pour aller à cheval vers une de nos batteries qui échangeait un tir formidable avec la redoute de Grivitsa. Dès que nous arrivâmes à la batterie, après avoir laissé nos chevaux en arrière, dans le taillis, les Turcs cessèrent le feu comme par enchantement, pour reprendre seulement quand nous fûmes partis, une demi-heure plus tard, bien que nos canons aient continué à tirer sans interruption. J'ai essayé deux fois de voir le bombardement de Guirgiewo, où toutes les vitres furent brisées, les portes arrachées, les toits effondrés dans la gare, par le tir quotidien de Rutschuk. Je restai là une nuit entière, et une autre fois une demi-journée, toujours avec l'espoir de voir quelque chose. Tout le temps que je passai là, le pays fut aussi tranquille qu'en temps de paix, et le bombardement reprit dès que je fus parti. Quelques jours après mon dernier passage à Guirgiewo, le Colonel Wellesley y vint ; une partie de ses bagages fut détruite par un obus qui pénétra dans la galerie à travers le toit, et mit en pièces deux soldats qui se trouvaient là.

« Je ne peux pas croire que tout cela soit dû seulement au hasard. C'était trop régulier, trop précis pour qu'on puisse l'expliquer ainsi. J'en suis sûr, c'est de la magie — d'autant plus que celui qui me protégea si bien est l'un des plus puissants maîtres de la Science occulte, qu'enseignent les théosophes. Pour faire contraste, je puis raconter le fait suivant, qui arriva pendant la guerre du Danube, en 1854, au siège de Silistria. Un de nos officiers du génie, très distingué, qui dirigeait les travaux d'approche, était un spirite convaincu, et croyait à tout ce qu'il écrivait avec l'aide d'un psychographe, comme si c'était une vraie révélation venue d'esprits supérieurs. Or ces esprits lui avaient prédit qu'il reviendrait de la guerre sain et sauf, et couvert de gloire. Le résultat fut qu'il s'exposa au feu de l'ennemi ouvertement, follement si bien qu'un obus lui arracha la jambe et qu'il mourut quelques semaines plus tard. Voilà la foi que nous pouvons accorder aux prédictions, — et j'espère que mon récit vous intéressera et servira d'avertissement à beaucoup d'autres. Sincèrement à vous,

« (PRINCE) E. WITTGENSTEIN (M. S. T.),
VEVEY (SUISSE), 18 JUIN 1878. »

Ce récit, en dehors de son intérêt, est important parce qu'il montre clairement — ce que savent bien tous ceux qui ont connu Mme Blavatsky à cette époque, — que lorsque la Société Théosophique était à ses tout premiers débuts à New York, elle avait déjà annoncé l'existence des « Frères », que de récents critiques l'ont absurdement accusée d'avoir inventée longtemps après.

La comtesse Wachtmeister, dont le nom reviendra plus tard dans ce récit, m'envoie, de son côté, un aperçu de ce que fit Mme Blavatsky en Amérique, et qui lui fut communiqué par le jeune homme dont il s'agit. Voici ce qu'elle écrit :

« M. Félix Cunningham, jeune Américain très riche, décrit une scène qui eut lieu un soir où il avait été voir Mme Blavatsky en Amérique. Depuis quelque temps, il était terriblement inquiété par des manifestations qui se produisaient en sa propre présence ; les chaises se mettaient à sauter dans la pièce, les couteaux et les fourchettes dansaient sur les tables et les sonnettes résonnaient dans toute la maison ; parfois c'était un tel carillon que le propriétaire lui demandait de s'en aller ; alors, il se mettait à la recherche d'un appartement, où, lorsqu'il y avait habité quelques jours, la même comédie recommençait ; enfin, il devenait une sorte de Juif errant, presque affolé par ses ennemis invisibles. Comme il avait entendu parler des grands pouvoirs anormaux de Mme Blavatsky, il espéra qu'elle pourrait adoucir ses souffrances, et c'est avec un sentiment d'intense curiosité qu'après avoir obtenu de faire la connaissance de cette dame, il entra un soir dans son salon, et la trouva au milieu d'un cercle d'amis, pleins d'admiration. Quand il put enfin s'approcher d'elle, elle le fit asseoir sur le sofa près d'elle, et écouta patiemment la longue histoire de ses misères. Alors, Mme Blavatsky lui expliqua que ces phénomènes étaient dus en partie à sa propre force psychique, et en partie aux efforts des élémentals ; et elle lui dit comment il pourrait, soit se débarrasser de ces ennuis à l'avenir, soit obtenir un contrôle absolu sur ces forces de la nature, et produire des phénomènes à volonté. Cela parut tellement incroyable à M. Cunningham que, tout en gardant son opinion pour lui, il jugea mentalement Mme Blavatsky comme un charlatan, ou une victime de ses illusions. Quelle fut sa stupeur, quelques instants après, lorsqu'elle se tourna vers lui au milieu d'un discours animé entre elle et un professeur sur « le système d'évolution de Darwin » et qu'elle lui dit : « Eh bien, M. Cunningham, vous trouvez que cela ne tient pas debout ? Je vais vous donner une preuve du contraire, si vous voulez. Dites-moi, que voudriez-vous que je vous donne ? Désirez quelque chose, sans le dire tout haut, et vous l'aurez ! » Il pensa à une rose parce qu'il n'y avait pas de fleurs dans la pièce ; et pendant que cette pensée s'imposait à son esprit, son regard fut attiré en haut, et à son grand étonnement, il vit une grande rose épanouie apparaître tout à coup près du plafond ; la fleur descendit vite et sûrement vers lui, la tige passa dans sa boutonnière et quand il ôta la rose pour l'examiner, il trouva qu'elle était fraîchement cueillie, et que la rosée mouillait encore les pétales et les feuilles ; Mme Blavatsky, qui n'avait pas bougé du coin de son sofa, regardait avec amusement l'air stupéfait du jeune homme et lui expli-

qua que pour l'homme qui peut contrôler les élémentals, un tel phénomène est un jeu d'enfant. »

Le *New York Times* a publié récemment, dans son numéro du 2 janvier 1885, des souvenirs intéressants sur le séjour de Mme Blavatsky à New York. L'écrivain, remarquant certaines nouvelles connues à cette époque, qui faisaient comprendre les progrès accomplis par la Société Théosophique dans l'Inde, disait :

« Ces faits intéressent le grand public, d'autant plus qu'ils nous rappellent un aspect bien curieux de la pensée moderne, dont le développement à New York, il y a dix ans, attira vivement l'attention. Les actes de cette étrange Société, dans l'appartement français de la huitième Avenue et de la quarante-septième rue, furent commentés par toute la presse ; et le petit cercle qui se réunissait là eut certainement une influence sur la pensée de certaines classes d'hommes et de femmes.

« Cette influence était sans aucun doute le résultat de l'étrange pouvoir personnel de Mme Blavatsky, cette femme aussi remarquable que Cagliostro lui-même, et qui est aujourd'hui jugée de façon aussi diverse que le célèbre Comte le fut en son temps. La *Pall Mall Gazette* a récemment consacré une demi-colonne à cette dame. Dans notre pays, ceux qui la connaissent peu la traitent invariablement de charlatan. Quand on la connaît un peu mieux, on la prend pour une enthousiaste, savante, mais égarée. Et ceux qui l'ont connue intimement, et qui ont eu le bonheur d'être ses amis, étaient transportés d'admiration et croyaient à ses pouvoirs, ou bien ils étaient profondément intrigués ; et plus leur intimité se prolongeait, plus leur foi était grande et profonde leur perplexité. Celui qui écrit ces lignes était parmi ces derniers. L'observation serrée d'un reporter de New York expérimenté ne parvint pas à lui prouver, pendant plus de deux ans, qu'elle ait commis des supercheries, ou qu'elle s'illusionne elle-même, ou que ses pouvoirs soient réels. L'idée qu'elle a fait des miracles sera repoussée, certes, par tous ceux que le monde trouve sensés ; pourtant, des vingtaines de personnes sont prêtes à jurer actuellement qu'elle en a fait à New York.

« Une dame, dont le frère était un fervent admirateur de cette Russe remarquable, mais qui était elle-même méthodiste convaincue, et tout à fait opposée à la Théosophie (comme on commençait alors à appeler le nouveau courant de pensée), finit par accepter de faire la connaissance de Mme Blavatsky. Elles devinrent amies bien que leurs croyances restent opposées. Un jour, Mme Blavatsky donna à l'autre dame un collier de perles merveilleusement sculptées, faites d'une étrange substance qui ressemblait à un bois dur, mais qui n'en était pas. « Portez-le vous-même », dit-elle, « si vous laissez quelqu'un d'autre le prendre, il disparaîtra. » La dame le porta constamment pendant plus d'un an. Puis elle quitta la ville. Un

jour son petit enfant, qui était malade et agité, pleurait et voulait les perles. Elle les lui donna, se moquant à moitié de son hésitation. L'enfant les mit autour de son cou, et sembla content de son nouveau jouet, pendant que la mère le laissait pour faire quelque ouvrage domestique. Au bout de quelques instants, l'enfant se mit à pleurer, et sa mère vit que presque un tiers des perles avaient fondu et étaient chaudes, et le cou de l'enfant montrait des marques de brûlure. C'est elle qui raconte cette histoire, et elle s'empresse de déclarer qu'elle ne croit pas à « ces choses-là ».

« On pourrait raconter des douzaines d'histoires semblables, et chaque fois un témoin honorable pourrait jurer que c'est vrai. Pourtant, ce n'est pas par des trucs ou des miracles, quel que soit le nom que leur donnera le lecteur, que Mme Blavatsky influença la pensée actuelle. C'est par la force de sa personnalité, la vigueur de son intelligence, l'indépendance et la largeur de sa pensée, l'abondance et la clarté de ses moyens d'expression. Ses qualités mentales étaient aussi remarquables que son aspect. Personne n'a jamais été plus impétueux et plus impulsif qu'elle. Elle était généreuse et hospitalière à un point exagéré. Sa maison était le temple de la liberté pour ses amis ; dans sa façon de vivre elle n'avait rien de somptueux et de prétentieux, mais elle vivait bien et recevait constamment. Elle semblait physiquement indolente, mais c'était à cause de sa grosseur qui lui rendait pénible tout effort corporel. On ne pouvait trouver aucune indolence mentale dans sa conversation, et si jamais on l'avait accusée de ce défaut, la publication *d'Isis Dévoilée*, son travail sur les mystères et les religions de l'Orient, l'aurait disculpée. Sans rechercher à discuter la valeur de ce livre, on peut dire qu'il représente un très grand travail.

Dans ses amitiés, Mme Blavatsky était fidèle et extrêmement dévouée. Naturellement confiante, elle s'était laissée tromper si souvent qu'elle apprit à restreindre le nombre de ceux qui l'entouraient ; mais jusqu'à son départ d'Amérique, elle fut capable de se faire tromper par ceux qui voulaient s'en donner la peine.

« Elle ne se souciait pas des conventions, et elle était fière de porter cette insouciance à l'extrême. Quand elle était en colère, elle jurait comme un sapeur, et souvent elle employait par plaisanterie des expressions qui ne servaient qu'à montrer son mépris des usages habituels. Elle appartient, dit-on, à une grande famille de Russie ; son milieu et son éducation en font non seulement une femme distinguée, mais même aristocrate. En rejetant, comme elle l'a fait, les croyances traditionnelles de sa famille, elle a rejeté aussi tout le système de civilisation européen. Du moins pendant son séjour en Amérique, car l'auteur ne prétend pas connaître autre chose d'elle que ce qu'elle vit alors, elle protesta vigoureuse-

ment contre notre civilisation… Elle s'attira ainsi des critiques impitoyables, et d'un point de vue civilisé, elle les avait certainement méritées.

« Ceux qui la connaissent bien la croient absolument incapable d'un acte mesquin ou malhonnête. »

Ensuite l'auteur cite l'opinion que Mme Blavatsky avait l'habitude d'exprimer au sujet du spiritisme.

« Les phénomènes connus sont peut-être souvent des supercheries. Peut-être n'y en a-t-il pas un sur cent qui soit vraiment dû à la communication des esprits, mais le centième ne doit pas être jugé d'après les autres. Celui-là a le droit d'être examiné scientifiquement, et si les hommes de science ne l'examinent pas, c'est parce qu'ils ont peur. Les médiums ne peuvent pas me tromper. J'en sais plus qu'eux là-dessus. J'ai vécu pendant quatre ans en Orient, dans différents pays, et j'ai vu des choses plus extraordinaires que tout ce qu'ils peuvent faire. Tout l'univers est plein d'esprits — c'est absurde de croire que nous sommes les seuls êtres intelligents du monde. Je crois qu'il y a un esprit latent dans toute matière. Je crois presque aux esprits des éléments. Mais tous sont régis par des lois naturelles. Même lorsqu'on croit être en présence d'une violation de ces lois, cela vient de ce qu'on a mal compris les lois. On raconte que dans certaines maladies nerveuses, les patients ont été soulevés au-dessus de leur lit par un pouvoir inexplicable et qu'il était impossible de les faire redescendre. On a remarqué que dans ce cas ils flottent, les pieds en avant, poussés par les courants d'air de la pièce. Ce n'est pas un prodige lorsqu'on sait que la loi de la gravitation ne peut s'expliquer rationnellement que par rapport aux lois magnétiques, comme Newton a essayé de le montrer, mais le monde n'a pas voulu accepter cette idée.

« Le monde est en train d'apprendre rapidement à connaître des choses qui étaient connues il y a des siècles, et qui ont été étouffées par la superstition des théologiens », disait-elle aussi. « L'Église condamne la divination, et pourtant c'est par la divination qu'elle a choisi les quatre Évangiles canoniques de Matthieu, Marc, Luc et Jean. Au concile de Nicée, on a pris une centaine de livres, et on les a mis debout ; ceux qui sont tombés ont été rejetés comme faux, et ceux qui sont restés droits, les quatre qu'on connaît, ont été déclarés vrais, car on n'a pas trouvé d'autre moyen de trancher la question. Et sur les 318 membres du Concile, deux seulement, Eusèbe, le grand faussaire, et l'Empereur Constantin, savaient lire. »

« Elle parlait ainsi pendant des heures quand on savait l'écouter, et elle parlait toujours « comme ceux qui ont de l'autorité ». Il n'est donc pas étonnant que son modeste appartement ait été un terrain de rencontre pour le plus étrange groupe de penseurs originaux que New York ait jamais contenu. Ceux qui venaient la

voir n'étaient pas tous d'accord avec elle. En réalité, quelques-uns seulement acceptaient ses enseignements avec foi. Parmi ses amis, et parmi ceux qui firent partie de sa Société Théosophique, il y en avait beaucoup qui affirmaient peu et qui ne niaient rien.

« Les prodiges qu'on discutait et qui se manifestaient chez Mme Blavatsky n'étaient, pour la plupart des visiteurs, qu'un aliment pour leur pensée. Lorsque les sons de cloche de « l'esprit domestique » invisible Pou Dhi étaient entendus par des vingtaines de personnes différentes, ce phénomène décrit par M. Sinnett dans *Le Monde occulte* rencontrait sans doute de la part des sceptiques obstinés une ironie amusée ; tandis que ceux qui étaient disposés à croire s'émerveillaient. Mais les sceptiques eux-mêmes, quand on les poussait à bout, finissaient par hausser les épaules et dire : « Cela peut être un esprit. Je ne sais ce que c'est ». Si la discussion passait à quelque merveille de la magie orientale, ou quelque doctrine fantaisiste de la mythologie orientale, il y avait toujours là quelqu'un qui avait été témoin de la magie, et qui croyait à la mythologie, et personne n'était assez hardi pour nier ce qui était affirmé, bien qu'on s'en moquât parfois beaucoup. Très sensible aux moqueries et aux calomnies personnelles, Mme Blavatsky était vraiment large dans ses opinions, et laissait discuter ses croyances aussi librement qu'elle discutait celles des autres.

« Elle occupait un modeste appartement de sept ou huit pièces dans la quarante-septième rue Ouest, arrangé simplement et confortablement ; mais il était difficile de juger ce qu'était le mobilier, car toutes les pièces et surtout les salons, étaient couvertes, jonchées de curiosités de toute sorte. Il y avait d'énormes palmes, des singes empaillés, des têtes de tigres, des pipes et des vases orientaux, des idoles et des cigarettes, des moineaux javanais, des manuscrits, des pendules à coucou, et toute une quantité d'objets mêlés ensemble, qu'on n'a pas l'habitude de voir dans le salon d'une dame. »

CHAPITRE IX
INSTALLATION EN INDE

Si on se place au point de vue du sens commun, il ne semble pas que le long séjour de Mme Blavatsky en Amérique ait été une bonne préparation pour sa résidence dans l'Inde. Et pourtant, dès le début, sa mission théosophique avait l'Inde pour but. Elle arriva, imbue de préjugés déraisonnables contre la population anglaise de l'Inde; et peut-être cette hostilité a-t-elle été plus utile à la cause qu'elle servait qu'elle ne lui a fait de mal. Malheureusement, il n'y a pas encore de vraie compréhension entre les deux races dans l'Inde. Chacune voit les pires défauts de l'autre, et juge mal ses qualités. La responsabilité de cet état de choses est sans doute à peu près égale des deux côtés; et après tout, Mme Blavatsky, qui voulait obtenir la sympathie chaleureuse des Hindous, n'a pas été arrêtée, autant que je l'ai cru parfois, par son attitude, qui semblait presque destinée à exaspérer les Européens. Cet antagonisme des races, où elle prit parti trop vite, a dû attirer à elle les Hindous, lorsqu'ils ont vu qu'elle n'était pas en termes intimes et amicaux avec la société anglo-hindoue.

Quoi qu'il en soit, Mme Blavatsky vint dans l'Inde pour planter la Société Théosophique dans le sol où elle devait fleurir; et pour accomplir cette tâche, elle était abondamment armée d'idées fausses sur la situation sociale du pays — chose qu'on peut juger bonne ou mauvaise, comme on voudra. On ne pouvait pas lui reprocher de vouloir se mêler activement de la politique; et, à ce propos, bien qu'elle se soit méprise sur le vrai caractère du gouvernement anglais à cette époque, elle était moins partiale en politique que pour le reste; car elle admettait que, si mauvais qu'il soit, le gouvernement anglais était de beaucoup le meilleur que l'Inde puisse avoir dans son état actuel de dégénérescence, à côté de sa splendeur de l'ère aryenne. Mme Blavatsky était toujours prête à s'enflammer lorsqu'on parlait du mal fait aux Hindous; et la presse hindoue ne demande qu'à répandre les histoires de leurs malheurs. Comme Mme Blavatsky vécut d'abord dans une société presque entièrement hindoue quand elle arriva dans le pays, elle accepta beaucoup d'idées qui firent l'objet de vives discussions entre elle et moi, quand je fis sa connaissance.

Nous nous sommes rencontrés à la fin de l'année 1879. Au début de cette année, elle était arrivée à Bombay avec le colonel Olcott et deux autres personnes;

ces dernières prétendaient être théosophes, mais elles se séparèrent bientôt de la Société, dans des circonstances telles, qu'on peut dater de ce moment la longue série de troubles qui ont accompagné la marche du mouvement théosophique. Je ne les ai jamais connues ; mais il semble qu'à la place de Mme Blavatsky quelqu'un de sensé n'aurait jamais pris de tels compagnons pour l'aider dans ce qu'elle entreprenait. Les quatre voyageurs, si étrangement assortis, s'installèrent dans un quartier indigène de Bombay et parurent aussitôt suspects aux autorités. Leurs voyages dans le pays et dans les États hindous voisins ne cadraient pas avec les habitudes européennes ordinaires, et ils furent surveillés comme il est naturel dans un pays où il faut protéger de grands intérêts contre des intrigues étrangères possibles.

Mais les Anglais sont maladroits pour les surveillances de police — du reste pas plus dans l'Inde qu'ailleurs. Ils observèrent tous les mouvements de Mme Blavatsky et du colonel Olcott de façon absurde et très apparente pour les intéressés, qui n'auraient jamais dû s'en douter, si cela avait été vraiment important. Mme Blavatsky, devant l'insulte que cet espionnage lui infligeait, s'indignait avec l'intensité qu'elle met à tout. Pour moi, quand nous nous amusions plus tard au récit de ses aventures, je lui ai souvent dit qu'elle me faisait beaucoup moins pitié que le malheureux policier chargé de l'espionner. Elle le poursuivait de ses sarcasmes, pendant que lui, accomplissant son fastidieux devoir, la poursuivait dans ses voyages capricieux et incertains. Elle lui offrait des sacs de lettres à examiner ; elle le plaignait d'avoir une triste destinée, qui le condamnait à jouer le rôle d'un « mouchard ». D'après ce que j'ai entendu dire alors à Simla, je crois que le Gouvernement de Bombay a reçu des autorités supérieures des compliments très peu flatteurs sur la façon dont cette affaire fut menée. En tout cas, on vit bientôt qu'on s'était trompé sur le but des Théosophes, et le Gouvernement local reçut l'ordre de ne plus s'occuper d'eux.

J'avais été en correspondance avec le colonel Olcott et Mme Blavatsky pendant l'été, en partie à cause de cette histoire. Leur arrivée dans l'Inde avait été annoncée par quelques articles de journaux, indiquant vaguement que Mme Blavatsky était une personne extraordinaire, qui jouait un rôle dans le développement moderne de la « Magie ». Je connaissais aussi son grand livre, *Isis Dévoilée*, et naturellement je m'intéressais à l'auteur. Nos relations commencèrent par certaines remarques publiées dans le *Pioneer*, dont j'étais alors éditeur. Nous nous entendîmes par lettres pendant l'été, et elle vint à Allahabad me voir ainsi que ma femme dans notre maison d'hiver, en décembre 1879.

Je me rappelle bien son arrivée, un matin ; j'avais été l'attendre à la gare. En ce temps-là, les trains de Bombay étaient à Allahabad de très bonne heure ; et

c'était le moment du *chota hazree* ou premier déjeuner, quand j'amenai mes invités chez moi. D'après ses dernières lettres, elle avait peur que nous ayons sur elle des conceptions idéales que la réalité détruirait ; et elle avait fait son portrait sans pitié, nous déclarant qu'elle était un vieil « hippopotame » malappris, qui n'était pas fait pour vivre avec des gens civilisés. Mais ces paroles, pleines d'humour, trahissaient sa vive intelligence, ce qui détruisit l'effet de ses avertissements. Ses manières rudes, dont on nous avait tant parlé, n'avaient rien de bien inquiétant ; mais je me rappelle avoir beaucoup ri quand, une semaine ou deux plus tard le colonel Olcott nous informa gravement que Madame s'était imposé « une grande contrainte » jusqu'alors. Ce n'était pas l'impression qu'elle nous avait donnée, à ma femme et à moi ; mais nous avions déjà appris à trouver sa conversation plus qu'intéressante.

Je n'oserais pas affirmer que nos nouveaux amis firent bonne impression autour de nous, à Allahabad, sur nos relations. La Société anglo-hindoue tient beaucoup aux conventions sociales ; et Mme Blavatsky s'en écartait trop violemment, de bien des façons, pour être admise avec empressement dans les milieux anglo-hindous. Mais aussi, pendant qu'elle vivait sous notre toit, elle se fit des amis inappréciables parmi nos relations. Tous ceux qui la connurent, et qui étaient capables d'apprécier une conversation vive et variée, des anecdotes brillantes, le charme d'une voisine de table, l'admiraient hautement et recherchaient sa société. Son charme à table n'a rien à voir, bien entendu, avec celui d'un « bon vivant », car sa haine pour l'alcool sous toutes ses formes était presque une phobie ; elle était parfois gênante lorsqu'elle blâmait violemment ceux qui prenaient même très peu de vin. A propos de ce détail, je vais montrer comment Mme Blavatsky est victime des mensonges les plus incroyables, en citant une déclaration faite tout récemment à Londres par un ancien Anglo-Hindou. Il ou elle, — et je suis heureux de dire que je ne sais pas qui il ou elle est, et que je ne me soucie pas de le savoir, — dit à celui qui me le rapporta, qu'il ou elle avait vu de ses yeux Mme Blavatsky *ivre* à Simla. Comme je sais qu'elle est d'une sobriété absolue, non seulement par principe (pour son développement occulte) mais aussi par goût, puisqu'elle a absolument horreur de l'alcool, et comme elle n'a jamais habité à Simla aucune autre maison que la mienne, où j'étais en même temps qu'elle, — cette déclaration a autant de valeur pour moi que si on gratifiait Mme Blavatsky, pendant son séjour à Simla, de deux têtes, comme le fameux « Rossignol ».

Je voudrais donner à mes lecteurs une idée de Mme Blavatsky telle que je l'ai connue, et cela le plus complètement possible, sans hésiter à montrer les ombres du tableau. Sa première visite ne fut pas un succès absolu. Sa susceptibilité,

parfois amusante, était parfois aussi irritante ; lorsqu'elle était mécontente, elle exprimait son impatience par des tirades véhémentes et bruyantes à l'adresse du Colonel Olcott, qui était alors au début de son apprentissage dans ce qu'elle appelait irrévérencieusement « l'affaire occulte ». Le moindre discernement aurait suffi à révéler que ses manières brusques et son mépris des convenances étaient le résultat d'une révolte volontaire contre les habitudes de la société raffinée, et non pas de l'ignorance. Mais cette révolte était souvent très violente : elle colorait son langage d'explétifs de toute sorte ; c'était parfois spirituel et amusant ; mais d'autres fois, elle employait sans raison des mots très forts, dont nous aurions tous préféré qu'elle ne se serve pas. Elle n'avait aucune des qualités extérieures qu'on s'attend à trouver dans un instructeur spirituel ; comment pouvait-elle en même temps être assez philosophe pour avoir renoncé au monde afin de faire des progrès spirituels, et être capable de se mettre dans une rage folle pour un ennemi quelconque, — ce fut là un profond mystère pour nous, pendant longtemps. Je puis seulement maintenant l'expliquer en partie, parce que j'ai reçu des informations sur certaines lois psychologiques curieuses, auxquelles n'échappent pas les initiés aux mystères occultes, lorsqu'ils se trouvent dans les mêmes conditions qu'elle. Très lentement, et malgré elle, malgré des actes maladroits de sa part, qui firent durer des soupçons qu'elle aurait pu détruire facilement si elle avait eu le calme de les comprendre, nous sommes arrivés à apprécier la réalité des forces occultes invisibles qui étaient derrière elle.

Il est inutile que je donne ici un récit détaillé des prodiges occultes accomplis par Mme Blavatsky pendant les nombreuses visites qu'elle nous fit à Allahabad et à Simla. On les trouvera, la plupart, dans *Le Monde Occulte*. Ce qui se passa pendant sa première visite n'a pas grande importance ; et l'absence de précautions qui auraient pu prouver la réalité de ses actes, fit qu'ils étaient plus qu'inutiles. Ma femme et moi observions patiemment, et nous ne nous hâtions pas de conclure ; nous sommes arrivés, avec le temps, au résultat que nous cherchions ; mais nos visiteurs, surtout lorsqu'ils étaient portés vers le matérialisme, jugeaient tout ce que Mme Blavatsky pouvait faire d'anormal en apparence, comme des tours de passe-passe, et ne lui cachaient guère leur impression. Le résultat était que, nos invités partis, la soirée se terminait par une tempête. Cette accusation de tromper ses amis par des trucs habiles la blessait toujours comme une piqûre de scorpion, et faisait jaillir un torrent d'imprécations passionnées contre la cruauté et la fausseté d'une telle idée ; elle se défendait avec tant de violence que ceux qui l'écoutaient étaient plutôt disposés à voir leurs soupçons confirmés que supprimés.

Mes souvenirs de ce temps-là me rappellent bien des portraits d'elle, comme

je l'ai vue, selon la disposition de ses nerfs et de son caractère. Je me la rappelle rouge, parlant beaucoup, déclamant trop fort sur ceux qui l'avaient mal jugée, elle ou sa Société ; ou je la vois tranquille, accueillante, donnant libre cours à sa conversation intéressante sur l'antiquité mexicaine, ou l'Égypte, ou le Pérou, et montrant les connaissances les plus variées et les plus profondes, ainsi qu'une mémoire des noms, des lieux, et des théories archéologiques dont elle parlait, qui captivait son auditoire. Puis aussi je me rappelle l'avoir entendue raconter des anecdotes de sa jeunesse, de mystérieuses aventures, des histoires de la société russe, d'une façon si piquante, si vive, et si parfaite, qu'elle faisait la joie de tous ceux qui l'entendaient.

Je n'arrivai pas, en ce temps-là, à deviner son âge exactement : et comme la vie dure qu'elle avait menée avait laissé des traces sur son visage et son teint, et comme elle faisait vaguement allusion à un passé lointain, j'avais une tendance à la vieillir de plusieurs années. Elle n'aimait pas dire son âge véritable ; ce n'était pas par vanité, comme certaines dames ; mais elle était embarrassée pour des raisons occultes. Les initiés en occultisme considèrent comme un fait trompeur l'âge du corps où une entité humaine peut résider ou fonctionner ; et les *chélas* qui sont soumis à des règles strictes doivent, à ce que je crois, ne jamais dire leur âge. Dans le cas de Mme Blavatsky, le problème était assez compliqué parce que, quelques années avant que je fasse sa connaissance, elle avait grossi au point de devenir énorme.

M. A. O. Hume, qui s'était trouvé mêlé, de diverses façons, au début du mouvement théosophique dans l'Inde, et à ses phases récentes, était à Allahabad quand Mme Blavatsky y vint pour la première fois ; il avait un poste dans l'Administration des finances du N. W. P. et il s'intéressa beaucoup à notre visiteuse remarquable. Un après-midi, il présida une réunion publique dans le Mayo Hall, où le Colonel Olcott fit une conférence sur la Théosophie ; on lira avec plaisir un passage du bref discours que M. Hume fit à cette occasion, et qui montre dans un langage plein de charme, comment à cette époque se présentait la Théosophie.

« Voici ce que j'ai appris sur la Société : c'est que le premier but fondamental de son existence est de créer une sorte de confrérie dans laquelle, oubliant toute distinction de race et de nationalité, de caste et de croyance, tous les hommes bons et sincères, tous ceux qui aiment la science, tous ceux qui aiment la vérité, tous ceux qui aiment les hommes, pourront se rencontrer en frères et travailler la main dans la main pour faire avancer la lumière et le progrès. Cette noble idée doit-elle jamais germer et donner des fruits pratiques ? — est-ce un rêve splendide, qui a hanté tant de grands esprits de tous les siècles ? — Le verra-t-on

jamais émerger des domaines nuageux de l'Utopie pour être baigné par le grand soleil de la réalité ? Personne ne peut le savoir encore. Nombreux et merveilleux sont les changements et les développements dont le passé a été témoin ; ce qui était impossible pour un siècle était devenu une vérité banale pour le suivant : qui donc oserait dire que l'avenir ne réserve pas à l'humanité autant de surprises que le passé lui en a donné, et peut-être cet idéal est-il une de ces surprises. Quel que soit le succès de ceux qui s'efforcent d'y parvenir, il y a une chose dont nous sommes sûrs : c'est que jamais aucune œuvre cherchant honnêtement le bien, n'a été tout à fait stérile. Peut-être les fruits mettront-ils longtemps à mûrir ; peut-être les travailleurs auront-ils disparu depuis longtemps quand le monde verra la moisson qu'ils ont préparée ; peut-être même le monde ne saura-t-il jamais bien ce qu'ils ont fait pour lui ; mais le bon travail demeure, impérissable, éternel. Ceux qui l'ont accompli ont été forcément purifiés et élevés par leurs efforts ; la communauté dans laquelle ils ont vécu et peiné en a certainement profité directement ou indirectement — et, par conséquent, le monde entier y a gagné. Pour cette raison, même s'il n'y en avait pas d'autre, nous devons avoir de la sympathie pour les Théosophes. »

A cette époque, les difficultés qui attendaient les Théosophes sur leur chemin étaient insoupçonnées ; le mouvement semblait avancer joyeusement, beaucoup de mains amies se tendaient pour l'aider, et la tranquillité des chefs n'était troublée que par des disputes sans importance parmi les membres du centre de Bombay. Mais Mme Blavatsky grossissait toujours les ennuis passagers, et sa vie en était assombrie. Le Colonel Olcott parla dans le meeting que M. Hume ouvrit par les paroles qu'on vient de citer. Mais parmi son auditoire, quelqu'un (et c'était sa distinguée collègue) ne goûta pas sa conférence ; à peine avions-nous quitté la salle de réunion pour rentrer en voiture, qu'elle l'accabla de reproches avec une amertume excessive. En entendant ces paroles indignées pendant la soirée, on aurait cru que les aspirations de sa vie étaient compromises ; pourtant, cette réunion et ce discours, qui ne m'ont pas paru manqués, n'avaient pas grande importance pour le développement de la Société. Le Colonel Olcott supportait cette mauvaise humeur avec un courage admirable ; c'était pour lui une partie du stage de probation occulte qui lui permettrait de devenir *chéla*. Malgré cette conduite exaspérante, Mme Blavatsky avait un étrange pouvoir pour conquérir l'affection. Elle était chaleureusement affectueuse, elle l'est encore, et elle le sera toute sa vie, malgré les désappointements cruels et les épreuves, la maladie et les souffrances de ces dernières années, ses regrets poignants devant les fautes irrémédiables qui ont compromis le succès de sa cause, et malgré l'injustice qui la fait se révolter passionnément, lorsque le monde incorrigible écoute avec complaisance les in-

ventions de ses ennemis, ou que les journaux superficiels se moquent des prodiges qu'elle accomplit, comme si elle était un charlatan ou un imposteur. Malgré tout cela, le prestige de ses pouvoirs occultes, bien qu'il soit devenu incertain et capricieux, fait qu'elle excite un grand intérêt chez ceux qui sont sortis du marais de l'incrédulité matérialiste envers elle ; et ceux qui ont une tendance vers le mysticisme éprouvent souvent une sorte de vénération pour sa puissance, bien qu'elle la dissimule parfois sous une enveloppe étrangement repoussante. Ainsi parmi tous ceux qui la connurent dans l'Inde, grâce à nous, beaucoup finirent par nouer une bonne amitié avec elle, sans s'occuper de ses manières brusques et de ses orages.

Mme Blavatsky vint nous voir une seconde fois à Simla pendant l'automne de 1880 ; c'est alors que se passèrent la plupart des phénomènes décrits dans *Le Monde Occulte*. Bien plus qu'à son arrivée dans l'Inde, elle était disposée à chercher parmi les Européens de la sympathie et de l'aide pour le mouvement qu'elle lançait. Elle avait appris la leçon que doivent apprendre, tôt ou tard, les meilleurs amis de l'Inde, s'ils sont en contact avec la réalité ; c'est que pour faire un travail *pratique*, les indigènes ont besoin d'être dirigés par les Européens. Même lorsqu'il s'agit de faire revivre la philosophie hindoue, l'œuvre languit si on en confie toute l'administration à des indigènes. Mme Blavatsky vint donc à Simla, disposée à voir du monde. Elle protestait contre « les niaiseries du qu'en-dira-t-on », (c'était une de ses phrases habituelles) ; mais pour servir sa cause, il lui arrivait de condescendre quelquefois à ôter la robe de chambre de flanelle rouge dont elle aimait s'envelopper, et à venir, couverte de soie, supporter les odeurs antipathiques du champagne et du sherry. Naturellement, en dehors d'un cercle très étroit, ses prodiges ne parvenaient aucunement à éveiller un désir intelligent de connaître les grandes lois psychiques de la nature qui les rendaient possibles ; c'est pourtant dans ce but qu'elle les accomplissait. On ne peut pas comprendre Mme Blavatsky si on n'admet pas l'hypothèse qu'elle était l'agent visible de ses Maîtres occultes inconnus. Son caractère, tel que je l'ai décrit, lorsqu'on le jugeait superficiellement, empêchait de croire qu'elle ait une grande valeur morale, et qu'elle cherche à guider les autres vers une vie spirituelle plus élevée. Son émotion intérieure, et les efforts qu'elle faisait pour accomplir un exploit occulte, la rendaient trop passionnée lorsqu'elle repoussait les soupçons ; elle les fortifiait par ses protestations. Elle se rendait souvent compte qu'elle échouait, et les gens la quittaient intrigués, en se demandant vaguement comment elle faisait ses « tours » ; elle voulait renoncer à toutes ces choses, elle affirmait violemment sa résolution de ne plus jamais, sous aucun prétexte, produire de phénomènes pour une époque aussi railleuse, aussi aveugle et matérialiste ; et, chaque fois,

poussée par la joie de manier les étranges forces qu'elle possédait, elle commettait les mêmes fautes, elle exécutait à la hâte un nouveau prodige lorsqu'elle en sentait le pouvoir en elle ; et elle ne s'occupait pas des conditions dans lesquelles elle aurait dû l'accomplir, si elle ne voulait pas aggraver la méfiance qui la faisait tant souffrir, dans sa colère folle. Cependant si on reconnaît en elle un être inégal et imparfait, mais fidèle et brillamment doué, guidé par des Maîtres occultes qui lui font sonder les intuitions spirituelles du monde dans lequel elle vit, alors tout s'explique ; on comprend l'incohérence apparente de son caractère et de ses actes, et on apprécie les meilleurs côtés de sa nature.

Les disputes qui se sont élevées pendant ces dernières années sur l'authenticité des phénomènes de Mme Blavatsky ont causé tant de trouble et d'exaspération, que les Théosophes sont généralement disposés à blâmer sa méthode, qui était de se servir de ses prodiges pour faire connaître au monde la haute philosophie spirituelle de la « Doctrine Esotérique ». Il est facile d'être sage après coup ; il est facile de voir, qu'en Europe du moins, là où les idées nouvelles sont mieux reçues lorsqu'elles se présentent d'une façon purement intellectuelle, la situation de la Théosophie, telle que la comprennent ceux qui lui sont le plus dévoués, serait plus forte si elle n'avait pas derrière elle les phénomènes de Mme Blavatsky. Mais, pour ma part, je suis loin de penser que l'idée était mauvaise d'éveiller l'attention du monde sur le pouvoir qu'a tout homme d'élever et d'élargir sa nature intérieure et ses forces par l'étude de l'occultisme ; et pour parvenir à ce but, montrer les résultats que peut donner cette étude. Certes, il est évident que Mme Blavatsky a souvent mal appliqué cette idée ; et elle subit la prompte rétribution des choses, en souffrant des calomnies qui ont été accumulées sur elle, cela aussi est certain. Mais si on observe tout cela avec calme, on verra que malgré toutes ses erreurs, elle a jeté dans le courant de pensée du monde un flot d'idées sur l'évolution spirituelle de l'homme ; si bien que de nombreux penseurs travaillent maintenant, grâce à ces idées, dans un oubli profond et ingrat de celle qui les a répandues. Les échecs et les erreurs de Mme Blavatsky nous crèvent les yeux ; ils sont criés par tous les journaux, qui la traitent d'imposteur, et proclamés (c'est une ironie du sort) par une société qui s'est rendue ridicule en étudiant un épisode de sa vie, comme si le développement psychique était une sorte de quincaillerie, et comme si un observateur assez fin pouvait exprimer en millimètres les mystères profonds de la Nature. Mais ses *succès* ne sont visibles que pour ceux qui ont des yeux pour voir, et une intelligence éclairée pour comprendre.

Et, de même que l'histoire de son œuvre renferme des pages très différentes, de même aussi la personnalité extérieure de Mme Blavatsky est inégale. J'ai beaucoup parlé de son impétuosité, de ses exagérations en paroles et en manières ; j'ai

dit comment elle pouvait se mettre dans une colère folle, pendant des heures, à propos d'une bagatelle qui aurait à peine attiré l'attention d'un tempérament plus flegmatique et plus indifférent. Mais il faut bien comprendre aussi que, presque à n'importe quel moment, si l'on fait appel à son intelligence philosophique, sa pensée sera aussitôt détournée ; et, pendant, des heures aussi ceux qui savent l'apprécier peuvent puiser dans son vaste *stock* de connaissances sur les religions et la mythologie de l'Orient, la métaphysique subtile du symbolisme hindou et bouddhiste, ou même sur la doctrine ésotérique, ou du moins, ce qui en a été révélé au public récemment. Même lorsqu'elle est en train de se lamenter passionnément à propos d'une ironie choquante trouvée dans un journal ou dans une lettre, avec une véhémence qui serait justifiée par une catastrophe irréparable, il suffit de faire allusion à un problème inexpliqué de la cosmogonie ésotérique, à une doctrine orientale mal interprétée par un orientaliste européen, pour changer la direction de son activité mentale, et lui faire oublier pour quelque temps son ennui passager.

L'histoire du séjour de Mme Blavatsky dans l'Inde se confond avec l'histoire de la Société Théosophique. Elle lui consacra tous ses efforts directement, ou indirectement ; je dis indirectement parce qu'elle était obligée de gagner sa vie à cette époque en faisant tout le travail littéraire qu'elle pouvait pour des magazines russes ; ainsi elle ajoutait aux maigres ressources qui faisaient vivre le quartier général de la Société. Pendant l'automne de sa première année dans l'Inde, elle créa le *Theosophist*, publication mensuelle consacrée aux recherches occultes ; dès le début ce magazine couvrit ses frais et, peu à peu, il devint une source de profits ; mais il ne faut pas oublier qu'il était mené gratuitement, et que tout le travail était fait par un petit groupe de théosophes au quartier général ; cependant les critiques du mouvement faisaient de temps en temps allusion, dans les journaux, aux fondateurs de la Société qui faisaient de bonnes affaires avec « le paiement de l'initiation », et qui vivaient de la générosité des fidèles ; alors que Mme Blavatsky peinait à son bureau du matin au soir pour écrire des articles russes, dans le seul but d'amasser ainsi un petit capital pour faire vivre le quartier général, qui ne comptait guère sur les ressources de la Société ; c'est grâce à cela que le mouvement existait.

Soutenue avec tant d'énergie, la Société faisait des progrès continuels. Le Colonel Olcott voyageait dans tout le pays avec une persévérance inlassable, et fondait partout de nouvelles branches ; Mme Blavatsky alla avec lui et quelques autres à Ceylan pendant la saison froide en 1880-81, et le groupe théosophique fut fêté par de nombreux et enthousiastes auditoires cinghalais. Le mouvement prit racine aussitôt dans l'île, et s'y développa avec une vigueur extraordinaire.

Là, naturellement, Mme Blavatsky vit son adhésion au bouddhisme lui attirer une entière sympathie ; dans l'Inde, elle avait été moins bien accueillie, parce que les Hindous et les Bouddhistes exotériques ne s'entendent pas du tout, quoique les doctrines ésotériques des *initiés* soient pratiquement les mêmes dans les deux écoles. Les Cinghalais acceptèrent avec joie une direction qui leur enseignait à créer des écoles où leurs enfants puissent apprendre l'essentiel de l'éducation laïque sans entrer en contact avec les missionnaires européens.

Pendant l'automne de 1881, je revins dans l'Inde après un voyage en Angleterre ; et après avoir débarqué à Bombay, je passai quelques jours avec Mme Blavatsky au quartier général de la Société Théosophique, qui était alors installée à Breach Candy, dans un bungalow appelé le « Nid de Corbeau », et perché sur un monticule au-dessus de la route. Il avait été inhabité pendant quelque temps, me dit-on, parce qu'il avait la réputation d'abriter des serpents et des fantômes, choses qui n'inquiétaient pas beaucoup les nouveaux locataires. Le bâtiment était divisé en deux parties : la partie inférieure était consacrée aux bureaux de la Société et au confort spartiate du Colonel Olcott ; la partie supérieure, à laquelle on parvenait par un escalier couvert appuyé sur la colline, était occupée par Mme Blavatsky et les locaux du *Theosophist*. Il y avait aussi une pièce libre dans le haut ; toutes les pièces de cet étage étaient au même niveau, et donnaient sur une large véranda couverte, qui était à la fois la salle à manger, le salon et la salle de réception de Mme Blavatsky. A l'autre bout de la véranda, elle avait une petite pièce où elle écrivait. En somme, elle était mieux logée que je n'aurais cru, étant donné son mépris extrême pour le luxe de la civilisation européenne ; mais l'installation était plus hindoue qu'anglo-hindoue, et la véranda couverte était remplie toute la journée jusqu'à une heure avancée de la soirée par une foule d'hôtes hindous, théosophes pleins d'admiration qui venaient présenter leurs hommages à Mme Blavatsky. Elle aimait bien en avoir six ou huit autour d'elle, et causer avec eux de toutes les affaires de la Société, suivant les idées qui se présentaient au hasard et sans méthode, ce qui gênait beaucoup ses amis européens. Les derniers ennuis, la moindre difficulté, remplissaient tout son horizon, et la plongeaient dans une inquiétude agitée qui l'aveuglait sur leur importance ; pendant les cinq ou six ans où je me suis occupée de la Société, il y a presque toujours eu une situation à sauver (d'après Mme Blavatsky), un ennemi à combattre, un ami à conquérir. Les personnes calmes ne peuvent pas comprendre comment un système nerveux peut supporter l'usure de l'agitation et du souci perpétuel dont Mme Blavatsky souffrait par la faute de son tempérament. Malgré tout cela, en général, elle se levait de bonne heure pour écrire ses articles russes ou ses traductions, ou les interminables lettres qu'elle envoyait de tous les cô-

tés pour faire connaître la Société, ou ses articles pour le *Theosophist* ; puis elle passait une grande partie de la journée à causer avec ses visiteurs indigènes dans la pièce de la véranda — à moins qu'elle ne les congédie brusquement pour se remettre au travail en protestant vivement contre les interruptions continuelles qu'elle subissait ; mais aussitôt elle appelait le fidèle Babula, son domestique, d'une voix qui résonnait dans toute la maison, et elle l'envoyait chercher l'un de ces visiteurs qui l'attendaient en bas, et qui désiraient la voir. Puis au milieu d'une discussion passionnée avec un pandit sur un point de la croyance hindoue moderne qu'elle trouvait contraire à l'enseignement des Védas ; ou bien, pendant qu'elle reprochait amèrement à l'un de ses aides du *Theosophist* une erreur qui assombrissait tout le ciel de son imagination — peut-être entendait-elle soudain « la voix qu'ils n'entendaient pas », l'appel astral de son Maître éloigné, ou de l'un des autres « Frères », comme nous avions alors appris à les appeler. En un instant elle oubliait tout, et allait se réfugier dans une pièce solitaire, pour écouter le message ou les ordres qu'elle devait recevoir.

Le soir, elle n'avait jamais envie d'aller se coucher. Elle fumait des cigarettes et parlait, avec une énergie intarissable, de la philosophie orientale, des erreurs commises par les théologiens, des questions qu'elle avait soulevées, mais non résolues dans *Isis* ; et c'est avec la même émotion intense qu'elle discutait un misérable détail de l'administration de la Société, ou des plaisanteries ignorantes publiées contre elle et ses pouvoirs dans un journal local. Dire qu'elle n'apprit jamais à voir la vraie valeur relative des faits, c'est employer une expression tellement insuffisante qu'elle ne semble pas du tout exprimer la vérité. Son esprit paraissait toujours semblable à une pompe à air dans laquelle on a fait le vide, et où une plume ou une guinée tombent avec le même poids apparent.

A Bombay, elle ne fréquentait aucune Société, dans le sens européen de ce mot. Elle ne faisait pas de visites ; et comme la coutume, chez les Anglais en Orient, est que le nouveau venu fasse la première visite et qu'elle ne s'en occupa pas, elle ne connut presque personne de sa race dans la ville de l'Inde où elle aurait dû se sentir le plus chez elle. J'ai souvent été surpris de voir que, parmi les Anglais qui habitaient Bombay, aucun n'ait eu la curiosité de briser les barrières conventionnelles, pour profiter de cette occasion de se lier avec la femme la plus remarquable et la plus intelligente du pays — malgré ses excentricités et ses cigarettes. Mais sans doute, le quartier où Mme Blavatsky s'installa, les habitudes de sa maisonnée indigène bigarrée, les histoires étranges qui étaient répandues sur son compte, dès le début, ont pu intimider les plus aventureuses des dames anglaises, habituées à la routine et au décorum de l'étiquette anglo-hindoue. Elle était parfois mécontente de cet isolement ; mais elle ne regrettait certes pas la « Société »

européenne ; elle aurait subi un ennui terrible si elle avait dû aller à des réunions guindées, renoncer à être à son aise dans les costumes indescriptibles et vagues qu'elle portait, se mettre dans une position telle que ses doigts ne pourraient pas atteindre quand elle le voudrait sa blague à tabac et son papier à cigarettes. Pendant son enfance elle avait été rebelle aux coutumes de la vie civilisée ; elle était encore rebelle aux usages de la société anglaise dans l'Inde. L'étrange discipline occulte l'avait rendue dévouée en esprit, et soumise à la seule autorité qu'elle ait appris à respecter ; mais l'indépendance sauvage de sa nature extérieure n'avait pas changé.

Elle me rejoignit à Allahabad quelques mois après mon retour dans l'Inde, en 1881, et vint à Simla avec moi, pour passer le reste de la saison chez M. A. O. Hume. Elle ne se portait pas bien à cette époque ; et la fin de ce voyage, qui est pénible pour les plus robustes, fut pour elle une épreuve qui montra son caractère excitable d'une façon amusante. Car les « tongas » qui montent pendant huit heures sur des routes accidentées de Kalka jusqu'au pied des montagnes, sont des véhicules rien moins que luxueux. Ce sont des charrettes basses, à deux roues, suspendues sur un axe coudé, si bien que les planches sont à un pied du sol ; il y a des sièges pour quatre personnes, en comptant le conducteur, deux de chaque côté, dos à dos, juste de quoi contenir un voyageur, sa valise (qui tient la place d'un homme) et un domestique. Nous avions deux tongas en tout ; nos domestiques étaient dans l'une, avec une partie des bagages ; Mme Blavatsky et moi occupions dans l'autre le siège de derrière, et nous avions mis une valise à côté du conducteur. Le seul avantage d'une tonga est qu'elle avance rapidement et que les poneys, souvent changés, trottent et galopent sur des pentes très raides. Le voyageur est horriblement secoué, mais il a des chances de ne pas verser. Cela arrive pourtant aussi, car les routes de montagne sont très mauvaises, et les poneys parfois ombrageux. On comprendra mieux le poney de tonga quand on saura que j'ai entendu un conducteur s'excuser auprès d'un voyageur qui avait souffert des caprices de son attelage en disant que ses bêtes n'avaient jamais porté le harnais avant ce jour-là. Les animaux sont attachés au véhicule par une forte barre qui passe dans les trous des selles qu'ils portent pour cela ; avec ce système les poneys et la charrette sont aussi solidement unis que des clefs dans un anneau de métal, mais ce n'est pas un lien serré, et les voyageurs nerveux peuvent être affolés en se trouvant dans des positions extraordinaires, quand il y a un désaccord entre l'attelage et le conducteur. C'est ce qui arriva dans le voyage dont je parle, peu de temps après notre départ. Mme Blavatsky lança des anathèmes passionnés contre tous les tongas dak, et la civilisation du pays en général ; et c'était tellement comique que je me rappelle avoir regretté d'être seul à entendre tout

cela. A mesure que le jour et le voyage épuisant s'avançaient, elle exprimait avec plus de véhémence son indignation devant une situation aussi pénible, au lieu de se laisser aller à la résignation muette avec laquelle les Anglais, plus flegmatiques, subissent les désagréments d'un voyage en tonga. Elle était furieuse quand le conducteur faisait sonner sa trompe assourdissante dans notre dos. Alors elle coupait court ce qu'elle disait, pour accabler de ses invectives la malencontreuse « trompette » toutes les fois qu'elle l'entendait ; et comme un conducteur de tonga est obligé, par prudence, de corner à chaque tournant, puisqu'une autre tonga peut venir de l'autre côté, et comme aussi la route de Kaika à Simla, longue de cinquante à soixante milles, monte en tournant tout le temps, quand nous fûmes arrivés à destination, la trompette avait reçu plus de malédictions que la corneille de Reims elle-même.

Je ne crois pas nécessaire d'ajouter aux récits merveilleux des « phénomènes » de Mme Blavatsky, qui ont été donnés dans ce volume, la description des incidents relativement peu importants, qui eurent lieu à l'époque dont je parle. Les manifestations de pouvoirs occultes anormaux, qui avaient eu lieu si fréquemment pendant l'été de 1880, avaient soulevé beaucoup de discussions aigres. Les grands Etres mystérieux que Mme Blavatsky appelait ses Maîtres l'avaient laissée se servir des dons qu'elle possédait, et l'avaient même aidée à obtenir des résultats qui dépassaient ce qu'elle pouvait atteindre ; mais ils n'employaient plus ce moyen. Les jours des phénomènes étaient à peu près finis. Il n'y avait plus rien d'extraordinaire, excepté les lettres envoyées et reçues, concernant le travail du mouvement théosophique. Même cela se passait rarement dans des conditions assez parfaites pour être un prodige frappant ; mais ceux qui étaient alors auprès de Mme Blavatsky avaient l'expérience d'autres faits, et lorsqu'il se passait des choses trop incomplètes pour prouver ses pouvoirs occultes, cela venait s'ajouter au souvenir d'autres incidents passés, qui avaient eu lieu dans des conditions plus parfaites. Mais le mot d'ordre dans la Société Théosophique était de réprimer le désir des phénomènes, qu'éprouvaient forcément au début tous ceux qui faisaient la connaissance de Mme Blavatsky. M. Hume, à cette époque s'intéressait beaucoup à ce que je venais d'apprendre sur la conception de la Nature que possèdent les adeptes de l'occultisme hindou ; nous désirions tous deux avoir une compréhension plus large de cette « Doctrine ésotérique », plutôt que d'assister aux exploits d'un mystérieux pouvoir dont nous ne pouvions pas percer les secrets. Nous passions ensemble de longues heures, pendant des jours, nous efforçant de développer les paroles énigmatiques que nous recevions sous forme de réponse écrite à nos questions, avec l'aide de Blavatsky ; mais, en essayant d'expliquer ces paroles, elle se chargeait d'une tâche presque impossible à exécuter ;

bien qu'elle possédât une science très étendue, elle ne l'avait pas acquise selon des méthodes européennes et ne pouvait pas facilement lui faire prendre une forme européenne ; et surtout, elle ne savait pas clairement ce qu'elle avait le droit de nous dire, et jusqu'à quel point elle était liée par sa promesse de garder le secret. Cette entreprise, qui devait prendre plus tard de vastes proportions, commençait de façon ardue et assez peu profitable ; c'est seulement plus tard, quand je fus revenu à ma maison d'Allahabad, que mon instruction en philosophie occulte commença à faire de réels progrès, et que je fus amené à écrire le livre appelé *Le Bouddhisme ésotérique*. Mais je regrette toujours qu'à ce moment M. Hume ait cessé de s'intéresser à notre entreprise.

Dans tout le travail qu'elle fit pour la Société Théosophique, la destinée de Mme Blavatsky fut d'acquérir et de perdre beaucoup d'amis. Son caractère bizarre, que ce livre a fait connaître, explique bien le contraste de ses succès et de ses échecs. Aucune conduite ne pourrait être pire que la sienne pour garder la confiance de ceux qui recherchent ardemment un haut idéal spirituel, à l'époque intermédiaire qui se trouve entre l'éveil d'un premier intérêt pour les théories générales de l'occultisme, et une intimité profonde. Ceux qui lui rendent justice sont, d'un côté ceux qui la connaissent à peine, ou qui ne connaissent que ses écrits, et d'un autre côté ceux qui la connaissent assez à fond pour qu'elle ne puisse pas les tromper par sa brusquerie et ses originalités, et les amener à douter de sa valeur. Les gens qui ont pu s'approcher d'elle sans être tout à fait intimes avec elle, et sans avoir une longue expérience des éléments différents de son caractère, ne peuvent pas s'empêcher de sentir un jour ou l'autre que leur confiance est ébranlée, et d'éprouver un soupçon pénible sur ses notions de la vérité, ou du bien et du mal ; et une fois que cette idée s'est emparée d'eux, ils ne peuvent pas l'empêcher de grandir, à moins de la lui déclarer et de discuter franchement avec elle. Ceux dont la vie se passe toute sur le plan physique de la vie, et qui agissent les uns envers les autres selon des principes parfaitement compris autour d'eux, peuvent facilement avoir une moralité au-dessus de tout reproche, et régler leur conduite si bien que tous reconnaissent la pureté de leurs intentions et l'idéal qui les guide. Mais il est infiniment plus embarrassant de mener la vie du *chéla* occulte, qui s'efforce de faire œuvre de philanthropie spirituelle parmi les habitants du « plan physique », c'est-à-dire « dans le monde », comme disent les occultistes, qui font une distinction entre l'humanité en général, et l'organisation fermée qui est en contact avec d'autres modes d'existence humaine, et avec ceux de la chair vivante. Le *chéla* est d'abord pris dans le filet des secrets à garder. Il connaît de nombreux faits se rapportant à la vie occulte, et il ne peut pas les révéler ; il doit même éviter de se trahir en répondant par un silence indiscret

à d'indiscrètes questions. Il ne rencontrerait pas de difficultés s'il était un *chéla* ordinaire, s'occupant simplement de son développement spirituel et psychique ; mais lorsqu'il doit faire certaines révélations, sans aller trop loin, et sans pouvoir juger par lui-même ce qu'il peut dire et ce qu'il lui faut cacher, alors sa tâche est très embarrassante.

C'est plus facile pour les tempéraments froids et taciturnes : mais parmi les occultistes, comme parmi ceux qui vivent « dans le monde », les tempéraments varient. Le caractère excitable et passionné de Mme Blavatsky fut pour elle un terrible obstacle ; mais à quoi sert dans un verger l'arbre aux formes gracieuses qui ne porte pas de fruits ? Elle aurait pu naître avec les manières de Mme Récamier, ou le calme discret d'un juge britannique, et n'avoir rien laissé aux hommes de sa génération. Au contraire, avec tous ses défauts, elle possédait des facultés psychiques splendides et un courage indomptable, qui lui permit de subir les épreuves de l'initiation aux mystères de la science occulte, et qui lui donna la force de lutter contre l'opinion matérialiste hostile quand elle revint dans le monde avec sa lourde mission à accomplir. Enfin, son enthousiasme spirituel qui acceptait avec joie les souffrances et le dur labeur pour ses « Maîtres » invisibles, et tous ses pouvoirs occultes, lui ont donné une puissante influence dans le monde. L'arbre n'avait peut-être pas une forme que les passants admirent ; mais les fruits qu'il a portés ont donné une merveilleuse récolte.

S'il est vrai que les souffrances et le labeur aient pesé comme une plume dans la balance, à côté de son devoir, cela ne signifie pas qu'elle les ait supportés avec un calme philosophique et serein. Elle n'est pas capable de supporter une piqûre d'épingle avec sérénité. Elle ne peut pas s'empêcher de s'agiter et de s'emporter à la moindre contrariété. Lorsqu'on la soupçonne d'imposture, ce qui arrive souvent lorsqu'on parle des prodiges qu'elle a accomplis, ou lorsqu'elle donne des preuves de ses pouvoirs, alors elle exprime son indignation et sa détresse par des protestations incohérentes, avec tant de véhémence et un tel manque de mesure qu'elle confirme les soupçons injustes à son égard.

Lorsqu'elle vint à Simla, en 1881, nous fondâmes la Société théosophique éclectique de Simla ; et nous espérions alors que cette branche attirerait des membres anglo-hindous. M· Hume en fut président pendant la première année, et moi pendant la deuxième ; mais notre mouvement ne prit pas racine dans la société anglo-hindoue ; et en ce temps-là, il n'y avait rien au monde qui pût donner à notre mouvement une « raison d'être » aux yeux des Européens.

La vie de Mme Blavatsky dans l'Inde pendant les deux années qui suivirent est faite d'épisodes fastidieux, et remplie par les attaques de toute sorte contre la Société Théosophique. Un journal de Calcutta, intitulé le *Statesman*, l'accablait

de sarcasmes, elle et sa Société, et souvent répandait de graves erreurs sur son compte, si bien qu'en décembre 1881, devant une menace de procès, le journal fut obligé de publier une lettre qui lui avait été envoyée par l'avoué de Mme Blavatsky. Il est utile de la reproduire, pour montrer à la fois le caractère agressif de ces attaques et leur peu de fondement.

« Calcutta, le 16 décembre 1881.

« Monsieur,

« Dans le *Statesman* de mardi 6 courant a paru un article traitant de différents sujets, et entre autres de Mme Blavatsky et du Colonel Olcott, fondateurs de la Société Théosophique. Voici ce qu'on déclare dans cet article :

« Il est maintenant prouvé, non seulement que leurs ressources (celles de Mme Blavatsky et du Colonel Olcott) sont épuisées, mais encore qu'ils ont fait de fortes dettes pour suffire, disent-ils, aux dépenses de la Société. Le premier venu ne peut guère s'empêcher de conclure qu'il serait très désirable et profitable pour les fondateurs de la Société Théosophique de payer ces dettes. C'est un instinct simple et louable. Mais on peut se demander par quel moyen le paiement sera effectué. »

Le reste de l'article, qu'il est inutile de citer en entier, insinue que Mme Blavatsky, grâce à des phénomènes simulés, s'efforce de faire payer ses dettes par quelqu'un dont on donne le nom.

« D'abord, il est absolument faux, comme nous le savons, que Mme Blavatsky ait des dettes. La Société qu'elle soutient ne doit rien à personne, si ce n'est à *elle*. Les comptes de la Société, publiés dans le *Theosophist* de mai dernier montrent que les dépenses de la Société jusqu'à ce jour sont plus fortes que la recette (consistant en « frais d'initiation », 3.900 roupies et quelques dons) ; l'excédent est de 19.846 roupies, mais le déficit a été comblé à l'aide des ressources personnelles de Mme Blavatsky et du colonel Olcott.

« Nous pouvons aussi déclarer que Mme Blavatsky, dame russe de haute naissance (bien qu'elle se soit naturalisée américaine), n'a jamais été dans un dénuement tel que votre article le suppose insolemment. Des erreurs ont pu être causées par la publication indiscrète d'une lettre personnelle, que le Colonel Olcott avait écrite à un ami d'Amérique, et dont les exagérations plaisantes, destinées à un correspondant au courant de l'état réel des choses, ont donné lieu à vos remarques blessantes.

« Donc, sur les ordres de Mme Blavatsky et du Colonel Olcott, nous vous demandons de publier cette lettre, ainsi que des excuses pour le scandale que vous avez répandu à la suite d'une erreur.

« Nous demandons aussi que, pour mieux combattre ce scandale, et pour répondre au langage insultant de votre article, vous fassiez paraître les explications incluses, tirées du *Pioneer* du 10 courant.

« Au cas où vous refuseriez de faire ce que nous vous demandons, ou de faite connaître l'auteur de l'article en question, nous devrions, d'après les ordres que nous avons reçus, vous intenter un procès devant la Haute Cour pour vous faire réparer les dommages que votre diffamation a fait subir à nos clients.

Croyez à nos sentiments dévoués.

SANDERSON ET C^O^.

La publication de cette lettre fut accompagnée d'un semblant d'excuses, et on n'en parla plus. Mais un mois après, les Théosophes étaient engagés dans une nouvelle bataille de mots avec M. Joseph Cook, prédicateur missionnaire, qui avait attaqué la Société dans les conférences qu'il avait faites à Poona. Le bon sens européen exigeait de Mme Blavatsky qu'elle reste absolument calme devant ces assauts ; mais c'était impossible pour son tempérament ; et peut-être les sentiments qu'éprouvent les Hindous dans un cas pareil, très différents des sentiments européens, ont-ils obligé les chefs de la Société Théosophique à ne pas refuser de répondre aux attaques qu'on lançait contre eux. En tout cas, la pauvre Mme Blavatsky était à peine sortie d'un filet qu'elle retombait dans un autre.

Pendant l'automne de 1882, qu'elle passa en grande partie à Bombay, elle fut gravement malade ; enfin, elle reçut l'ordre de se rendre auprès de ses Maîtres occultes de l'autre côté de la frontière de Sikkim, près de Darjeeling. Au milieu de septembre, un peu avant son départ de Bombay, elle m'écrivit, pour nous faire ses adieux, à ma femme et à moi, croyant sans doute que sa vie physique allait être finie. Cette lettre est bien caractéristique ; la voici, j'ai supprimé seulement quelques allusions personnelles :

« Mes chers amis, M. et Mme Sinnett,

« J'ai peur que vous ne soyez bientôt obligés de me faire vos adieux. Cette fois-ci, c'est pour de bon. C'est la maladie des reins de Bright, le sang en eau, des ulcères qui apparaissent là où on ne s'y attend pas, et le sang, ou plutôt ce qui en a été, se loge dans des sacs à la kangourou, et d'autres charmants extras, etc. Tout cela vient, primo, de la chaleur humide de Bombay ; et secundo, des ennuis et des tracasseries. Je suis devenue stupidement nerveuse, à tel point qu'il me suffit d'entendre à l'improviste le bruit des pieds nus de Baboula pour être secouée par les plus violentes palpitations de cœur. Dudley dit (je l'ai *forcé* de me dire

cela) que je peux vivre un an ou deux, ou bien seulement quelques jours, car une émotion peut me tuer. Dieux de la création ! J'en ai vingt par jour, de ces émotions ! Comment pourrai-je vivre longtemps ? Je passe tout le travail, à … ; … (son Maître) veut que je me prépare à aller à un certain endroit pendant un mois environ à la fin de septembre. Il a envoyé là un *chéla* des monts Nilgerri, qui doit m'emmener je ne sais où, mais sûrement quelque part dans les Himalayas…

« … Je peux à peine écrire, je suis trop faible. Hier on m'a emmenée en voiture au Fort pour voir le docteur. Quand je me suis levée, mes oreilles étaient gonflées trois fois plus que d'habitude ; j'ai rencontré Mrs … et sa sœur, leur voiture a croisé lentement la mienne. Elle ne m'a pas saluée et n'a même pas semblé me reconnaître, mais elle avait l'air fier et dédaigneux.

« Eh bien, j'ai été assez bête pour en être froissée. Je vous dis que je suis très malade. Oui, je voudrais vous voir encore une fois, et aussi le cher… etc.

« Allons, adieu à tous ; et quand je serai partie, si je ne vous vois pas avant, ne vous souvenez pas de moi comme d'« un imposteur », car je jure que je vous ai dit la *vérité*, bien que j'aie dû vous cacher beaucoup de choses. J'espère que Mrs … ne me fera pas le déshonneur de m'évoquer à l'aide d'un médium. Elle peut être sûre qu'elle ne ferait pas revenir mon *esprit*, ni rien d'autre qui soit moi, pas même ma *coque*, car elle a disparu depuis longtemps. Encore en vie, et bien à vous.

« H. P. B. »

Peu de temps après cette lettre, elle fit un voyage à Darjeeling, dont certains détails ont été racontés par M. Ramaswamier. Il désirait ardemment être *chéla*, et, devinant que Mme Blavatsky allait rencontrer l'un des plus hauts Adeptes ou « Mahatmas », il s'efforça de l'accompagner. Je cite un passage de ce récit qui parut dans le *Theosophist* de décembre 1882, sous forme de lettre adressée par l'auteur à un frère théosophe :

« … La dernière fois que nous nous sommes vus à Bombay, je vous ai raconté ce qui m'était arrivé à Tinnevelly. Ma santé étant ébranlée par le travail officiel et les ennuis, je demandai un congé, qu'on m'accorda sur présentation d'un certificat médical. Un jour, en septembre dernier, j'étais en train de lire dans ma chambre, quand j'entendis la voix de mon saint *gourou*, M…, m'ordonner de tout quitter et d'aller immédiatement à Bombay ; une fois là je devais chercher Mme Blavatsky n'importe où elle était et la suivre n'importe où elle allait. Sans perdre un instant je mis mes affaires en ordre et je partis. Car le son de cette voix est pour moi un son divin, et ses ordres sont sans réplique. En voyage, je portai

mon costume d'ascète. A Bombay, j'appris que Mme Blavatsky était partie, et je sus par vous que son départ datait de plusieurs jours, qu'elle était très malade, et que vous ne saviez rien sur elle, sinon qu'elle était partie brusquement avec un *chéla*. Et vraiment il faut que je vous dise ce qui m'est arrivé après vous avoir quitté.

« Ne sachant pas où aller, je pris un billet pour Calcutta ; mais, arrivé à Allahabad, j'entendis la même voix bien connue m'ordonner d'aller à Berhampore. A Azimgunge, dans le train, je rencontrai *providentiellement*, puis-je dire, plusieurs Babous (je ne savais pas qu'ils étaient théosophes, car je ne les avais jamais vus) qui étaient aussi à la recherche de Mme Blavatsky. Quelques-uns d'entre eux l'avaient suivie jusqu'à Dinapore, mais là ils avaient perdu la piste et revenaient à Berhampore. Ils savaient, disaient-ils, qu'elle allait au Thibet, et ils voulaient se jeter aux pieds des Maîtres pour obtenir la permission de l'accompagner. Enfin, ils avaient reçu une lettre d'elle, les informant qu'ils pouvaient venir s'ils voulaient, mais que, pour elle, il lui était défendu d'aller au Thibet pour le moment. Elle disait qu'elle devait rester dans le voisinage de Darjeeling et qu'elle verrait les *Frères* sur le territoire de Sikkim, où ils n'auraient pas la permission de la suivre… Le frère Nobin, président de la Société Théosophique Adhi Bhoutie Bhratru, ne voulut pas me dire où était Mme Blavatsky, et peut-être ne le savait-il pas lui-même. Pourtant, lui et les autres avaient tout risqué dans l'espoir de voir les Mahatmas. Enfin, le 23, Nobin Babu me conduisit de Calcutta à Chandernagor, où je trouvai Mme Blavatsky, prête à partir cinq minutes plus tard, par le train. Après avoir traversé la rivière avec elle en bateau, je rencontrai un grand *chéla* bronzé, aux cheveux longs, qui n'était pas Chunder Cusho, mais un Thibétain, à juger d'après son costume. Il me dit que j'étais venu trop tard, que Mme Blavatsky avait vu les Mahatmas, et qu'il l'avait ramenée. Je le suppliai de me prendre avec lui, mais il me dit qu'il n'avait pas d'autres ordres que ceux qu'il venait d'exécuter, c'est-à-dire de l'emmener à 25 milles environ au-delà d'un lieu qu'il me nomma, et que, maintenant, il allait s'assurer qu'elle était saine et sauve à la gare, puis repartir. Les frères théosophes du Bengale l'avaient aussi retrouvée et suivie, mais ils arrivèrent à la gare, une demi-heure plus tard, et, de Chandernagor, ils traversèrent la rivière pour aller une petite gare, de l'autre côté. Quand le train arriva, elle monta dans un compartiment ; j'y entrai à mon tour, et j'y trouvai le *chéla* ! Et, avant même que tous ses bagages aient été placés dans le fourgon, le train partit, contrairement à tous les règlements et avant que le signal ait été donné, si bien que Nobin Babu, les théosophes du Bengale et le serviteur de Mme Blavatsky ne purent prendre le train. Il monta seulement un Babou et la femme et la fille d'un autre, tous théosophes et cherchant à devenir *chélas*. J'eus à peine le temps

de sauter dans le dernier compartiment. Tous ses bagages restèrent, ainsi que son domestique — excepté pourtant la boîte qui contenait sa correspondance théosophique. Les rares personnes qui avaient pris le même train qu'elle n'arrivèrent pas toutes à Darjeeling. Babou Nobin Banerjee et le domestique vinrent cinq jours plus tard; et ceux qui avaient eu le temps de monter furent laissés en route cinq ou six stations plus loin, à cause d'un autre accident (?) imprévu et ne parvinrent à Darjeeling que plusieurs jours après. Il ne faut pas une grande dépense d'imagination pour comprendre que Mme Blavatsky retournait de nouveau auprès des *Frères* qui, pour de bonnes raisons, connues d'eux seuls, ne voulaient pas que nous la suivions et que nous l'observions. J'appris avec certitude que deux des Mahatmas étaient dans le voisinage du territoire britannique, et que l'un d'eux avait été vu et reconnu par une personne que je ne peux nommer ici, pour un haut *chutuktu* du Thibet.»

Mme Blavatsky resta deux ou trois jours seulement de l'autre côté de la frontière avec ses Maîtres occultes, mais elle revint bien portante et guérie des maladies terribles qui mettaient sa vie en danger.

Le 16 décembre 1882, les Hindous donnèrent une fête d'adieu aux fondateurs de la Société Théosophique qui allaient quitter Bombay pour s'installer à Adyar, Madras, où une maison avait été achetée pour la Société par souscription. A cette fête, fut prononcé le discours suivant:

«A la veille de votre départ pour Madras, nous, membres de la Branche de Bombay, nous vous prions respectueusement d'accepter le témoignage de notre reconnaissance profonde et sincère pour le bien que vous avez fait aux habitants de cette région en général et à nous, en particulier, en nous expliquant les philosophies et les religions orientales depuis quatre ans. Bien que l'importance croissante de la Société rende nécessaire de transporter le siège à Madras, nous vous assurons que l'enthousiasme que vous avez éveillé en nous pour les études théosophiques de la Fraternité universelle ne s'éteindra pas, mais portera ses fruits dans l'avenir. Grâce à vos publications et à vos conférences, vous avez fait beaucoup pour éveiller dans le cœur des fils instruits de l'Inde le désir fervent d'étudier leur ancienne littérature, qui a été si longtemps négligée; et, sans avoir jamais méconnu la valeur du système d'éducation occidental pour les Hindous, qui est nécessaire au progrès matériel et politique du pays, vous avez fait souvent comprendre aux jeunes gens la nécessité de connaître les trésors infinis de la Connaissance orientale; car c'est le seul moyen d'enrayer la tendance matérialiste athéiste qui résulte d'un système d'éducation qui ne comprend pas d'enseignement moral ou religieux.

Dans tout le pays, vous avez prêché la modération et la fraternité universelle,

et vos efforts dans ce sens, pendant une courte période de quatre ans, ont été suivis de succès ; on l'a vu au dernier anniversaire de la Société-mère, à Bombay, lorsque, sur la même estrade, se sont assemblés, sous l'étendard de la Théosophie, de braves cœurs venus de Lahore et de Simla à Ceylan, de Calcutta à Kattiawar, de Gujerat et d'Allahabad ; des Parsis, des Hindous, des Bouddhistes, des Juifs, des Mahométans et des Européens, qui étaient tous venus pour hâter la régénération de l'Inde, sous l'influence bienfaisante de la domination britannique. L'union des communautés différentes, en laissant de côté tous les préjugés de secte, de caste et de croyance, pour former un tout harmonieux et travailler ensemble à l'œuvre nationale en un mot, une grande union nationale, voilà ce qui est nécessaire pour rendre possible la résurrection morale de l'Hindoustan.

« Vos efforts ont été absolument désintéressés, et ils vous donnent droit à notre sympathie chaleureuse et à notre plus grand respect. Nous verrons avec un profond intérêt votre succès, et nous nous réjouirons dans notre cœur lorsque nous vous verrons atteindre le but de votre mission dans tout l'*Aryawart*.

« Pour vous montrer combien nous apprécions votre travail plein d'amour, et pour vous donner un Souvenir de nous, nous vous prions respectueusement d'accepter de notre Branche un objet de fabrication hindoue, orné d'une inscription. »

Ainsi les Hindous théosophes montraient en paroles et en acte qu'ils admiraient le bon travail accompli par Mme Blavatsky et le Colonel Olcott, malgré le mépris dont ils étaient continuellement accablés par les journaux anglo-hindous.

La maison où Mme Blavatsky s'installa à Madras marquait un grand progrès sur le bungalow encombré et peu confortable de Bombay, qu'elle quittait. Madras est une vaste cité qui s'étend sur sept ou huit milles le long du rivage. Adyar est un faubourg au sud de la ville, où passe une rivière qui se jette dans la mer, et qui, avant d'y parvenir, s'élargit et forme une grande étendue d'eau peu profonde ; c'est près de là que la maison théosophique est située dans un grand jardin. Lorsque j'allai là avec ma femme, en mars 1883, avant de quitter l'Inde pour regagner notre patrie, nous trouvâmes Mme Blavatsky et son entourage multicolore confortablement installés. Elle comptait trouver là le repos final, et espérait que ce serait la retraite tranquille où elle passerait le reste de sa vie. Parmi ses dons occultes, elle ne possède pas le pouvoir de connaître d'avance les vicissitudes de sa propre existence, et, en ce temps-là, elle était loin de se douter des nouvelles difficultés que lui réservait la destinée, et qui se présentèrent deux ou trois ans plus tard. L'étage supérieur de la maison était son domaine, il ne couvrait pas l'étage inférieur tout entier, mais, tout en prenant une aile qui venait d'être

ajoutée, il était placé sur le toit comme la poupe d'un navire sur le pont. On avait pressé la construction de la nouvelle pièce pour que nous puissions la voir terminée ; cela devait être la « chambre occulte » de Mme Blavatsky, son sanctuaire privé, où elle ne recevrait personne en dehors de ses plus intimes amis, mais qui fut malheureusement profané par ses pires ennemis un ou deux ans plus tard. Dans l'ardeur de son affection pour tout ce qui concernait « les Maîtres », elle s'était efforcée de décorer un certain placard qui serait exclusivement consacré aux communications entre elle et ses Maîtres, et elle avait donné à ce placard le nom qui le rendit si tristement célèbre plus tard : le tabernacle. Elle avait placé là de simples trésors occultes : les reliques de son séjour au Thibet, deux petits portraits des Mahatmas qu'elle possédait et d'autres petits objets qui se rapportaient à leur souvenir. Le but de ce sanctuaire spécial était tout à fait compréhensible pour ceux qui connaissent la théorie des phénomènes occultes, qui sont soumis, selon les Théosophes, à des lois naturelles aussi strictes que celles qui régissent l'action de la vapeur ou de l'électricité. Il serait plus facile de former et de désagréger des lettres dans un lieu pur de tout autre magnétisme ; et le « tabernacle » fut employé une douzaine de fois dans les relations entre les Maîtres et les *chélas* qui jouaient un rôle dans la Société, et chaque fois il servit à rendre manifestes des phénomènes.

Mme Blavatsky ne fut pas traitée à Madras avec autant d'indifférence, de la part des Européens, qu'elle l'avait été à Bombay, ou, du moins, au début de son séjour. Plusieurs personnages de marque parmi les Anglo-Hindous vinrent la voir et se lièrent d'amitié avec elle. Avec quelques-uns d'entre eux, elle passa une partie de l'automne à Ootacamund qui est la station de montagne de Madras. Il se passa, pendant cette visite, un incident qui excita beaucoup d'intérêt dans le pays ; Mrs Carmichael, qui en fut l'occasion, le décrit dans les termes suivants :

« J'avais été voir Mme Blavatsky, qui était alors en visite chez le général Morgan et sa femme, qui habitent à Ootacamund. Je la quittai après une conversation intéressante, en lui exprimant mon désir de la voir bientôt, et, à ma troisième visite, eut lieu l'incident suivant :

« Il était environ quatre heures de l'après-midi quand je vins chez Mme Blavatsky. Elle me reçut dans le salon, et je m'assis sur le sofa à côté d'elle, tout en ôtant mes gants de cheval.

« J'avais déjà plusieurs fois dit à Mme Blavatsky que je désirais vivement voir un phénomène occulte, et être convaincue, par une preuve quelconque, de la présence des Mahatmas.

« Après avoir causé pendant quelques instants de diverses choses, je dis com-

bien j'aimerais voir le double d'un anneau, comme M. Sinnett; Mme Blavatsky me prit la main et ôta de la sienne ce qu'elle appelait sa bague occulte, et retira de mes doigts deux bagues, dont l'une était faite d'un seul saphir bleu. Elle tint les trois bagues dans sa main droite pendant un court moment, puis elle m'en rendit une, en disant: « Je ne peux rien faire de celle-là, elle n'a pas votre influence » (c'était une bague de mon mari que j'avais mise par hasard ce jour-là). Puis elle manipula dans sa main droite mon saphir bleu et sa bague occulte, tout en tenant ma main droite dans sa gauche.

« Après une minute ou deux, elle ouvrit sa main droite, et dit: "Voici votre bague", et elle me montra deux bagues de saphir, la mienne et une autre absolument pareille, avec la seule différence que la nouvelle pierre était plus grosse et mieux taillée que la mienne.

« Pourquoi me donnez-vous cela? » dis-je avec étonnement.

« Ce n'est pas moi qui l'ai fait, c'est un don des Mahatmas », répondit Mme Blavatsky. Je demandai: « Pourquoi songent-ils à moi? » Parce que, dit Mme Blavatsky, les Mahatmas vous envoient cette preuve qu'ils savent ce que vous faites, et qu'ils vous remercient, vous et votre mari, du profond intérêt que vous avez toujours témoigné aux Hindous. »

« Deux mois plus tard, de retour à Madras, je montrai le deuxième saphir à MM. Orr et fils, bijoutiers, qui me dirent que cette pierre valait 150 roupies, l'appelant un saphir à deux couleurs. »

(SIGNÉ) SARA. M. CARMICHAEL.
LONDRES, 14 AOÛT 1884.

CHAPITRE X
VOYAGE EN EUROPE

A la convention de la Société Théosophique, en décembre, on déclara qu'il y avait alors soixante-dix-sept branches dans l'Inde, et huit à Ceylan. L'anniversaire fut célébré avec l'éclat habituel, malgré les querelles de presse qui avaient lieu entre le Président et l'évêque de Madras, et qui faisaient prévoir la lutte plus âpre qui devait éclater entre la Société et les missionnaires du pays ; et au début du printemps, les chefs du mouvement partirent en Europe. Depuis quelque temps, le Colonel Olcott avait décidé de faire ce voyage pour régler certaines affaires au Ministère des Colonies, et s'occuper des intérêts des Bouddhistes cinghalais. Au dernier moment, Mme Blavatsky prit la résolution de l'accompagner. Lorsqu'elle avait été à la frontière Sikhe, elle avait été sauvée de la mort qui semblait la menacer pendant l'automne de 1882 ; sa machine physique, profondément usée, avait été seulement réparée pour quelque temps. Mais elle était de nouveau très malade, et on pensa que la traversée jusqu'en Europe lui ferait du bien, ainsi que le changement d'air. Elle n'avait pas l'intention d'aller jusqu'à Londres ; elle arriva à Nice, où elle avait des amis, au début de mars, et voici ce qu'elle répondit aux nombreuses invitations qu'elle recevait de Londres :

« J'ai reçu de bonnes invitations de vous, de…, de…, et d'autres. Je suis profondément touchée par cette preuve que vous désirez voir votre indigne servante ; mais ce n'est pas la peine de lutter contre la destinée et de vouloir rendre réalisable ce qui est irréalisable. Je suis malade, et je me sens plus mal qu'à mon départ de Bombay. Sur mer j'allais mieux, mais sur terre je vais mal. J'ai dû m'aliter toute la journée quand j'ai débarqué à Marseille, et maintenant je suis au lit. Dans cette ville, c'était sans doute à cause des émanations dégoûtantes d'un hôtel européen civilisé de première classe, avec ses cochons et son bœuf ; et ici, eh bien ! Je tombe en mille morceaux, je m'émiette comme un vieux biscuit de mer, et tout ce que je pourrai faire sera de rassembler et de rajuster mes volumineux fragments, et quand ils seront bien collés, de transporter la ruine à Paris. A quoi bon me demander d'aller à Londres ? Que ferai-je, que pourrai-je faire dans vos éternels brouillards ? J'ai quitté Madras "à mon corps défendant". Je n'avais pas envie de partir ; j'y retournerais l'instant même si je pouvais. Si … ne

m'avait pas ordonné, je n'aurais jamais bougé de ma chambre et de mon ancien milieu. Je suis malade, abattue, maussade et malheureuse. Je ne serais pas venue à Nice sans Madame … notre chère théosophe d'Odessa. Lady C. est la bonté faite femme. Elle fait tout au monde pour me faire plaisir. Je devais rester là deux jours, mais j'avais compté sans mon hôte le mistral de Provence et les vents froids de Nice. Dès que j'irai mieux, nous irons rejoindre les "secrétaires" à Paris, et dès que j'y serai, je recommencerai à me tourmenter et à avoir envie d'aller au diable plutôt qu'à Paris. Quel intérêt pourriez-vous trouver dans ma compagnie, vous autres, civilisés ?… Je vous serais insupportable au bout de sept minutes un quart, si j'acceptais de débarquer ma vaste et désagréable personne en Angleterre. La distance donne des charmes, et ma présence en détruirait sûrement jusqu'aux moindres traces.

« La Loge de Londres traverse une crise aiguë. Je ne pourrais pas (surtout dans mon état nerveux actuel) écouter tranquillement la nouvelle stupéfiante que Sankaracharya était un théiste, et que Subba Row ne sait pas ce qu'il raconte, sans être suffoquée jusqu'à la mort ; ou bien encore cette autre déclaration, plus stupéfiante que le reste, que les Maîtres sont évidemment des « Swabhavikas ». Et puis, est-ce que je vais me mettre à lutter contre les Goughs et les Hodgsons qui ont défiguré le Bouddhisme et l'Adwaitisme, même dans leur sens exotérique ; est-ce que je vais risquer de me faire éclater les veines en écoutant tous leurs vieux arguments à Londres ?… Laissez-moi mourir en paix si je dois mourir, ou bien laissez-moi retourner auprès de mes Lares et de mes Pénates à Adyar, si je suis destinée à les revoir jamais. »

Malgré cette répugnance, elle finit par aller à Londres et elle y resta plusieurs mois ; mais d'abord, elle passa quelques semaines à Paris où elle fut rejointe par des parents et des amis russes. Mme de Jelihowsky, dont nous avons souvent cité les écrits dans les premiers chapitres de ce livre, reprit la plume pour raconter certains phénomènes qui eurent lieu à cette époque.

Dans un article fait pour un journal russe, elle dit :

« Vers le milieu de mai, nous sommes arrivés à Paris pour voir Mme Blavatsky et nous l'avons trouvée entourée par une escorte de membres de sa Société qui s'étaient réunis à Paris, et qui venaient d'Allemagne, de Russie et même d'Amérique pour la voir après ses cinq années d'absence dans l'Inde. Il y avait aussi une foule de curieux qui avaient entendu dire qu'elle vivait dans une atmosphère magique, et qui désiraient s'assurer par eux-mêmes de ses pouvoirs occultes. La

sincérité m'oblige à dire que H. P. B. n'avait nullement envie de satisfaire une vaine curiosité. Elle avait beaucoup de mépris pour les phénomènes physiques, elle détestait ce gaspillage inutile de ses pouvoirs, et, de plus, elle était alors très malade. Tous les phénomènes produits par *sa volonté* lui coûtent invariablement plusieurs jours de souffrances.

« Je dis par sa volonté, car il se produisait dans ce cercle des phénomènes qu'elle ne contrôlait pas, beaucoup plus souvent qu'elle n'en provoquait elle-même. Elle attribue cela à l'être mystérieux qu'ils appellent tous leur "Maître". Les manifestations de ces forces, inconnues pour nous, ne lui font aucun mal. Toutes les fois qu'un accord, ou un arpège produit par des cordes invisibles résonnait dans l'air, peu importe le lieu où elle se trouvait et ce qu'elle faisait, elle allait aussitôt dans sa chambre, pour en revenir avec un ordre ou des nouvelles. La plupart des "secrétaires" de la Société étaient ainsi appelés, en dehors de son influence… Je puis citer un exemple. Le 18 mai, le Colonel Olcott revint de Londres et nous montra une curieuse enveloppe chinoise, contenant une feuille de papier semblable ; c'était une lettre qu'il avait reçue personnellement, dit-il, de l'un des Maîtres, le 6 avril, dans un wagon de chemin de fer ; et devant des témoins. La lettre, qui était tombée sur ses genoux, l'avertissait qu'il se tramait un grave complot contre eux tous à Adyar (le siège central, à Madras), et qu'ils étaient trahis par des personnes en qui ils avaient confiance, et qui avaient été leurs obligés pendant cinq longues années passées dans leur maison. Tous les détails de cette lettre se réalisèrent deux mois plus tard. Sur le moment, Mme Blavatsky n'y fit guère attention, mais quand elle apprit que la prédiction était réalisée, elle fut profondément blessée…

« Quant aux phénomènes qu'elle produisait à volonté, voici ce que le professeur Thurmann entendit, ainsi qu'un groupe de personnes dont je faisais partie :

« Il nous parlait, un soir, des sons musicaux qu'il avait entendus dans une *séance* spirite, dans l'obscurité. H. P. B., qui était assise dans son fauteuil, étalant paisiblement ses cartes pour faire une patience russe, se moqua de son récit et dit : "Pourquoi donc faut-il *l'obscurité* pour ses manifestations ? Quand il n'y a pas de *mensonge*, il n'y a pas besoin d'obscurité…" Là-dessus, elle posa une main sur la table, en disant : "Écoutez maintenant."

« Au même instant, dans le coin de la pièce vers lequel elle agitait la main, nous entendîmes un son harmonieux, comme celui d'une harpe ou d'une cithare… La mélodie était claire et nette, puis elle s'évanouit dans l'air. Elle leva encore la main d'un autre côté, et le même phénomène se produisit !… Nous

étions tous debout, frappés d'étonnement. Une troisième fois elle agita la main d'un troisième côté, comme si elle coupait l'air avec son bras, cette fois vers un grand lustre de bronze au-dessus de nos têtes ; et aussitôt le lustre fit entendre un son, comme si chacune de ses branches cachait une corde musicale qui vibrait en réponse à son ordre… »

Mme de Jelihowsky raconte aussi l'incident suivant :

« Nous étions quatre ensemble, 46, rue Notre Dame-des-Champs ; il y avait Mme N. A. Fadeef, Mme Blavatsky, le célèbre auteur russe M Solovioff, et moi. Nous prenions le thé à la même table, dans un petit salon, vers onze heures du soir… Nous avions demandé à Mme B… de nous parler de son "Maître", et de nous dire comment elle tenait de lui ses talents occultes. Elle nous dit bien des choses qu'il serait déplacé d'imprimer, et elle proposa de nous montrer Son portrait dans un médaillon d'or qu'elle portait sur une chaîne autour du cou, et qu'elle ouvrit. C'était un médaillon absolument plat, *fait pour contenir une seule miniature*. L'objet passa de main en main, et nous vîmes tous le portrait d'un beau visage hindou, peint dans l'Inde.

« Tout à coup, notre petit groupe éprouva un trouble *très étrange*, une sensation qu'il n'est guère possible de décrire. On aurait dit que l'air avait brusquement changé et s'était raréfié. L'atmosphère était absolument oppressante, et nous trois pouvions à peine respirer… H. P. B. se couvrit les yeux de ses mains, et murmura : "Attention !… Je sens qu'il va se passer quelque chose… Un phénomène… *Il* se prépare à le faire…"

« *Il*, c'était son *Maître-Gourou*, qu'elle croit si puissant.

« A ce moment, M. Solovioff jeta les yeux sur un coin de la pièce et dit qu'il voyait quelque chose, comme une boule de feu ovale, qui ressemblait à un œuf bleuâtre et doré, rayonnant… A peine avait-il dit ces mots, que nous entendîmes un son mélodieux et long qui venait de l'autre bout du corridor, comme si quelqu'un avait touché les cordes d'une harpe ; et cette mélodie était beaucoup plus pleine et plus précise que tous les sons musicaux que nous avions entendus auparavant.

« Une fois de plus, les notes claires se firent entendre, puis s'éteignirent, et le silence régna de nouveau dans l'appartement.

« Je me levai et j'allai dans le vestibule qui était brillamment éclairé par une lampe. Inutile de dire que tout était calme et vide. Quand je revins dans le salon, je trouvai H. P. Blavatsky assise tranquillement comme avant, devant la table, entre Mme Fadeef et M. Solovioff. En même temps, je vis aussi distinctement que possible la silhouette d'un homme, une forme grisâtre, mais très nette, qui

se tenait près de ma sœur et qui, lorsque je le regardai, s'éloigna d'elle, s'effaça et disparut dans le mur d'en face. Cet homme, ou plutôt sa forme astrale, était mince et de taille moyenne, enveloppé d'une sorte de manteau, et portait sur sa tête un turban blanc. Cette vision ne dura pas plus de quelques secondes, mais j'eus tout le temps de l'examiner et de dire aux autres ce que je voyais distinctement ; mais dès qu'elle eut disparu, je me sentis effrayée et nerveuse… A peine étions-nous calmés, lorsque nous fûmes frappés par un nouveau prodige, cette fois palpable et objectif. H. P. B. ouvrit brusquement son médaillon, et, au lieu du seul portrait d'un Maître, elle en trouva deux — le sien propre était en face de l'autre !

« Son portrait à elle, en miniature, dont elle venait de parler, était bien fixé dans l'autre moitié du médaillon, sous le verre ovale.

« Les trois témoins, une fois de plus, se passèrent le médaillon de main en main, et l'examinèrent avec soin.

« Mais ce ne fut pas tout. Un quart d'heure plus tard, le médaillon magique, *dont nous n'avions pas détourné les yeux, pas même pendant une seconde*, fut ouvert à la demande de l'un de nous. Le portrait de H. P. B. n'y était plus… Il avait disparu. »

La déclaration suivante, à propos d'un autre incident qui eut lieu pendant le séjour de Mme Blavatsky à Paris, fut publiée dans *Light*, le 12 juillet 1884 :

« Les soussignés déclarent avoir été témoins du phénomène suivant :

« Le 11 juin courant, au matin, nous étions dans la salle de réception de la Société Théosophique, à Paris, 46, rue Notre-Dame-des-Champs, quand une lettre fut apportée par le facteur. La porte de la pièce où nous étions était ouverte, et nous pouvions voir ce qui se passait dans le vestibule : nous vîmes la domestique qui alla ouvrir la porte, prendre la lettre des mains du facteur et nous l'apporter aussitôt, la remettant à Mme de Jelihowsky, qui la jeta devant elle sur la table autour de laquelle nous étions assis. La lettre était adressée à une dame de la famille de Mme Blavatsky, en visite auprès d'elle et venant de chez un autre parent en Russie. Dans cette pièce étaient présents : Mme de Morsier, secrétaire général de la Société Théosophique d'Orient et d'Occident, M. Solovioff, fils de l'historien russe distingué, et attaché à la Cour Impériale, et bien connu lui-même comme écrivain ; le Colonel Olcott, M. W. Q. Judge, Mohini Babou, et plusieurs autres personnes. Mme Blavatsky était aussi assise à la table. Comme elle disait qu'elle aimerait bien savoir ce qu'il y avait dans cette lettre, Mme de Jelihowsky, sans réfléchir, lui demanda de lire le contenu avant de briser le cachet, puisqu'elle déclarait qu'elle pouvait le faire.

« Devant ce défi, Mme Blavatsky prit la lettre fermée, la posa sur son front et lut à haute voix ce qui était écrit, d'après elle. Ensuite elle écrivit ce qu'elle disait être contenu dans la lettre, sur la page blanche d'une vieille lettre qui se trouvait sur la table. Puis elle dit que, puisque sa sœur se moquait encore d'elle et mettait son pouvoir à l'épreuve, elle allait donner à ceux qui étaient présents une preuve plus claire qu'elle pouvait exercer son pouvoir psychique *à l'intérieur* de l'enveloppe fermée. Elle remarqua que son nom revenait plusieurs fois dans la lettre, et dit qu'elle le soulignerait au crayon rouge, à travers l'enveloppe. Pour y parvenir, elle écrivit son nom sur la vieille lettre, où elle avait déjà copié ce qu'elle disait être contenu, dans la lettre cachetée ; elle y ajouta un double triangle entrelacé, ou « sceau de Salomon » sous la signature, qu'elle avait copiée aussi bien que le reste de la lettre. Pourtant sa sœur avait déclaré que sa correspondante ne signait presque jamais son nom en entier lorsqu'elle écrivait à des parents, et que pour cela du moins Mme Blavatsky devait s'être trompée.

« Malgré cela, répondit-elle, je vais faire apparaître les deux marques rouges aux points correspondants dans la lettre. »

« Ensuite elle plaça la lettre fermée à côté de la copie sur la table, et posa sa main sur le tout pour faire, comme elle disait, un pont par où puisse passer le courant de force psychique. *Puis, tous ses traits fixés, dans une expression de concentration mentale intense*, sa main resta là tranquillement pendant quelques instants ; après quoi, elle lança la lettre fermée à sa sœur, par dessus la table, en disant : "Tiens, c'est fait. L'expérience est réussie. " Ajoutons, pour montrer que la lettre n'avait pas pu être truquée en route, sinon par un employé du Gouvernement, que les timbres étaient collés à l'envers de l'enveloppe, là où on met d'habitude un cachet.

« La dame à qui la lettre était adressée l'ouvrit ; et on trouva que Mme Blavatsky *avait réellement écrit tout ce qu'elle contenait; que son nom y était; qu'elle l'avait vraiment souligné en rouge comme elle l'avait dit; et que le double triangle était reproduit sous la signature, qui était en entier, comme Mme Blavatsky l'avait représentée*.

« Nous avons noté un autre fait des plus intéressants. *Un léger défaut dans le dessin des deux triangles entrelacés, tel que l'avait tracé Mme Blavatsky, était fidèlement reproduit dans la lettre fermée*.

« Cette expérience avait une double valeur, car elle illustrait en même temps la perception clairvoyante, qui permit à Mme Blavatsky de lire correctement une lettre cachetée, et le phénomène de la précipitation, ou dépôt d'une matière

colorante sous forme de figures et de traits dessinés à l'avance par l'opérateur en présence de témoins attentifs.

(SIGNÉ) VÉRA DE JELIHOWSKY ;
VSEVOLOD SOLOVIOFF ;
NADEJDA A. FADEEF ;
EMILIE DE MORSIER ;
WILLIAM Q. JUDGE ;
H. S. OLCOTT.
PARIS, 21 JUIN 1884. »

Dans le *Rébus* de Saint-Pétersbourg (c'était une revue des sciences psychologiques), le 1er juillet 1884, nº 26, le même récit fut publié avec la signature de V. Solovioff, témoin oculaire du fait. L'article était intitulé « Un phénomène intéressant. »

Lettre à l'éditeur.

« Plusieurs personnes, au nombre desquelles j'étais, avaient rencontré par hasard H. P. Blavatsky (la fondatrice de la Société Théosophique, alors de passage à Paris). Il était environ dix heures du matin. Un facteur entra, et apporta dans le courrier, une lettre pour une parente de Mme B…, qui était venue la voir, mais qui à cette heure matinale était encore dans sa chambre. *En présence de tous, la lettre passa des mains du facteur sur la table du salon où nous étions réunis*. En voyant le timbre de la poste, et l'adresse de cette lettre, Mme Blavatsky et sa sœur, Mme de Jelihowsky, firent la remarque qu'elle venait d'une de leurs parentes à Odessa. Non seulement l'enveloppe était bien fermée de tous les côtés, mais encore le timbre était collé où on met d'habitude un cachet, comme je m'en assurai en l'examinant soigneusement. J'avais déjà constaté qu'H. P. Blavatsky était très en train ce matin-là. A la surprise de tous, excepté de sa sœur qui proposa l'expérience, et défia Mme B… de l'exécuter, elle entreprit de lire la lettre dans son enveloppe fermée. Alors, elle la posa sur son front, et avec des efforts visibles, se mit à la lire, en écrivant sur une feuille de papier les phrases qu'elle prononçait. Quand elle eut fini, sa sœur exprima des doutes sur le succès de l'expérience, déclarant que plusieurs des expressions que Mme B… avait lues et écrites ne ressemblaient pas à ce qu'écrivait la personne qui avait envoyé cette lettre. Alors, H. P. B., visiblement irritée, déclara que, dans ce cas, elle ferait plus encore. Elle reprit la

feuille de papier, et fit un signe au crayon rouge sous les phrases qu'elle disait être contenues dans la lettre fermée ; puis elle souligna un mot ; après quoi, avec une expression d'effort sur son visage, elle dit : "Ce signe que je fais doit passer dans l'enveloppe, à la fin de la lettre, et ce mot doit être souligné, comme ici."

« Quand on ouvrit la lettre, on trouva que le contenu était identiquement pareil à ce que Mme Blavatsky avait écrit, et à la fin de la lettre nous avons tous vu le signe au crayon rouge correctement reproduit ; quant au mot souligné par elle sur son papier, non seulement il y était, mais il était aussi souligné au crayon rouge.

« Ensuite on écrivit une description exacte du phénomène, signée par tous les témoins présents[31].

J'ai soigneusement observé toutes les circonstances dans les moindres détails, et je ne doute pas que ce phénomène soit *authentique* et réel. Il *ne peut être question*, dans ce cas, de mensonge ou de fraude.

VS. SOLOVIOFF.
PARIS, 10 (22) JUIN 1884.

Mme Blavatsky finit par aller de Paris à Londres. Elle arriva à l'improviste un soir où se tenait une réunion de la Loge de Londres. Le mouvement théosophique de Londres avait pris une direction telle que la plupart des membres importants avaient peu de sympathie pour les « phénomènes » dans le genre de ceux qu'on vient de décrire, et qui montrent l'existence d'un pouvoir occulte agissant sur le plan physique de la Nature. Aucun de ceux qui savent dans quel sens le mouvement a progressé ne commettra l'erreur de se figurer que la Société de Londres est faite de gens attirés par la renommée du pouvoir prodigieux de Mme Blavatsky ; surtout depuis qu'un volume d'enseignement philosophique a été donné par les « adeptes » pour montrer le but très élevé qui s'offre en réalité à ceux qui étudient la Théosophie exotérique. Mais partout où se trouve Mme Blavatsky, les faits anormaux se produisent plus ou moins fréquemment, même pendant ces dernières années, bien que ces choses aient presque disparu si l'on songe aux nombreuses manifestations des autres périodes de sa vie. Et comme

---

31 Plus tard, l'auteur qui avait été en désaccord personnel avec Mme Blavatsky essaya de faire croire que ce phénomène n'était pas réel, en disant que cela pouvait être causé par un mirage physique, qui aurait troublé l'esprit des témoins. Dans ce cas, le simple fait que Mme Blavatsky possède le pouvoir d'hypnotiser collectivement un groupe de personnes en plein jour, au point qu'ils crurent voir une série de faits qu'ils n'avaient pas vraiment vus, c'est là une chose qui est déjà assez étonnante, pour ne pas dire plus.

ce livre doit présenter son histoire personnelle, beaucoup plus que celle du mouvement auquel elle a lié sa vie pendant des années, nous ne nous écarterons pas de notre but.

Comme je le disais, Mme Blavatsky et ses plus fidèles amis théosophes en étaient venus à éprouver un grand dégoût pour toutes les histoires de phénomènes à cause des discussions que cela avait soulevées, et de l'incrédulité hostile qu'ils avaient excitée. Leur position est telle maintenant que pour répandre les études théosophiques dans le monde, ils comptent surtout sur la valeur intrinsèque, intellectuelle et philosophique, de la doctrine ésotérique. Et on ne saurait trop insister sur ce fait, que, depuis son retour de l'Inde, en 1870, le but de Mme Blavatsky a été de faire connaître au monde un peu de cette doctrine, de cette philosophie spirituelle, et non d'éblouir un cercle étroit autour d'elle par l'étalage de ses pouvoirs occultes.

Mais, soit parce qu'elle s'en tenait aux principes qui ont dirigé ses efforts, comme le lecteur a pu le voir, soit parce qu'elle aime exercer ses facultés anormales et qu'elle surmonte toujours l'irritation qu'elle éprouve en voyant les ennuis que cela lui procure, elle a exercé ses pouvoirs de temps en temps jusqu'à une époque récente.

La première fois qu'elle vint à Londres, elle resta avec nous une semaine seulement, puis elle retourna à Paris. Elle revint à Londres le 29 juin chez des amis, à Elgin Crescent, Notting Hill, jusqu'au commencement d'août ; alors, elle partit pour l'Allemagne, avec un groupe de théosophes, pour aller voir des amis à Elberfeld. Pendant qu'elle était à Londres, la nouvelle de son arrivée se répandit assez loin, et beaucoup de gens cherchèrent à faire sa connaissance. Les visiteurs venaient chez elle en foule, et, avec son « abandon » habituel, elle les recevait dans n'importe quel costume, dans la pièce où elle trouvait le plus commode de se tenir sur le moment — dans sa chambre à coucher, qui était aussi son bureau, ou dans le salon de ses amis, enfumé par ses innombrables cigarettes et par celles qu'elle offrait généreusement à tous ceux qui voulaient bien les accepter.

De temps en temps avaient lieu quelques manifestations de ses pouvoirs occultes, comme, par exemple, pendant la soirée décrite dans la lettre suivante.

Holloway's Hôtel
48 Dover Street. Piccadilly. Londres
9 Août 1884.

« Cher M… Je ne vois aucune difficulté à vous dire ce qui s'est passé en ma

présence, il y a quelques jours, chez Mrs. Arundale, qui m'avait invitée à dîner, ainsi que M[me] Blavatsky.

« Au milieu d'une conversation sur divers sujets, M[me] Blavatsky se tut, et nous entendîmes tous distinctement un son, qu'on pourrait comparer à celui d'une clochette d'argent.

« Le même phénomène se produisit plus tard dans le salon, à côté de la salle à manger.

« Naturellement, je fus étonnée par cette manifestation, mais je le fus bien plus encore par l'incident suivant. Je venais de chanter un chant russe que j'avais apporté et que mon auditoire avait paru écouter avec beaucoup de plaisir. Quand le dernier accord de l'accompagnement eût cessé de résonner, M[me] Blavatsky dit : "Écoutez !" et nous entendîmes distinctement le dernier accord, avec ses cinq notes, répété au milieu de nous.

« Je dois dire que je n'ai pas la moindre explication à donner, mais les faits se sont passés comme je l'ai dit.

« (SIGNÉ) OLGA NOVIKOFF, *NÉE* KIREEF.

Cependant, les « phénomènes » de cette période ne sont pas importants et ne valent guère la peine qu'on les cite après ceux qui ont été décrits plus haut. Mais il est évidemment intéressant de raconter un incident qui eut lieu en dehors de l'influence de M[me] Blavatsky, et qui a d'autant plus de valeur puisqu'il prouve ce qu'elle a tant répété : que beaucoup de prodiges accomplis en sa présence sont dus, en réalité, à l'action de ses « Maîtres » ». Le D[r] Hübbe Schleiden, qui écrivit la lettre suivante, devint président de la branche allemande de la Société Théosophique. Il écrivait à M[me] Blavatsky.

Elberfeld, août 1884.

« Chère Madame, vous m'avez demandé de vous préciser les circonstances qui ont accompagné ma première communication avec le Mahatma K. H. Je le fais avec grand plaisir.

« Le premier jour de ce mois, au matin, je voyageais, avec le Colonel Olcott, dans un train express qui allait d'ici à Dresde. Quelques jours plus tôt, j'avais écrit aux Mahatmas une lettre que le Colonel Olcott vous avait envoyée ; mais j'apprends que cette lettre ne vous est jamais parvenue et qu'elle a été prise par les Maîtres pendant qu'elle était aux mains des employés de la poste. A ce moment-là, je ne pensais pas à ma lettre ; je racontais au Colonel Olcott certains événe-

ments de ma vie, je lui disais que, depuis l'âge de six ou sept ans, je n'avais jamais connu de paix ou de joie, et je demandais au Colonel Olcott ce que signifiaient les malheurs remarquables que j'avais subis.

« Notre conversation fut interrompue par le contrôleur qui nous demandait nos billets. Quand je m'avançai en me soulevant de mon siège pour lui tendre les billets, le Colonel Olcott remarqua quelque chose de blanc qui était posé derrière mon dos et en face de lui. Je pris ce qui venait d'apparaître là, et je vis que c'était une enveloppe tibétaine, dans laquelle je trouvai une lettre du Mahatma K. H., écrite au crayon bleu, de son écriture bien connue et personnelle. Comme il y avait plusieurs inconnus dans le compartiment, je suppose que le Maître avait choisi cet endroit pour déposer la lettre près de moi sans attirer l'attention gênante et la curiosité d'étrangers.

« L'enveloppe m'était clairement adressée, et la lettre contenait des réflexions consolantes sur l'opinion que j'avais exprimée cinq ou dix minutes plus tôt, à propos des tristes événements de ma vie passée. Le Mahatma expliquait que ces événements, ainsi que la souffrance intérieure qu'ils provoquent, dépassent ce qui est supportable dans une vie ordinaire ; mais que la douleur sous toutes ses formes, attend ceux qui cherchent un plus haut développement spirituel. Il exprima l'opinion bienveillante que j'avais déjà fait un travail philanthropique pour le bonheur, du monde.

« Dans cette lettre, il répondait aussi à plusieurs questions que j'avais posées dans ma première lettre, et il m'assurait que je recevrais de l'aide et des conseils quand j'en aurais besoin.

« Il n'est pas nécessaire, je pense, de vous demander d'informer le Mahatma de la reconnaissance profonde que j'éprouve envers lui pour sa grande bonté à mon égard — car le Maître connaît mes sentiments sans que je les exprime en paroles plus ou moins insuffisantes.

« Je suis, chère Madame, avec respect, votre dévoué,

(SIGNÉ) : DR HUBBE SCHLEIDEN.
A MADAME BLAVATSKY. ELBERFELD.

A Elberfeld, Mme Blavatsky vivait chez M. et Mme Gebhard, et un de leurs fils, M. Rudolph Gebhard, écrit ce qui suit :

« J'ai toujours éprouvé beaucoup d'intérêt pour les tours de prestidigitation. Quand j'étais à Londres, j'avais eu l'occasion de prendre des leçons avec le professeur Field, qui était très habile pour tous les tours de main, et m'enseigna

bientôt les secrets de son art. Depuis ce temps-là, j'ai donné des séances partout où j'ai été (en amateur, naturellement) et j'ai fait la connaissance de tous les "magiciens" renommés, avec qui j'échangeais des tours. Chaque prestidigitateur a des trucs favoris qu'il emploie avec succès, et j'étais obligé de les observer avec soin pour me familiariser avec tous les tours de cartes ou de pièces de monnaie, ou les plus fameux exploits des médiums. Au bout de quelque temps, j'étais devenu un observateur assez perspicace, en ce qui concerne les tours de main, et je crois être en mesure de donner mon opinion sur les phénomènes que j'ai pu observer.

« Il s'en passa deux dans notre maison d'Elberfeld pendant que Mme Blavatsky l'habitait, ainsi que le Colonel Olcott et un petit groupe d'amis et de théosophes.

« La première fois, mon père reçut une lettre du Mahatma K. H. C'était un soir, en présence de nombreux témoins, dont plusieurs membres de notre Société, et le Major général D. O. Howard, de l'armée des États-Unis. Il était environ neuf heures du soir : nous étions assis dans le salon, en train de discuter, quand l'attention de Mme Blavatsky fut attirée par quelque chose d'inaccoutumé dans la pièce. Après un instant, elle dit qu'elle sentait la présence des Maîtres, et qu'ils avaient peut-être l'intention de faire quelque chose pour nous ; aussi, elle nous demanda de penser à ce que nous voudrions qu'il arrive. Après une courte discussion, nous étions tous décidés à demander qu'une lettre soit envoyée à mon père, M. G. Gebhard, sur un sujet qu'il déciderait mentalement.

« Or, mon père était très inquiet au sujet d'un de ses fils, mon frère aîné, qui était en Amérique, et il désirait vivement demander conseil au Maître.

« Pendant ce temps, Mme Blavatsky, qui venait d'être malade, était étendue sur un sofa ; elle regardait tout autour de la pièce, quand elle s'écria qu'il se passait quelque chose dans un grand tableau peint à l'huile, suspendu au-dessus du piano dans cette pièce : elle avait vu un rayon lumineux qui s'élançait dans la direction de ce tableau. Mrs. H., puis ma mère, dirent qu'elles le voyaient aussi, et ma mère, qui était assise en face d'une glace et tournait le dos au tableau, avait vu, dans le miroir, une faible lueur dans la direction du tableau. Mme B. demanda à Mrs. H. de regarder, et de dire ce qu'elle voyait ; alors, Mrs. H. dit qu'elle voyait quelque chose se former au-dessus du tableau, mais qu'elle ne distinguait pas bien ce que c'était.

« L'attention de tous était fixée sur le mur, tout en haut, près du plafond, là où plusieurs voyaient des lumières brillantes. Mais j'avoue que, n'étant pas clairvoyant, je n'apercevais aucune lumière, rien qui diffère de ce que j'avais toujours vu sur le mur. Et quand Mme Blavatsky dit qu'elle était absolument sûre qu'il se

passait quelque chose, je me levai (nous étions tous restés assis), je grimpai sur le piano, et, soulevant le tableau du mur sans le décrocher, je le secouai bien et je regardai derrière : il n'y avait rien. La pièce était bien éclairée, je voyais toute la peinture. Je laissai retomber le cadre, en disant que je ne voyais rien ; mais Mme Blavatsky me dit qu'elle était sûre qu'il y avait quelque chose ; je grimpai encore pour essayer une fois de plus.

« Le tableau en question était une grande peinture à l'huile suspendue au mur par un cordon et un crochet : le haut était penché en avant, et, lorsqu'on écartait du mur le bas du cadre, il y avait un espace de dix centimètres entre le mur et le dos du tableau, qui ne touchait plus le mur. Et comme le gaz était allumé de chaque côté de la peinture, l'espace vide était bien éclairé. Mais, pour la seconde fois, comme avant, je ne puis rien voir, et pourtant j'avais regardé avec soin. Pour être tout à fait sûr, je montai sur le piano et je passai la main deux fois, lentement, le long du cadre qui a cinq centimètres d'épaisseur : il n'y avait rien. Alors, je laissai retomber le tableau et je me tournais vers Mme Blavatsky pour lui demander ce qu'il fallait faire, quand elle s'écria : "Je vois la lettre ! La voilà !" Je me retournai vivement et je vis, à l'instant même, une lettre glisser derrière le tableau et tomber sur le piano. Je la ramassai. Elle était adressée à Herrn Consul G. Gebhard et contenait une réponse à ce qu'il venait de demander. J'ai dû avoir l'air plutôt surpris, car les assistants se sont mis à rire gaiement aux dépens du jongleur de la famille.

« A mon avis, ce phénomène est complètement démontré. Personne autre que moi n'avait touché le tableau ; j'avais pris soin de bien l'examiner, et comme je cherchais une lettre, elle n'aurait pas pu échapper à mon attention, comme cela aurait pu arriver si j'avais cherché un autre objet ; alors, je n'aurais peut-être pas remarqué un bout de papier. Cette lettre mesurait bien sept centimètres sur quatre, ce n'était donc pas un petit objet.

« De plus, nous avions décidé nous-mêmes que la lettre serait envoyée à M. G. Gebhard, et comme je connaissais la préoccupation de mon père à ce moment, c'est moi qui lui avais proposé de demander une réponse à ce sujet ; et il avait dit qu'il le ferait.

« Étudions ce phénomène au point de vue des tours de passe-passe.

« Supposons que plusieurs lettres aient été préparées d'avance, adressées à plusieurs personnes, et traitant de différents sujets. Est-il possible de faire venir une lettre à un endroit donné par un truc de passe-passe ? Tout à fait ; mais cela dépend de l'endroit, et il ne faut pas que notre attention soit attirée de ce côté. Il aurait été très difficile de mettre une lettre derrière ce tableau ; mais si notre attention avait été attirée ailleurs, la lettre aurait pu être lancée derrière le cadre

pendant ce temps. Qu'est-ce qu'un tour de passe-passe ? Tout simplement un mouvement plus ou moins rapide, exécuté pendant qu'on ne vous observe pas. J'attire votre attention, une minute, sur un certain point, par exemple sur ma main gauche ; alors ma main droite peut faire certains mouvements sans qu'on les voie. La théorie que “la rapidité de la main trompe la vue” est entièrement fausse. Vous ne pouvez pas faire avec la main un mouvement assez rapide pour que la vue ne puisse pas le suivre ; la seule chose que vous puissiez faire est : ou bien de cacher le mouvement nécessaire à l'aide d'un autre qui n'a rien à voir avec notre but, ou bien d'attirer l'attention des spectateurs d'un autre côté, et alors de faire vite ce que vous voulez.

« Dans le cas qui nous occupe, notre attention avait été fixée tout le temps sur le tableau, avant même que nous ayons choisi ce qui s'y passerait ; il aurait été impossible d'y lancer une lettre sans que cela se voie. Il n'y a pas moyen de supposer que la lettre ait été cachée d'avance derrière le cadre, car je l'aurais vue quand je l'ai cherchée à plusieurs reprises. Si la lettre avait été placée sur le haut du cadre, et que mes doigts l'ont dérangée en passant, sans que je m'en rende compte, la lettre serait tombée aussitôt, alors que trente secondes environ s'écoulèrent avant qu'elle apparaisse. Tout bien considéré, il me semble impossible d'avoir produit ce phénomène à l'aide d'un tour quelconque.

« Le lendemain, j'allai dans la chambre de Mme B…, vers midi, mais elle était occupée, et je m'en allai dans le salon où nous avions passé la soirée précédente. J'eus l'idée de revoir le tableau, pour m'assurer que la lettre n'aurait pu être cachée quelque part derrière, sans qu'on la voie. J'étais seul dans la pièce, et personne n'entra pendant que j'examinais tout. Je fus convaincu que la présence d'une lettre ne m'aurait pas échappée si elle avait été cachée derrière le cadre. Je retournai dans la chambre de Mme B…, qui était toujours occupée avec la même femme. Le soir, nous nous réunîmes de nouveau.

« Les Maîtres vous ont observé aujourd'hui, dit-elle, et se sont bien amusés à voir vos expériences. Comme vous vous êtes donné du mal pour chercher si la lettre n'aurait pas pu être cachée derrière le tableau. »

« Or, je suis absolument sûr, d'abord que personne n'était dans cette pièce en même temps que moi, et ensuite que je n'avais parlé à personne de mes recherches. Je ne peux pas expliquer comment Mme B… était au courant de mes mouvements, sinon par clairvoyance… »

RUDOLPH GEBHARD.
« ELBERFELD (COLOGNE), SEPTEMBRE 1884.

Plus d'un an après, la Société des Recherches Psychiques publia un rapport qui attaquait beaucoup de phénomènes exécutés sous l'influence de Mme Blavatsky, et dont la plupart n'ont pas été cités dans ce livre. Pour l'histoire de M. Gebhard, dont la société avait reçu un compte rendu plus bref que celui que nous avons reproduit, on fit remarquer que M. Gebhard n'avait pas songé à la présence possible d'un compère, qui aurait pu lancer la lettre sans être vu… L'argument n'a pas beaucoup de poids, puisqu'il y avait là plusieurs personnes attendant le phénomène, et cela dans une maison privée où il y avait seulement des membres de la famille et des intimes. Pourtant, M. Gebhard m'écrivit, à ce sujet, la lettre suivante :

Elberfeld, 18 janvier 1886.

« Cher Monsieur Sinnett, tous mes remerciements pour votre bonne lettre et pour les papiers inclus que j'ai reçus hier matin. En voyant les faibles arguments que le rapport de la S. R. P. oppose à ma lettre à Hodgson sur le phénomène de la lettre d'Elberfeld, il me semble nécessaire de faire remarquer que : 1° j'ai écrit un récit de ce phénomène peu de jours après, et j'en ai retrouvé une copie ce matin ; 2° dans ce premier récit, j'ai envisagé sérieusement l'hypothèse que la lettre avait été lancée par un compère ; mais, comme j'avais démontré que c'était impossible, d'une façon qui me parut définitive, je n'en ai plus parlé dans mes rapports suivants. Les deux rapports s'accordent absolument sur les points essentiels, les deux seules différences étant d'abord que, dans le premier rapport, je donne 10 centimètres comme écart entre le tableau et le mur, et, dans le deuxième, 12 centimètres. Ensuite, les dimensions de la lettre sont de 4 inches sur 2 dans le premier, et de 5 inches sur 2 1/2 dans le deuxième (ce qui est la vraie dimension, car je viens de mesurer encore la lettre aujourd'hui). Le second rapport est même plus détaillé que le premier ; les gens à qui je racontais l'incident me posaient toujours les mêmes questions, auxquelles j'avais voulu répondre dès le début.

« J'ai fait, ce matin, une découverte assez curieuse, et je regrette bien de ne l'avoir pas faite plus tôt. J'ai pris la fameuse lettre, je suis monté sur le piano et je l'ai jetée derrière le tableau ; mais elle est restée accrochée entre le tableau et le mur ; et plusieurs essais m'ont prouvé que le tableau, très lourd, est appuyé contre le mur si fortement qu'une lettre ne peut pas tomber entre le cadre et le mur. Je soulevai le tableau plusieurs fois et je le laissai retomber, mais le résultat fut toujours le même. Je suis plus que toujours incapable d'expliquer tout cela, parce que, d'après ce que j'ai vu, la lettre, venant de derrière le tableau, a volé sur le piano. »

La fin du voyage de Mme Blavatsky en Europe fut assombrie par un incident désagréable qui eut des résultats très étendus.

Un magazine de Madras, l'organe des missionnaires chrétiens de cette ville, intitulé le *Christian College Magazine*, publia une série de lettres, soi-disant écrites par Mme Blavatsky à une certaine Mme Coulomb, qui avait vécu chez elle, dans l'Inde, pendant plusieurs années, d'abord à Bombay puis à Madras. Autrefois, Mme Coulomb et son mari avaient tenu un hôtel au Caire, où Mme Blavatsky avait fait leur connaissance, à son grand dommage, aux jours de l'éphémère « Société Spirite ». Plusieurs années après, les Coulomb arrivèrent dans l'Inde, fort gênés, et furent hospitalisés par Mme Blavatsky à Bombay.

Puis ils firent partie de la maisonnée ; Mme Coulomb dirigeait le ménage en échange du logement et de la nourriture, et son mari, pendant longtemps, prétendit qu'il cherchait du travail. C'était un arrangement amical, qui dura plus longtemps que des arrangements faits pour être plus permanents. Mais, avec le temps, les sentiments affectueux des deux côtés qui avaient rendu possible la vie en commun se transformèrent, de la part de Mme Coulomb, du moins. Tout cela ne vaudrait pas la peine qu'on s'y arrête, si les conséquences n'avaient pas été graves. Sans entrer dans des détails, trop longs pour leur importance, on peut expliquer que Mme Coulomb donna à l'éditeur du magazine une série de lettres qu'elle prétendait avoir reçues de Mme Blavatsky, dans lesquelles certains passages, s'ils étaient vrais, montraient qu'elle avait employé Mme Coulomb et son mari comme complices, dans une longue suite de phénomènes frauduleux.

Quand le magazine qui contenait ces passages arriva en Europe, Mme Blavatsky écrivit à ce sujet au *Times* la lettre suivante, qui parut le 9 octobre :

« Monsieur, en ce qui concerne la prétendue révélation à Madras d'une conspiration déshonorante entre moi et deux personnes du nom de Coulomb, dans le but de tromper le public sur les phénomènes occultes, je déclare que les lettres qu'on donne comme ayant été écrites par moi ne viennent pas de moi. Je reconnais çà et là des phrases qu'on a tirées de mes vieilles notes sur différents sujets ; mais il s'y ajoute des interpolations qui faussent absolument le sens. Avec cette seule exception, toutes les lettres sont fabriquées.

« Et ceux qui les fabriquent sont grossièrement ignorants des choses de l'Inde, car ils parlent d'un "Maharajah de Lahore", et n'importe quel écolier hindou sait que ce personnage n'existe pas.

« Quant à la supposition que j'ai essayé de grandir la "prospérité financière" de la Société Théosophique à l'aide de phénomènes occultes, je puis dire que jamais je n'ai reçu ou essayé d'obtenir de l'argent de personne, soit pour moi, soit pour la Société, par de tels moyens. Je défie qui que ce soit de venir prouver le contrai-

re. L'argent que j'ai reçu a été gagné par mon travail littéraire, et j'ai consacré tout cela, ainsi que ce qu'il me restait de mes héritages, quand j'allai dans l'Inde, à la Société Théosophique. Je suis plus pauvre aujourd'hui qu'à l'époque où, avec des amis, j'ai fondé la Société. Votre servante dévouée.

H. P. BLAVATSKY
77. ELGIN CRESCENT, NOTTING HILL, W.
7 OCTOBRE.

Le même journal, à cette même date contenait aussi une lettre de M. Saint-George :

Lane Fox

« Monsieur, dans le *Times* du 20 et du 29 septembre, vous avez publié des télégrammes de votre correspondant de Calcutta, à propos de la Société Théosophique. Comme je viens de l'Inde, et que je fais partie du Comité chargé de diriger les affaires de la Société pendant l'absence de l'Inde du Colonel Olcott et de Mme Blavatsky, j'espère que vous m'accorderez une place dans vos colonnes pour ajouter quelques mots à la nouvelle que vous avez publiée. D'abord, ces Coulomb qui, de connivence avec certains missionnaires, s'efforcent de jeter un discrédit sur la Société Théosophique, étaient employés au siège de la Société, à Adyar, pour tenir la maison. Mais le Comité, voyant qu'ils n'avaient aucune moralité et qu'ils essayaient tout le temps de se faire donner de l'argent par les membres de la Société, les renvoya. Ils avaient construit auparavant toutes sortes de trappes et de panneaux mobiles dans les chambres personnelles de Mme Blavatsky, que celle-ci leur avait imprudemment confiées. Quant aux lettres, qu'on dit avoir été écrites par Mme Blavatsky, et qui viennent d'être publiées dans un journal "chrétien" de l'Inde, je suis persuadé, ainsi que tous ceux qui connaissent cette affaire, que ce n'est pas Mme Blavatsky qui les a écrites. Pour ma part, j'attache très peu d'importance à ce nouveau scandale, et je ne crois pas que la vraie cause théosophique en souffrira le moins du monde.

« Le mouvement théosophique est maintenant bien lancé, et il avancera malgré les obstacles. Grâce à ce mouvement, il existe déjà des centaines, sinon des milliers, de personnes qui ont compris la nécessité d'une vie pure, pour des raisons scientifiques, et non pas seulement sentimentales ; avec la conviction que

des intentions honnêtes et une activité désintéressée sont indispensables pour assurer le vrai progrès humain et la conquête du vrai bonheur.

« Votre serviteur dévoué,
« st. g. lane fox. m. s. t.
« londres, 5 octobre ».

Malgré cela, plusieurs personnes, qui avaient lu avec beaucoup d'intérêt le récit de prodiges occultes accomplis par Mme Blavatsky, dans l'Inde, se demandaient avec inquiétude jusqu'à quel point les lettres étaient bien d'elle ; et enfin, la Société des Recherches psychiques se décida à envoyer à Madras un de ses membres qui étudierait sur place les circonstances auxquelles les lettres faisaient allusion. M. Richard Hodgson, qui se chargea de cette mission, partit pour l'Inde en novembre 1884 et y resta jusqu'au mois d'avril de l'année suivante. A son retour, il fit, pour sa Société, un rapport défavorable à Mme Blavatsky ; et le Comité qui avait été nommé par la Société pour étudier le caractère des phénomènes « concernant la Société Théosophique », fit à son tour un rapport, pendant un meeting du 24 juin, déclarant que les lettres étaient authentiques, d'après les experts, et qu'elles suffisaient à prouver que Mme Blavatsky « s'était entendue avec d'autres personnes pendant longtemps pour produire, par des moyens ordinaires, une série de prodiges apparents destinés à faire vivre le mouvement théosophique ».

Pendant ce temps, Mme Blavatsky était revenue dans l'Inde. Quand son steamer arriva à Madras, une délégation d'étudiants hindous des collèges de Madras monta à bord pour lui souhaiter la bienvenue. Cette démonstration fut faite parce que les accusations qui étaient lancées contre elle venaient des lettres qu'on lui attribuait, et qui avaient été publiées dans une revue dépendant de l'un des collèges. Elle fut conduite dans une salle publique où étaient assemblés un grand nombre d'Hindous, et là, on lui adressa le discours suivant :

« En vous souhaitant la bienvenue la plus cordiale à votre retour d'Occident, où vous avez mené avec tant de succès vos campagnes intellectuelles, nous ne faisons qu'exprimer faiblement « la dette immense de reconnaissance infinie » que l'Inde a envers vous.

« Vous avez consacré votre vie à une œuvre désintéressée : faire connaître les vérités de la philosophie occulte. Sur les mystères sacrés de notre vénérable religion et de nos philosophies vous avez jeté un flot de lumière en publiant votre merveilleux livre, *Isis Dévoilée*. Grâce à vous, notre cher Colonel a pu entrepren-

dre sa gigantesque œuvre d'amour, qui est de rallumer sur les autels d'Aryavarta les flammes mourantes de la religion et de la spiritualité.

« Pendant que d'un côté du globe vous vous efforciez de toute votre âme de répandre les vérités éternelles, ici vos ennemis étaient actifs aussi. Nous voulons parler du scandale récent de Madras, dans lequel on s'est servi de vos domestiques renvoyés pour vous atteindre. Tout en jugeant ces futilités avec le mépris et l'indignation qu'elles méritent, nous tenons à vous assurer que notre affection et notre admiration, dues à l'élévation de votre âme, à la noblesse de vos aspirations et à vos sacrifices, sont trop profondément enracinées en nous pour être secouées par les ouragans de l'envie, du dépit et de la calomnie, bien que ces choses ne soient pas rares dans l'histoire de la Théosophie.

« Puissent les maîtres vénérés, dont le cœur est plein d'amour pour l'humanité, continuer de vous aider, ainsi que votre estimé Colonel, dans votre recherche de la Vérité, et vos efforts pour la répandre, — c'est là, chère Madame, l'ardente prière de vos serviteurs affectueux et respectueux.

« LES ÉTUDIANTS DES COLLÈGES DE MADRAS. »

Cette adresse fut signée par plus de trois cents étudiants.

Pendant une grande partie du séjour de M. Hodgson à Madras, Mme Blavatsky y fut au lit, mourante, comme le croyaient ses amis et elle-même ; et sa guérison relative est l'un des plus remarquables « phénomènes » de sa vie. Voici ce qu'elle m'écrivit à la fin de cette période :

« Je suis obligée de vous écrire une fois de plus. J'ai fait le sacrifice de ma réputation personnelle et de mon honneur, et je ne me soucie guère de ce qui m'arrivera pendant les quelques mois qu'il me reste à vivre. Mais je ne peux laisser attaquer la réputation du pauvre Olcott par des gens comme Hume et M. Hodgson, qui ont la tête tournée par leurs hypothèses de fraudes plus phénoménales que les phénomènes mêmes. Je proteste, ainsi que des milliers d'autres théosophes, contre la manière dont les recherches sont conduites par M. Hodgson. Il interroge seulement nos plus grands ennemis, des voleurs comme… ; celui-ci montre des lettres qu'il dit avoir reçues d'Amérique, il y a sept ans. Hodgson en copie quelques paragraphes qu'il trouve accusateurs, et, avec ce point de départ, il bâtit toute une théorie pour prouver que je suis *une espionne russe*… Vous savez combien j'ai essayé de rapprocher les Hindous et les Anglais, et comment j'ai fait tout en mon pouvoir pour leur faire comprendre que ce gouvernement, si mauvais qu'il leur paraisse, est le meilleur qu'ils puissent avoir. Je défie n'importe qui

de trouver un Hindou respectable et honnête qui déclare que je lui aie dit une seule parole contre l'Angleterre. Et cependant, parce qu'un certain papier m'a été volé par … et que les missionnaires le lui ont montré, M. Hodgson, d'après ce papier, écrit presque entièrement en langue chiffré, déclare publiquement que je suis une espionne russe. »

Elle revient là-dessus un peu plus loin, et dit :

« Ils (les missionnaires) montrèrent ce papier au commissaire de police, le firent examiner par les meilleurs experts, pour découvrir, ce que signifiait le langage chiffré, et finirent par y renoncer. C'est un de mes manuscrits Senzar. J'en suis absolument sûre, car il manque une des pages numérotées de mon livre. »

Le Senzar est un langage mystique, avec un alphabet spécial, dont se servent les initiés occultes du Tibet.

Mme Blavatsky retourna en Europe après sa maladie ; elle passa quelque temps dans un hôtel, près de Naples, et de là, elle écrivit à ma femme, le 21 juin, en réponse à une lettre pleine de sympathie :

« La vue de votre écriture familière m'a été bienvenue et le contenu de votre lettre encore plus. Non… je n'ai jamais pensé que *vous* puissiez me croire coupable des mensonges dont on m'accuse, ni vous ni aucun de ceux qui ont les Maîtres dans leur cœur, et non dans leur cerveau. Pourtant, me voilà accusée, sans pouvoir me disculper, des plus mesquines supercheries qui aient jamais été employées par un médium affamé. Que puis-je faire, et que ferai-je ? C'est inutile d'écrire ou de discuter avec des gens qui veulent me croire coupable. Ils ne changeront pas d'opinion, ce n'est pas la peine. Le combustible de mon cœur est entièrement brûlé, il ne reste plus que des cendres froides. J'ai tellement souffert que je ne peux plus souffrir. Chaque nouvelle accusation me fait seulement rire.

« Malgré les experts », dites-vous. Eh bien ! Ils doivent être fameux, les experts qui ont déclaré authentiques toutes les lettres des Coulomb. Le monde entier peut s'incliner devant leur décision et leur pénétration, mais il y a du moins dans ce vaste monde une personne qu'ils ne convaincront jamais que ces lettres stupides aient été écrites par moi, et c'est H. P. Blavatsky.

« Maintenant, écoutez bien, je voudrais que vous connaissiez ces faits. *Jusqu'à ce jour,* on ne m'a jamais laissé voir une seule ligne de ces lettres. Pourquoi M. Hodgson n'est-il pas venu m'en montrer au moins une ?… Dites-moi, est-ce illégal, en Angleterre, d'accuser publiquement, même un balayeur des rues, pendant son absence, sans lui donner l'occasion de dire un seul mot pour se défendre, sans lui laisser même savoir avec précision de quoi il est accusé, qui l'accuse, et qui se présente comme témoin ? Car je ne sais pas le premier mot de tout cela.

Hodgson est venu à Adyar, il a été reçu en ami, il a interrogé et examiné tout ce qu'il a voulu : les enfants (les Hindous) d'Adyar lui ont donné toutes les informations qu'il demandait. S'il trouve maintenant un désaccord et des contradictions dans leurs déclarations, cela prouve simplement qu'ils trouvaient absurde de douter des phénomènes des Maîtres, et que, ne s'étant pas préparés à subir un examen scientifique, ils peuvent avoir oublié beaucoup de détails.

« Voilà où j'en suis. Où j'irai ensuite ? Je ne le sais pas plus que l'homme dans la lune. Pourquoi veut-on que je reste en vie ? C'est là une chose qui dépasse ma compréhension. Mais leurs procédés sont, et ont toujours été, incompréhensibles. Quel bien puis-je faire maintenant à la cause ? Je suis suspecte à toute la création excepté quelques êtres. Ne vaudrait-il pas mieux pour la S. T. que je sois morte que vivante ? »

Deux mois plus tard, elle quitta l'Italie pour aller dans une tranquille petite ville allemande, où j'allai la voir pendant l'automne dernier (1885). Entre-temps, les meetings de la Société des Recherches Psychiques avaient eu lieu, et le Comité « nommé pour étudier les phénomènes concernant la Société Théosophique » avait déclaré que les lettres Coulomb avaient réellement été écrites par Mme Blavatsky, que le « tabernacle » d'Adyar avait été soigneusement truqué pour faire de fausses manifestations, et que les prétendus prodiges dus au pouvoir occulte des Maîtres étaient des fraudes exécutées sur les ordres de Mme Blavatsky et avec son aide. En août, elle m'écrivit :

« … Qu'il y ait de la confiance et de l'amitié, ou bien de la défiance et de la haine, amis ou ennemis, personne ne comprendra jamais toute la vérité. Alors, à quoi bon ? La seule différence entre les calomnies des Coulomb-Patterson-Hodgson en ce moment, et celles d'autrefois, est qu'alors les journaux se contentaient d'*allusions* et que maintenant ils affirment. Alors ils étaient retenus, si peu que ce soit, par la crainte de la loi et par un sentiment de décence. Maintenant ils ne craignent plus rien, et ils ont perdu toute idée de décence. Voyez le professeur Sidgwick. C'est un gentleman et un homme honorable de nature, et juste, comme la plupart des Anglais. Et maintenant, dites-moi, quelqu'un d'impartial (je ne parle pas des Pères de la S. R. P. dont l'opinion est sans valeur) peut-il dire que ce que le professeur Sidwick a fait imprimer sur moi est juste, légal ou honnête ? Si, au lieu de m'accuser de phénomènes truqués on m'accusait d'avoir volé mes victimes, ou de toute autre chose, comme la justice punit les dénonciations non prouvées, est-ce que le professeur Sidgwick aurait des chances de triompher ? Sûrement non. Alors, pourquoi a-t-il le droit de parler en public (et de faire imprimer ses paroles) sur mes mensonges, mes fraudes malhonnêtes et mes trucs ? Prétendez-vous qu'il soit juste de sa part, honnête, et même légal, de profiter de

sa position exceptionnelle, et de la nature de la question, pour me calomnier, ou, si vous préférez, pour m'accuser ainsi, et me déshonorer en se basant sur le faible témoignage que lui apporte Hodgson?… Après cela, pouvez-vous blâmer X…, et d'autres théosophes russes, quand ils disent que le grand motif de leur haine pour moi est que je suis russe? Je sais que ce n'est pas vrai, mais eux, les Russes, comme X… et les théosophes d'Odessa, ne peuvent pas comprendre autrement que je sois victime d'une si énorme injustice.

«Je vous en prie, lisez le passage où ils déclarent qu'ils n'ont aucunement l'intention d'accuser le pauvre Olcott de fraude volontaire. Ensuite vient la question des enveloppes, dans lesquelles on trouva l'écriture du Mahatma, — et qui *auraient pu* avoir été ouvertes auparavant par moi ou par d'autres. Les lettres qu'on reçut des Maîtres à Adyar pendant que j'étais en Europe *auraient pu* en tout cas être arrangées par Damodar. La disparition du paquet de la «Vega» «s'explique facilement» si l'on songe à certaine jalousie qui se trouvait près de la chambre de Baboula: cette jalousie était hermétiquement couverte par mon grand tapis, qui, si vous vous rappelez bien, était cloué sur les murs et la porte. Mais nous pouvons supposer que le paquet de la Vega s'est évaporé de façon frauduleuse à Bombay. Alors, comment MM. Hodgson, Myers et Cie expliquent-ils sa réapparition instantanée à Howrah, Calcutta, en présence du Colonel Gordon et de sa femme, ainsi que de notre Colonel, si ledit Colonel est tellement immaculé que les pontifes de S. R. P. se sentent obligés de lui faire des excuses publiques? Il y a une chose qui saute aux yeux: ou bien le Colonel Gordon, ou M. Gordon, ou le Colonel Olcott, me servait de compère à ce moment-là; ou bien les dieux de la S. R. P. sont en train de se rendre ridicules. Sûrement, comme dit X… aucun homme sain, au raisonnement sain, connaissant en détail l'histoire de la "Vega", ou du portrait en plâtre brisé, ou la lettre de Hübbe Schleiden, reçue dans un train d'Allemagne pendant que j'étais à Londres, et tant d'autres faits, n'aura l'aplomb d'écrire comme un âne que je suis un charlatan de la plus belle eau, et que tous mes phénomènes sont truqués, mais qu'il faut reprocher au Colonel simplement "de la crédulité, et un manque de précision dans ses observations et ses déductions."»

Sur un ton d'ironie amère, après avoir parlé avec mépris de l'intelligence des investigateurs envoyés par la S. R. P., elle déclare qu'elle laisse dire à ses «amis scientifiques», «que *Isis Dévoilée*, et tous les meilleurs articles du *Theosophist*, et toutes les lettres des deux Mahatmas, en anglais, en français, en telegu, en sanscrit, ou en hindi, ont été écrites par Mme Blavatsky. Elle veut bien laisser croire que pendant plus de vingt ans elle a fait marcher les hommes les plus intellectuels du siècle, en Russie, en Amérique, dans l'Inde, et surtout en Angleterre.

Pourquoi demander des phénomènes *authentiques*, alors que l'auteur des mille manifestations fausses connues de tout le monde, est un phénomène vivant, capable de faire cela et bien plus encore…

« Pourquoi me plaindre ? Le Maître ne m'a-t-il pas laissé le choix entre suivre les ordres du Seigneur Bouddha qui nous dit de ne pas omettre de nourrir *même un serpent affamé*, repoussant la crainte de le voir se retourner et mordre la main qui le nourrit, — ou accepter le Karma, qui punit toujours celui qui s'écarte du péché et de la misère, ou qui omet de soulager le pécheur ou le malheureux… Est-ce que je suis en aucune façon plus grande ou meilleure que ne l'étaient Saint-Germain, Cagliostro, Paracelse, et tant d'autres martyrs dont les noms, dans l'Encyclopédie du XIXe siècle, sont suivis du titre méritoire de charlatans et d'imposteurs ? Ce sera le Karma des juges aveugles et haineux, mais non le mien.

« … Je peux faire plus de bien en restant dans l'ombre qu'en prenant de nouveau un rôle important dans le mouvement. Laissez-moi me cacher dans des endroits inconnus, pour écrire, écrire, écrire, et enseigner à tous ceux qui veulent apprendre. Puisque le Maître m'a forcée à vivre, qu'on me laisse vivre et mourir dans une paix relative. Évidemment, Il veut que je travaille encore pour la S.T. puisqu'il ne me permet pas de faire un contrat avec X… (un éditeur étranger qui lui offrait des prix élevés), m'engageant à écrire exclusivement pour son journal et sa revue. Il ne m'a pas permis de signer ce contrat, l'année dernière, à Paris, quand on me l'a proposé, et il ne l'approuve pas maintenant, car il dit que mon temps sera occupé d'une autre façon. Ah ! Quelle cruelle injustice on m'a fait subir de tous les côtés! Pensez donc à l'horrible calomnie du C. C. M. (Christian College Magazine) qui déclare que j'ai essayé d'escroquer 10.000 roupies à M. Jacob Sassoon, et qui n'est contredit par personne, pas même par X… et X… qui sont sûrs, comme de leur propre existence, de la fausseté abominable de cette calomnie-là du moins.

« Le public ignore qu'après avoir consacré ma vie et mon travail à l'avancement de la Société pendant plus de dix ans, j'ai dû quitter l'Inde sans le sou, et que pour mes dépenses quotidiennes je dépends de la générosité du *Theosophist* (mon journal, fondé et créé avec mon argent). Me traiter, moi, d'imposteur mercenaire, faisant des faux pour gagner de l'argent, alors que j'ai donné les milliers de francs que j'ai gagnés avec mes articles russes, et que pendant cinq ans j'ai abandonné ce que m'ont rapporté *Isis* et le *Theosophist*, pour faire vivre la Société… Pardonnez-moi de dire tout cela, et de me montrer si égoïste, mais c'est une réponse directe à cette basse calomnie, et il est juste que les théosophes de Londres sachent ces choses. »

La promesse que son temps serait « occupé d'une autre façon » pendant sa retraite en Allemagne, qu'à écrire des histoires et des articles sociaux pour des magazines russes, a été pleinement accomplie. Pendant les trois derniers mois de l'année 1885, elle commença à recevoir « l'inspiration » occulte, nécessaire pour écrire le livre promis depuis longtemps sur *La Doctrine Secrète*. Le livre fut précédé par des notices dans le *Theosophist*, depuis le début de février 1884. Elle se proposait alors d'en faire « une nouvelle version d'*Isis Dévoilée*, avec un nouveau plan, des additions importantes, des notes copieuses et des commentaires » ; et la première intention de Mme Blavatsky était de la faire paraître en fascicules mensuels, à partir de mars 1884, ou de juin si ce n'était pas fait assez tôt. Mais le voyage en Europe de Mme Blavatsky, au printemps de la même année, l'empêcha d'exécuter son projet ; car son temps était absorbé par toutes sortes d'occupations. Puis, pendant l'été de 1884, éclata le « Scandale Coulomb » avec toutes ses conséquences exaspérantes ; si bien qu'il lui fut impossible de commencer une tâche qui demandait un travail long et régulier, une grande concentration, et une certaine tranquillité d'esprit.

La *Doctrine Secrète* n'était pas encore sur le chantier en septembre 1885, quand ma femme et moi nous avons été la voir en Allemagne. Nous l'avons trouvée installée économiquement, mais avec un confort paisible, et soutenue par la présence de sa tante, Mme Fadeef, qu'elle aime beaucoup. Naturellement elle bouillait d'indignation à l'idée du mal que lui faisait le Comité de la S. R. P., alors même que le rapport cruel et plein de calomnies de M. Hodgson, sur lequel étaient basées leurs conclusions, n'avait pas été terminé. Mais, dans l'ensemble, elle était mieux portante et mieux disposée que nous ne l'espérions, et certains symptômes indiquaient que la *Doctrine Secrète* allait peut-être être mise en train.

Un mois environ après notre retour à Londres, en octobre, je reçus une lettre de Mme Blavatsky, dans laquelle elle écrivait :

« Je travaille beaucoup à la *D. Secrète*. Les choses de New York (c'est-à-dire la façon dont elle écrivit *Isis Dévoilée*) recommencent, mais plus clairement et mieux. Je vais peut-être croire que cela pourra nous venger. Quels tableaux ! Quels panoramas ! Quelles scènes ! Quels drames antédiluviens ! Et tant d'autres choses ! Je n'ai jamais mieux vu et entendu. »

Au début de décembre, je reçus une lettre de la Comtesse Wachtmeister, qui était alors auprès de Mme Blavatsky. La Comtesse, bien que portant un titre étranger, est une dame anglaise, douée de hautes facultés de clairvoyance, ce qui lui permettait de s'élever au-dessus des mesquines preuves matérialistes employées par les ennemis obtus de la Société Théosophique pour accabler l'amie qu'elle estimait et en qui elle avait confiance. Elle écrivait : « La *Doctrine Secrète* contient

une traduction de… (certains écrits occultes qui ne sont pas du tout connus du public). Pour le moment, les lecteurs n'auront qu'une faible idée du sens réel ; mais avec les années, elle pénétrera plus avant dans le cœur des hommes. » Une quinzaine plus tard, elle écrivait encore : « Je considère comme un grand privilège qu'on me laisse voir de quelle façon merveilleuse ce livre est écrit. »

Quelques jours après, une personne indiscrète, ou qui s'amusait à faire souffrir, envoya à Mme Blavatsky une copie du rapport fameux (ou infâme, selon les théosophes) de M. Hodgson, qui avait été publié dans le « Procès-Verbal de la Société de Recherches Psychiques ». La Comtesse écrivit : « Nous avons passé une journée terrible, et la … (un nom familier de Mme Blavatsky) voulait partir à Londres immédiatement. Je l'ai apaisée autant que j'ai pu, et maintenant elle a déversé son indignation dans la lettre ci-incluse. »

Pendant toute une semaine, les émotions tumultueuses de Mme Blavatsky rendirent tout travail impossible. Dans un cas semblable, son tempérament volcanique la rend incapable de défendre sa cause. Pendant cette pénible quinzaine elle gaspilla son temps à écrire des lettres, des mémorandums et des protestations qui n'étaient pas calculés pour faire comprendre la vérité à un public froid et indifférent, et il est inutile de ressusciter tout cela. J'obtiens d'elle qu'elle atténue la violence d'une de ces protestations, pour le faire paraître d'une façon présentable dans une brochure que je publiai à la fin de janvier ; mais, quant au reste, seuls ses plus intimes amis peuvent en apprécier le feu et la fureur. Quand elle est en colère, elle emploie des mots qui feraient croire à un étranger qu'elle a soif de vengeance, qu'elle est hors d'elle-même, et qu'elle tirerait une vengeance sauvage de ses ennemis si elle pouvait. Elle a seulement une demi-douzaine d'amis sincères, qui la connaissent intimement et qui savent bien que malgré toute cette effervescence, si on mettait brusquement ses ennemis en son pouvoir, toute sa rage tomberait en miettes comme une bulle de savon.

« Le rapport de M. Hodgson ne fut vraiment publié qu'en décembre 1885 ; entre temps on y avait fait des additions et des corrections. Les amis de Mme Blavatsky furent blessés par ce retard ; et la préparation du document sur lequel le comité d'investigations basait sa décision, car cela montrait un désir de lui être défavorable. Enfin quand le rapport parut, il remplit 200 pages imprimées très fin, et il serait trop long de critiquer en détails tout ce qu'il contenait : nous n'essaierons donc pas de le faire. Le rapport consiste surtout en preuves matérielles destinées à jeter un doute sur les phénomènes que M. Hodgson s'était efforcé d'étudier ; il contient aussi une fastidieuse comparaison de plusieurs écritures, afin de prouver que les lettres reçues par moi dans l'Inde depuis que je connais Mme Blavatsky, lettres qui viennent comme je l'ai cru, et comme je le crois en-

core, de deux des « Mahatmas[32] » étaient en réalité écrites par elle et par une autre personne selon les procédés ordinaires, et qu'on me les avait fait prendre pour ce que je croyais. Pour indiquer le caractère de ce rapport, je puis citer le début d'une brochure[33] que j'écrivis en réponse, peu de temps après sa publication

« Le rapport qui a été adressé par M. R. Hodgson au comité de la Société des Recherches Psychiques « nommé pour étudier les phénomènes concernant la Société Théosophique », est publié pour la première fois dans le numéro de décembre des procès-verbaux de cette Société, six mois après les meetings où le comité annonça qu'il acceptait les conclusions auxquelles M. Hodgson était parvenu. Dans une lettre adressée au *Light* du 12 octobre, je protestai contre le procédé employé par la Société des Recherches Psychiques, qui stigmatisait publiquement Mme Blavatsky en l'accusant « de s'être entendue avec d'autres personnes pendant longtemps pour produire, par des moyens ordinaires, une série de prodiges apparents destinés à faire vivre le mouvement théosophique », et cela tout en gardant secrets les documents sur lesquels ils avaient basé leur opinion.

« Dans une note du présent rapport, M. Hodgson dit : "J'ai maintenant entre les mains de nombreux documents concernant les expériences de M. Hume et d'autres personnes « en relation avec Mme Blavatsky et la Société Théosophique. Ces documents, comprenant les manuscrits K. H., dont j'ai parlé plus haut, ne me sont parvenus qu'en août ; et pour les examiner, surtout les manuscrits K. H., j'ai dû retarder considérablement la publication de ce rapport. Autrement dit, pendant que le rapport était retardé de façon blessante, M. Hodgson passait son temps à essayer de le corriger et de l'appuyer mieux pour justifier l'acceptation hâtive par le Comité de ses conclusions, avant même d'avoir lui-même les preuves qu'il donne maintenant.

« Même si (ce qui n'était pas) le Comité avait eu le rapport tel qu'il est, l'annonce des conclusions le 24 juin n'en aurait pas été moins inqualifiable et prématuré. Dans aucun de ses actes le Comité ne s'est montré digne du caractère juridique qu'il s'est arrogé. Il fallait étudier, dans l'Inde, l'authenticité de certains récits, vieux de plusieurs années, racontant des faits qui s'étaient passés dans différentes parties de l'Inde, et auxquels étaient mêlées beaucoup de personnes, entre autres des Hindous, croyant à la science occulte ; et pour cela le Comité a choisi pour agent un homme qui a une grande confiance en lui-même, peut-être même trop grande, mais qui, en tout cas, ne connaît rien de la vie hindoue,

---

32 Ou savants occultes vivant dans la retraite, dont on a souvent parlé dans ce livre sous le nom de Maîtres, qui exerçaient une autorité spirituelle sur Mme Blavatsky.

33 *Les Phénomènes du monde occulte et la Société des Recherches Psychiques*, George Redway, 15 York Street, Covent Garden.

et des sentiments compliqués qu'a fait naître le mouvement théosophique dans l'Inde pendant ces dernières années.

« Rien, dans ce rapport, même tel qu'il est, maintenant, corrigé avec l'aide tardive de personnes plus expérimentées et hostiles au mouvement théosophique, rien ne fait supposer que M. Hodgson ait même commencé à se douter des plus simples vérités sur les mystères qu'il a entrepris de dévoiler. Il a cru naïvement que tout habitant de l'Inde, visiblement dévoué à la Société Théosophique, pouvait être considéré de ce chef comme désireux de se faire bien juger par lui, et de le convaincre que les prétendus phénomènes étaient authentiques. Il montre qu'il a surveillé leur conduite, et écouté leurs paroles pour y surprendre des aveux qui pourraient tourner à la confusion de la Théosophie. On dirait qu'il n'a jamais soupçonné ce qu'un investigateur plus expérimenté aurait compris dès le début, c'est que le mouvement théosophique a été accueilli avec une profonde irritation par beaucoup de fidèles hindous de ces Mahatmas et par beaucoup d'ardents disciples, et d'étudiants de leur science occulte, parce qu'il a cherché à faire connaître au monde entier l'existence, dans l'Inde, d'êtres appelés Mahatmas, très avancés dans la science occulte, et de répandre leurs idées philosophiques.

« L'attitude traditionnelle des occultistes hindous en ce qui concerne leurs trésors de connaissance, est une grande dévotion à laquelle s'ajoute de la jalousie envers tous ceux qui s'efforcent de percer le secret dans lequel ces trésors ont toujours été enveloppés. A leurs yeux, ces choses n'appartiennent en droit qu'à ceux qui ont subi les épreuves et les probations habituelles. Mais le mouvement théosophique dans l'Inde rompait avec cette tradition de secret. Les anciennes règles étaient enfreintes, sur les ordres d'une autorité si grande que les occultistes qui se trouvaient pris étaient forcés de se soumettre. Mais dans bien des cas, cette soumission restait superficielle. Il aurait fallu étudier, mieux que l'agent de la S. R. P., l'histoire et les progrès de la Société Théosophique, pour reconnaître, parmi les membres hindous les plus fidèles, ceux qui étaient entièrement guidés par leurs Maîtres, et non par l'idée qu'ils servaient ; et qui, en tout cas, n'auraient pas voulu se prêter à une démonstration des phénomènes psychiques anormaux que produisent les Hindous versés dans la science occulte.

« Ils étaient ravis de voir que ces Européens profanes, admis sans l'avoir mérité à pénétrer dans les profondes arcanes de l'occultisme oriental, étaient assez maladroits pour se figurer qu'on les avait trompés, que l'occultisme hindou n'existait pas et que le mouvement théosophique était une tromperie et une imposture, et qu'ils ne voulaient plus s'en mêler, ils éprouvèrent naturellement une satisfaction intense quand ils virent débarquer d'Angleterre un jeune homme extrêmement sûr de lui, qui étudiait les mystères occultes avec les méthodes d'un détective de

Scotland Yard et qui s'exposait à toutes sortes de bévues par sa complète ignorance du ton et du caractère de l'occultisme moderne. Est-ce que le Comité de la S. R. P. s'imagine que les occultistes hindous de la Société Théosophique sont en train de se tordre de douleur sous le jugement qu'on leur inflige ? Je suis bien sûr, au contraire, que la plupart en sont bien réjouis. Leur situation est assez compliquée envers les Maîtres, puisqu'ils ont volontairement contribué à mettre M. Hodgson sur une fausse piste, ce qui était bien facile ; mais on comprend qu'ils se soient beaucoup amusés quand on voit l'attitude risible de M. Hodgson dans son rapport, guettant les phrases coupées, montrant les points faibles dans le témoignage des *chélas* hindous, envers qui il aurait dû se mettre en garde, s'il avait mieux compris sa tâche.

A mon avis, le Comité de la S. R. P., MM. E. Gurney, F. W. H. Myers, F. Podmore, H. Sidgwick, et J. H. Stack, sont à blâmer pour avoir jugé à la lumière de leurs seules réflexions, à l'aide du rapport hâtif de M. Hodgson ; et cela beaucoup plus que M. Hodgson n'est à blâmer lui-même, pour s'être fourvoyé aussi lamentablement dans des problèmes qu'il était incapable d'élucider. Il leur aurait été facile d'appeler à Londres un de ceux qu'une longue expérience du mouvement théosophique en a rendus capables, pour leur demander de juger à leur tour, la question de l'authenticité des phénomènes théosophiques, avant de rendre publique leur opinion sur l'ensemble du débat. Nous avons tous entendu parler des cas où le juge ne trouve pas utile de convoquer la défense, mais en général c'est parce que le juge a décidé de ne pas poursuivre. Le Comité de la S. R. P. nous donne l'exemple, qui est sans doute sans précédent, d'un jury refusant d'entendre la défense, sous prétexte que les déclarations ex-partie de l'accusateur sont assez convaincantes en elles-mêmes. Mais le Comité a couvé en secret le rapport de son agent, n'a consulté personne qui puisse lui ouvrir les yeux sur les méthodes maladroites employées par M. Hodgson et a terminé ses recherches trop indépendantes en dénonçant, comme l'un des plus remarquables imposteurs de l'Histoire, une dame tenue en grand honneur par beaucoup de personnes, entre autres de vieux amis et des parents dont la réputation est intacte, et qui a sans contredit abandonné rang et confort pour lutter pendant de longues années au service de la cause théosophique, entourée de mépris et de privations.

« Les principaux témoins contre elle, aux yeux de M. Hodgson, bien qu'il affecte de ne pas accorder d'importance à leur témoignage, sont deux personnes qui s'efforcent de salir sa réputation, d'abord en montrant qu'elles ont trempé dans des supercheries et des faux, puis en l'accusant d'avoir été assez vile pour s'associer avec elles. Tels sont les individus qui ont, d'après le rapport, aidé M. Hodgson dans ses recherches. C'est sur la foi de documents procurés par ces

personnes que le Comité de la S. R. P. arrive à la conclusion que Mme Blavatsky est un imposteur. Voilà le procédé employé par un groupe d'hommes qui s'occupent des phénomènes psychiques en générai (comme le fait supposer le nom de leur Société), et qui refusent d'admettre un témoignage, si important soit-il, lorsqu'il vient d'un médium spirite accusé d'avoir été payé pour exhiber ses pouvoirs. Je ne veux pas dire qu'ils devraient accepter de tels témoignages sans discernement, mais qu'ils ont violé leurs propres principes : ils les appliquent lorsqu'il s'agit de refuser des preuves inacceptables ; mais là, en négligeant de tout considérer, ils ont porté une accusation contre des personnes qu'ils n'avaient peut-être pas jugées d'avance, mais qu'ils ont fini par condamner sans les entendre.

« Bien plus, ils n'ont pas hésité à publier, en lui donnant toute l'autorité de leurs procès-verbaux, une invention monstrueuse et sans fondement, à propos de Mme Blavatsky : M. Hodgson, dans la conclusion de son rapport, s'en sert pour étayer la faiblesse évidente de son hypothèse. Car c'est bien se lancer dans une théorie douteuse que d'attribuer une imposture volontaire et grossière à une personne qui a consacré sa vie ouvertement à une idée philanthropique, en sacrifiant tout ce qui sert généralement de motif d'action à l'humanité. M. Hodgson se rend compte qu'il faut donner à Mme Blavatsky un motif dégradant, qui s'accorde avec la conduite dont M. et Mme Coulomb lui ont fait croire qu'elle était coupable ; et il triomphe de cette difficulté en disant que c'est peut-être une espionne russe, travaillant dans l'Inde à exciter un mécontentement envers le Gouvernement anglais. Cela ne gêne pas M. Hodgson de savoir qu'elle a fait exactement le contraire ; elle a fréquemment déclaré aux Hindous de vive voix, par écrit, dans des réunions publiques, et dans des lettres qu'on peut produire, que malgré toutes ses fautes, le Gouvernement britannique était le meilleur possible pour l'Inde ; et, bien des fois aussi, parlant en connaissance de cause, elle a dit que le Gouvernement russe serait infiniment pire. Cela ne compte pas pour M. Hodgson que sa vie, depuis qu'elle est dans l'Inde, se soit passée *coram populo* à un point presque risible, qu'elle ait consacré toute son énergie à la cause théosophique, et que le Gouvernement de l'Inde, après avoir employé la police pour la surveiller la première fois qu'elle vint dans ce pays, ait su déchiffrer l'énigme, et n'ait plus soupçonné ses motifs. M. Hodgson ne s'inquiète pas de l'opinion de tous ceux qui l'ont connue longuement, et qui se moquent de son hypothèse absurde.

« Son guide et son conseiller, Mme Coulomb, lui a procuré un papier écrit par Mme Blavatsky, ramassé sans doute quelques années avant, et mis de côté pour être utilisé plus tard : il y trouve quelques phrases sur la politique russe, et croit comprendre un argument en faveur de l'avance russe dans l'Asie centrale. Cela

suffit pour l'homme des recherches psychiques, et il cite ce document dans son rapport pour servir de preuve à ses insinuations scandaleuses contre l'intégrité de Mme Blavatsky. La présence de ce papier est facile à expliquer. C'est un fragment rejeté d'une longue traduction des voyages dans l'Asie centrale du Colonel Grodekoff (qui ont peut-être paru sous un autre titre) que Mme Blavatsky avait faite sur ma demande pour le *Pioneer*, organe du Gouvernement de l'Inde, dont j'étais alors éditeur.

Je ne veux pas retarder la publication de cette brochure pour écrire dans l'Inde et savoir à quelles dates la série d'articles de Grodekoff a paru dans le *Pioneer*. Cela dura plusieurs semaines, pendant l'une des dernières années de la dernière décade ou peut-être en 1883. En s'adressant aux imprimeurs du *Pioneer*, M. Hodgson aurait pu se procurer, si le manuscrit de cette traduction existe encore, plusieurs centaines de pages écrites par Mme Blavatsky, et animées de la plus ardente anglophobie. Il est donc très probable que le papier volé dont il est si fier était une page ratée de cette traduction ; à moins, chose encore plus amusante, qu'elle ne vienne des autres traductions du russe que Mme Blavatsky exécuta, je le sais personnellement, pour le Bureau des Affaires étrangères de l'Inde, pendant un séjour à Simla ; elle avait fait la connaissance de plusieurs employés de ce Bureau, et avait travaillé avec eux.

« Je me permets de croire que si on n'avait pas su Mme Blavatsky trop pauvre pour s'adresser aux coûteux tribunaux anglais, et si elle n'était pas plongée dans le mystère psychique, si mal considéré dans les Cours de justice britanniques, le Comité de la S. R. P. n'aurait pas osé l'accuser de conduite infâme dans un document publié ; car si cette accusation était fondée, elle devenait un ennemi public pour sa terre adoptive et un objet de mépris pour les gens honorables ; et tout cela pour une idée proposée à la légère par leur agent privé qui avait besoin d'expliquer ses conclusions qui seraient incroyables sans cela, malgré tout l'amas de détails pédants dont il les entoure. »

Mme Blavatsky écrivit en son nom pour cette brochure une protestation dans les termes suivants :

« La Société des Recherches Psychiques a maintenant publié le rapport fait à l'un de ses Comités par M. Hodgson, son agent, qui avait été envoyé dans l'Inde pour étudier certains phénomènes qui avaient eu lieu au siège de la Société Théosophique dans l'Inde et ailleurs, et dans lesquels j'avais, directement ou indirectement, joué un rôle. Ce rapport m'accuse : d'avoir conspiré avec les Coulomb et plusieurs Hindous pour tromper à l'aide de subterfuges la crédulité de plusieurs personnes autour de moi ; il déclare authentique une série de lettres écrites par moi à Mme Coulomb à propos de cette prétendue conspiration ; j'ai

déjà déclaré que ces lettres sont en grande partie fabriquées. Chose étrange, depuis le moment où on a commencé les recherches, c'est-à-dire depuis quatorze mois jusqu'à ce jour, où mes juges improvisés me déclarent coupable, on ne m'a jamais laissé voir ces lettres accablantes. J'attire sur ce fait l'attention de tous les Anglais équitables et *honorables*.

« Sans m'attarder maintenant à toutes les erreurs, les contradictions, et le manque de logique de ce rapport, je voudrais faire savoir autant que possible que je proteste de toutes mes forces, avec indignation, contre les calomnies grossières du Comité de la Société des Recherches Psychiques, qui sont dues à l'influence d'un unique investigateur, incompétent et partial, dont on a accepté les conclusions. Dans tout ce rapport, il n'y a pas une seule accusation qui puisse résister à l'épreuve d'une recherche impartiale, à l'endroit où mes propres explications pourraient être vérifiées à l'aide de témoins. Toutes ces accusations sont nées dans le cerveau de M. Hodgson ; il les a cachées à mes amis et collègues pendant qu'il était à Madras, abusant de l'hospitalité et de l'aide continuelle qu'on apportait dans ses recherches au siège de la Société à Adyar, où il se posait en ami, bien qu'il traite maintenant de fourbes et de menteurs ceux avec qui il se liait alors. Maintenant on lance contre moi ces accusations, basées sur les preuves partiales qu'il a réunies, lorsqu'il est trop tard pour lui opposer des preuves contradictoires, et des arguments qu'il ne pourrait deviner, parce qu'il connaît trop peu le sujet qu'il prétend traiter. M. Hodgson s'étant ainsi constitué accusateur et avocat, supprime la défense dans les faits compliqués qu'il étudie, me trouve coupable de tous les crimes qu'il m'attribue en sa capacité de juge, et déclare avoir prouvé que je suis le pire des imposteurs.

« Le Comité de la S. R. P. n'a pas hésité à accepter en substance le jugement ainsi prononcé par M. Hodgson, et m'insulte publiquement en déclarant approuver les conclusions de son agent, alors que cette opinion est uniquement basée sur le rapport de leur seul envoyé.

« Partout où l'on comprend la justice, et où l'on respecte la réputation des personnes calomniées, la conduite du Comité soulèvera un sentiment d'indignation semblable à celui que j'éprouve. Je ne doute pas que d'autres écrivains ne condamnent un jour les recherches patientes, mais mal dirigées de M. Hodgson, sa précision affectée, qui passe un temps infini sur des bagatelles en restant aveugle pour les faits importants, ses raisonnements contradictoires, et toute son incapacité à traiter les problèmes qu'il s'avise de résoudre. J'ai beaucoup d'amis qui me connaissent mieux que le Comité de la S. R. P. et qui ne seront pas influencés par les opinions de cette assemblée. C'est à eux que je confie ma

réputation bien attaquée. Mais je veux du moins répondre en mon nom à un passage de ce monstrueux rapport.

« M. Hodgson se rend bien compte lui-même que ses conclusions sur moi sont absolument absurdes, si elles ne s'appuient pas sur la théorie d'un motif quelconque qui puisse expliquer mon dévouement absolu au travail théosophique, au sacrifice de ma place naturelle dans la Société de mon pays natal ; alors il a la bassesse d'inventer que je suis un agent politique russe, et que j'ai lancé un prétendu mouvement religieux pour miner le Gouvernement britannique de l'inde ! Pour donner du poids à son hypothèse, il se sert d'un vieux papier couvert de mon écriture et qu'il tient sans doute de Mme Coulomb ; mais il ne sait pas que c'était *un fragment d'une traduction* que j'ai faite autrefois pour le *Pioneer ;* il s'agissait des voyages d'un Russe dans l'Asie centrale. M. Hodgson a donc avancé cette théorie dans le rapport, et les messieurs de la S. R. P. n'ont pas eu honte de le publier. Comme depuis près de huit ans j'étais naturalisée citoyenne des États-Unis, ce qui m'avait fait perdre tous mes droits à ma pension annuelle de 5000 roubles, en qualité de veuve d'un haut fonctionnaire russe ; comme j'ai toujours élevé la voix dans l'Inde pour dire à mes amis hindous que, si mauvais que soit à mon avis le gouvernement anglais par son manque de compréhension, le gouvernement russe serait mille fois pire ; comme j'ai écrit des lettres à ce sujet à des amis hindous avant de quitter l'Amérique pour me rendre dans l'Inde, en 1879 ; comme tous ceux qui connaissent mes goûts, mes habitudes, et ma vie très peu cachée dans l'Inde, savent que je n'ai aucun désir de m'occuper de la politique, que je déteste ; comme le gouvernement de l'Inde qui m'avait prise d'abord pour une espionne à mon arrivée parce que j'étais Russe, renonça vite à son espionnage inutile, et n'a jamais, que je sache, songé à me soupçonner depuis ; pour toutes ces raisons la théorie qui fait de moi une espionne russe, exhumée par M. Hodgson après des années d'oubli, servira seulement à rendre encore plus stupide aux yeux de mes amis et de tous ceux qui me connaissent, ses conclusions absurdes. Mais j'ai pour le métier d'espion un dégoût que peut seul éprouver un Russe qui n'en est *pas un*, et je me sens une envie irrésistible de repousser la calomnie fausse et infâme de M. Hodgson avec toute la vigueur de mon mépris pour ses procédés d'investigation, ce qui s'applique également au Comité de sa Société. En adoptant ses bévues en bloc, ils ont révélé qu'ils forment tous un groupe plus incapable d'explorer les mystères des phénomènes psychiques, que je n'aurais pas cru possible de trouver parmi des hommes instruits en Angleterre, à l'époque actuelle, après tout ce qui a été écrit et publié sur ce sujet depuis plusieurs années.

« M. Hodgson sait, et le Comité partage sans doute sa conviction, qu'il n'a pas à craindre que je lui demande des dommages-intérêts, car je n'ai pas le moyen

d'entamer des procès coûteux (j'ai donné tout ce que j'ai jamais possédé à la cause que je sers), et aussi parce que ma justification entraînerait l'examen de mystères psychiques qui ne peuvent pas être appréciés à leur valeur par une cour de justice ; et enfin parce qu'il est des questions auxquelles je me suis engagée solennellement à ne jamais répondre, mais que les recherches légales au sujet de ces calomnies mettraient certainement en lumière ; mon silence, et mon refus de répondre à certaines interrogations seraient pris à tort pour un mépris de la Cour.

« Dans ces conditions, on s'explique l'attaque infâme qui a été lancée contre une femme presque sans défense, et aussi l'inaction à laquelle je suis si cruellement condamnée. »

H. P. BLAVATSKY.
14 JUIN 1886.

Je suis heureux de pouvoir citer la lettre suivante de la Comtesse Wachtmeister, qui résume ses impressions générales pendant sa longue visite à Mme Blavatsky à Würzburg :

« Cher Monsieur Sinnett, l'automne dernier j'avais quitté la Suède pour passer l'hiver dans un climat plus doux, et quand j'appris que Mme Blavatsky était souffrante, malade et seule à Würburg, je lui offris d'aller passer quelque temps avec elle, de faire ce que je pourrais pour rendre sa vie plus confortable, et d'égayer sa solitude. Je connaissais très peu H. P. Blavatsky. Je l'avais rencontrée quelques fois à Londres et à Paris, mais je ne savais rien de précis sur elle et je n'avais aucune expérience de son caractère. On m'avait dit du mal d'elle, et je dois avouer honnêtement que j'étais prévenue contre elle ; mais j'entreprenais la tâche d'adoucir de mon mieux ses ennuis et ses tristesses, par un sentiment de devoir et de reconnaissance, comme devraient l'éprouver tous les vrais étudiants de la Théosophie envers la fondatrice d'une Société qui, malgré ses défauts, a fait du bien et a rendu service à de nombreux êtres.

« J'avais entendu parler des rumeurs absurdes qui circulaient sur son compte : on l'accusait de pratiquer la magie noire et de se livrer à des supercheries ; aussi j'étais sur mes gardes, et j'allai auprès d'elle dans un état d'esprit calme et tranquille, décidé à ne rien accepter, à bien m'informer, à avoir les yeux ouverts, et à demeurer juste et sincère dans mes conclusions. Le bon sens ne me permettait pas de la juger coupable sans preuves ; mais si j'en avais eu les preuves, mon honneur m'aurait empêché de rester dans une Société dont la fondatrice avait

menti et trompé. Je venais donc avec le désir d'observer, bien décidée à chercher la *vérité*.

« Maintenant, j'ai passé quelques mois avec Mme Blavatsky. J'ai partagé sa chambre, j'ai vécu avec elle matin et soir ; j'ai vu toutes ses malles et ses tiroirs, j'ai lu les lettres qu'elle a reçues et celles qu'elle a écrites ; et je déclare, ouvertement et franchement, que je suis honteuse de l'avoir jamais soupçonnée, car je la crois honnête et sincère, fidèle jusqu'à la mort à ses Maîtres et à la cause pour laquelle elle a sacrifié sa position, sa fortune et sa santé. Je ne doute pas de ces sacrifices, car j'en ai vu les preuves, dont plusieurs sont des documents indiscutables.

« Au point de vue du monde, Mme Blavatsky est une malheureuse femme, calomniée, soupçonnée, injuriée par beaucoup de gens ; mais si l'on regarde les choses de plus haut, on voit qu'elle possède des dons extraordinaires ; et aucune insulte ne pourra lui enlever les privilèges dont elle jouit : la connaissance de beaucoup de choses que savent seulement quelques mortels, et des relations personnelles avec certains adeptes orientaux.

« A propos de la vaste science qu'elle possède, et qui s'étend loin dans le règne invisible de la Nature, il est fort à regretter que ses ennuis et ses épreuves l'empêchent de donner au monde tout l'enseignement qu'elle voudrait répandre si on la laissait vivre en paix. Même le grand travail qu'elle fait en ce moment, *La Doctrine Secrète*, est retardé par toutes les persécutions qu'elle a subies cet hiver, par des lettres insultantes, et d'autres contrariétés ; car il faut se souvenir que H. P. Blavatsky n'est pas encore parvenue au grade d'adepte, et ne prétend pas le contraire ; c'est pourquoi, malgré toute sa science, elle souffre des insultes et des soupçons comme n'importe quelle dame raffinée pourrait souffrir dans la même situation qu'elle.

« La *Doctrine Secrète* sera vraiment une belle grande œuvre. J'ai eu le privilège de voir le travail avancer, de lire des manuscrits et de voir son procédé occulte de s'informer. J'ai entendu récemment, parmi des gens qui se déclarent théosophes, des expressions qui m'ont surprise et peinée. Ils disaient que « même si on prouvait que les Mahatmas n'existent pas, cela n'aurait pas d'importance », que la Théosophie serait quand même une vérité, etc. Ces idées sont répandues en Allemagne, en Angleterre, en Amérique ; mais je les crois fausses. En effet, s'il n'y avait pas de Mahatmas ou d'Adeptes, c'est-à-dire d'êtres assez avancés sur l'échelle de l'évolution humaine pour unir leur personnalité au sixième principe de l'Univers (le Christ universel), alors l'enseignement du système qu'on a appelé Théosophie, serait faux ; car il y aurait dans l'échelle du progrès un trou plus difficile encore à expliquer que l'absence du « chaînon manquant » de Darwin. Mais peut-être ces personnes font-elles allusion à ces Adeptes qu'on dit avoir joué

un rôle actif dans la fondation de la Société Théosophique ; alors elles oublient que sans ces Adeptes, nous n'aurions pas eu cette Société, ni *Isis Dévoilée*, ni le *Bouddhisme ésotérique*, ni *La Lumière sur le Sentier*, ni le *Theosophist*, ni toutes les publications théosophiques de valeur qui ont été écrites ; et si, dans l'avenir, il arrivait que nous refusions d'accepter l'influence des Mahatmas pour être laissés entièrement à nos propres ressources, nous serions bientôt perdus dans un labyrinthe de spéculations métaphysiques. Il faut laisser la science et la philosophie spéculative se confiner dans des théories, et puiser leurs informations dans les livres. La Théosophie va plus loin et acquiert la connaissance par une perception intérieure directe. L'étude de la Théosophie est donc un développement pratique ; et pour y parvenir il faut avoir un guide qui connaît ce qu'il enseigne, et qui est parvenu lui-même à ce haut degré par une *régénération spirituelle*.

« Après tout ce qui a été dit dans ce livre sur les phénomènes occultes qui eurent lieu en présence de Mme Blavatsky, et comment ces phénomènes faisaient partie de sa vie, se produisant continuellement, qu'elle le sache ou non, je n'ai guère besoin d'ajouter que pendant mon séjour chez elle, j'ai souvent été témoin de phénomènes réels. Mais là, comme dans tous les autres faits de la vie, l'essentiel est de savoir apprécier, et comprendre les choses selon leur valeur. Sincèrement à vous.

CONSTANCE WACHTMEISTER, M. S. T.

Cette lettre a déjà paru dans un journal américain dévoué à la Théosophie, où elle était suivie des remarques ci-dessous, ajoutées par le Dr. Franz Hartmann :

« Kempten, Bavière, 10 mai 1886.

« J'ai lu cette déclaration de la Comtesse Wachtmeister, et je suis d'accord avec elle dans tout ce qu'elle dit. Moi aussi, comme mon amie la comtesse, j'ai passé par des stades de crédulité et de doute avant de parvenir à la connaissance. J'ai souvent été perplexe, j'ai cherché mon chemin dans l'obscurité ; mais je peux dire maintenant sans hésitation, sincèrement et honnêtement, que tous ceux qui désirent une explication de la grande secousse de la Société Théosophique doivent la chercher plus loin que dans le simple désir de tromper de la part de Mme Blavatsky. Les accusations de M. Hodgson et autres sont seulement basées sur les apparences extérieures et sur des raisonnements superficiels. Pour trouver la vérité, il faut avoir non seulement de la pénétration et de l'esprit, mais un pouvoir *d'intuition* qu'on ne peut pas demander à un homme de science, qui connaît

seulement le plan des illusions, et qui ne pourrait pas s'en servir, même s'il le possédait, parce qu'ainsi il agirait en contradiction avec les lois sur lesquelles est basée la science matérielle. Ce pouvoir d'intuition est la pierre d'angle que les bâtisseurs (matériels) ont si souvent refusé d'employer, comme ils le font encore. Sa possession est nécessaire pour parvenir à la *connaissance spirituelle* qui est la plus haute de toutes les sciences ; et son développement est la première loi du progrès dans l'*occultisme pratique*. Que ceux qui désirent trouver la vérité développent ce pouvoir et le fassent vivre dans leur cœur ; alors, ils obtiendront un guide et un Maître dont ils connaîtront la voix, dont ils écouteront les paroles avec confiance et dont la main les mènera loin des illusions des sens, loin des marais de la spéculation théorique, dans la brillante lumière de la vérité éternelle. Que les membres de la Société Théosophique réfléchissent avant de cracher sur le chemin qui leur a permis de s'élever et de s'approcher du Dieu qui sommeille dans le paradis de leur âme ; et soyons tous reconnaissants envers ces *Fils de la Lumière* qui nous ont éveillés lorsque nous dormions, et qui nous ont fait voir que l'aube est proche. Écoutons leurs enseignements, acceptons leurs doctrines avec notre intelligence, éprouvons-les à la pierre de touche de la raison ; et à mesure que nous les assimilerons, nous deviendrons plus forts et plus grands. Quand le *Paraclet* viendra, il sera attiré vers les temples où son propre feu brûlera sur l'autel ; mais les infidèles, les sceptiques, et ceux qui faussent la vérité, verront seulement la fumée qui sort de leur cerveau. Le hibou aime l'obscurité, mais l'aigle s'élève vers le soleil. »

Il est inutile d'expliquer en grands détails à des lecteurs indifférents les souffrances mentales de Mme Blavatsky pendant que les insultes du rapport de la S. R. P. étaient encore récentes, et il est d'autant moins nécessaire de suivre pas à pas les histoires au détriment de Mme Blavatsky racontées à Hodgson par les Coulomb, et stupidement acceptées comme preuve par le comité de la S. R. P. Sans doute la publication de ce livre a été hâtée par les attaques de la S. R. P. contre Mme Blavatsky. J'aurais préféré attendre, pour faire une histoire plus complète de sa vie, en me procurant d'autres renseignements. Mais, telle que cette histoire est représentée ici, j'espère avec confiance que tous les lecteurs sérieux y verront une réfutation indirecte, plus convaincante qu'une dispute sur les détails qui ont trompé M. Hodgson à Adyar, de la déclaration monstrueuse et sans scrupules du Comité des Recherches Psychiques, qu'elle est un « imposteur ». La Société que ce Comité représente n'est sans doute pas destinée à vivre très longtemps. Elle s'est élevée comme une fusée dans un brillant sillage de feu qui aurait pu monter bien loin dans les cieux ; mais une erreur de direction l'a ramenée presque instantanément vers la terre, et la force qui aurait dû l'entraîner vers le haut, enfonce sa tête plus profondément dans le sable. Mais les fruits littéraires

de la vie de Mme Blavatsky survivront longtemps au souvenir que gardera cette génération des efforts qu'on a faits pour diminuer l'intérêt de ses nombreux prodiges physiques, qui sont la partie la moins importante de sa vie. Car les récits merveilleux sur Mme Blavatsky, bien qu'ils aient rempli ce livre, sont seulement l'écume du torrent qui s'est mis à couler dans la pensée humaine, pendant notre époque, et grâce à elle.

APPENDICE

Pour que les lecteurs du rapport de la S. R. P. n'accordent pas trop d'importance à l'opinion des experts consultés par le Comité de cette Société, il sera peut-être utile de reproduire ici la correspondance qui fut échangée entre M. G. Gerhard et le plus célèbre expert en écriture allemand, à propos de l'authenticité de l'écrit attribué au Mahatma K. H., et (ce que je trouve absurde) que le Comité de la S. R. P. et son expert croient avoir été fabriqué par Mme Blavatsky. M. Gebhard envoya à l'expert une longue lettre de Mme Blavatsky (marquée A), qu'il avait reçue en octobre 1885 ; et la lettre (marquée B) qui tomba derrière le tableau à Eberfeld, dans les circonstances racontées dans ce livre, et que toutes les personnes présentes ont cru avoir été envoyée par le Mahatma K. H. A la demande si ces deux lettres ont pu être écrites par la même personne, l'expert répond par la déclaration suivante. Sa lettre est naturellement en allemand, mais elle est traduite ici avec la plus grande exactitude :

« Berlin, 7 février 1886.

« Au Conseiller de commerce Gebhard, Elberfeld.

« Vous voudrez bien m'excuser de vous envoyer aujourd'hui seulement le témoignage demandé, car j'ai été très absorbé par d'autres affaires. Je l'ai fait aussi complet que possible ; mais je dois vous assurer positivement que si vous avez cru que ces deux lettres venaient de la même main, vous avez commis une erreur complète. Je suis…

« (SIGNÉ) : ERNST SCHUTZE,
« CALLIGRAPHISTE DE LA COUR
« DE S. M. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE,
« 11, KOCHSTRASSE.

Après avoir reçu ce rapport, M. Gebhard envoya à l'expert une autre lettre (marquée C) de l'écriture du Mahatma, et demanda à l'expert si, après l'avoir examinée, il persistait dans son opinion. Voici la réponse :

« Berlin, 16 février 1886.

« Au Conseiller de commerce Gebhard, Elberfeld.

« J'ai l'honneur de vous envoyer le témoignage demandé sur la deuxième lettre. Cette lettre a été écrite par la même main que la lettre B ; et il n'y a pas la plus lointaine ressemblance entre A et C.

« En vous donnant cette assurance, je demeure…

« (SIGNÉ) : ERNST SCHUTZE,
« CALLIGRAPHISTE DE LA COUR
« DE S. M. L'EMPEREUR D'ALLEMAGNE. »

Le témoignage envoyé avec cette lettre ne pourrait pas être reproduit par les procédés ordinaires d'imprimerie, car il contient un grand nombre de lettres copiées dans les documents examinés, avec leur forme particulière. Il conclut en affirmant que :

« La lettre A, qui est écrite à l'encre, n'a pas la moindre ressemblance avec la lettre B, au point de vue de la calligraphie, et les écritures sont différentes. Je rends témoignage d'expert, sur le serment que j'ai prêté une fois pour toutes, comme expert en écritures. »

(SIGNÉ COMME PLUS HAUT.)

NOTE DE L'ÉDITEUR

Mme Blavatsky est décédée en 1891.

La présente *Vie de Mme H. P. Blavatsky*, écrite par A. P. Sinnett, s'arrête en 1886, au moment où Mme Blavatsky avait entrepris la *Doctrine Secrète*, œuvre véritablement colossale et géniale qui provoque l'étonnement de tous ceux qui, sans parti pris, veulent bien en entreprendre l'étude. A cette époque, elle fonda la revue *Lucifer*, en collaboration avec Mabel Collins. Elle habitait au Quartier Général de la Société Théosophique, à Londres, quand elle décéda le vendredi 8 mai 1891, et fut incinérée le lundi 11 mai.

Après la crémation de son corps, qui eut lieu à Woking, ses cendres furent séparées en trois parties : l'une pour les Indes, l'autre pour l'Europe et la troisième pour l'Amérique, chaque partie devant être déposée aux Quartiers Généraux d'Adyar, de Londres et de New York. Un artiste suédois, M. Benggston, expert en travaux de bronze, offrit de confectionner une urne pour y déposer ses cendres. Son offre ayant été acceptée ce fut un membre de la *Blavatsky Lodge*, de Londres, R. Machell, un peintre, qui en fit le dessin. C'est l'urne qui est à Adyar et que le Colonel Olcott emporta aux Indes à la fin de 1891. En 1899 les cendres furent placées devant le socle de la statue de H. P. B. qui se trouve dans le Hall du Quartier Général d'Adyar.

Table des matières



http://www.arbredor.com
Illustration de couverture : Mme Blavatsky en 1885, D.R.
Composition et mise en page : © ATHENA PRODUCTIONS / IT